



POLITIK

Zwei Renten-Administratoren

OGBL-Exekutivmitglied Carlos Pereira und UEL-Direktor Marc Wagener im Renten-Streitgespräch

Flott/Net flott

Vadémécum politique de la manifestation de ce samedi, et des jours d'après

Eine Familie wie jede andere

Mit viel Pathos wurde am Wochenende der Regentschaft von Großherzog Henri gedacht. Nicht alle Politiker und Journalisten waren in Feierlaune

WIRTSCHAFT

Terminus les étoiles

L'arrivée de Blue Origin, la firme de Jeff Bezos, est un signal positif pour le secteur spatial luxembourgeois qui se distingue autant par ses promesses que ses fragilités

FEUILLETON

Vers un nouvel écosystème plus juste

Des Assises de la Culture autour des problématiques de santé et d'accessibilité



Dissolutions

IIII Pierre Sorlut

L'on pressentait que la politique étrangère sous le gouvernement Frieden-Bettel n'allait pas être guidée par des idéaux humanistes. L'accord de coalition CSV-DP avait en effet informé de l'adoption d'une « approche intégrée » entre diplomatie, commerce extérieur et coopération. En clair, ceci voulait dire que les relations politiques seraient jugées à l'aune de leur valeur commerciale. Dans le programme gouvernemental figure aussi l'engagement « d'approfondir la coopération transatlantique, au sein de l'Otan, ainsi qu'au niveau bilatéral ». Le document avait été écrit avant les élections qui ont réinstallé Donald Trump à la Maison Blanche. Les ministres luxembourgeois avaient, dans les premières semaines, pris quelque peu leurs distances avec la nouvelle administration américaine. Après la conférence sur la sécurité de Munich où J.D. Vance avait expliqué que l'ennemi n'était pas la Russie mais le wokisme, les responsables politiques européens semblaient avoir accepté le nouvel impératif d'autonomie en matière de sécurité et s'être émancipés de l'Oncle Sam. Ils semblent pourtant aujourd'hui se rouler aux pieds du président-alpha. « Operation Schleimspur », a ainsi titré le *Spiegel*. Sur les photos mises en ligne par le gouvernement luxembourgeois, le ministre des Affaires étrangères, Xavier Bettel et sa collègue à la Défense, Yuriko Backes, les yeux écarquillés, les bras tendus le long du corps, grand sourire aux lèvres, paraissent boire les paroles Donald Trump, quelles qu'elles soient.

« Mir sinn net de Mippchen (vun den USA). » Xavier Bettel, dément ce mercredi la question du journaliste François Aulner sur *RTL Radio*. Celui-ci venait de faire allusion au message flagorneur du secrétaire général de l'Otan, Mark Rutte, envoyé au président américain après qu'il a ordonné de bombarder les installations nucléaires iraniennes samedi : « It makes us all safer. That was truly extraordinary », a texté l'ancien Premier ministre néerlandais. Et surtout illégal vis-à-vis du droit international. Les alliés des Américains se sont bien gardés de le rappeler. Sur *RTL Radio* samedi, Xavier Bettel s'est contenté de prêcher pour une désescalade au Proche-Orient. Ce mercredi, après avoir donné son feu vert pour un accroissement (en cinq ans) de la contribution à l'Otan de trois à cinq pour cent du revenu national brut, Xavier Bettel conteste toute naïveté : « C'est l'armée la plus forte du monde. Il est préférable de l'avoir de notre côté. » Interrogé sur l'inaction européenne face au massacre conduit par le gouvernement israélien dans la bande de Gaza, le numéro deux du gouvernement expose qu'il aurait dit à son homologue américain, Marco Rubio, qu'en retour de « ce plus beau des cadeaux offerts à Israël » (l'attaque sur l'Iran), ce dernier pourrait exiger un cessez-le-feu à Netanyahu. Luc Frieden a, lui, croisé Donald Trump pour la première fois à La Haye. Face aux médias, le chef du gouvernement a confié lui avoir rappelé la « relation historique entre les États-Unis et le Luxembourg (...) et vouloir tout faire pour la poursuivre ».

Un renoncement à toute ambition européenne face à l'omnipotence américaine ? Oui. Xavier Bettel ne s'est même pas rendu lundi matin à Bruxelles pour la réunion des ministres des Affaires étrangères, (auto) excusé pour cause de fête nationale. Y était discuté le document réalisé par les services diplomatiques de l'UE attestant qu'Israël dérogeait à ses engagements en matière de respect des droits de l'Homme dans le cadre de l'accord d'association. Ce jeudi, le Premier ministre a enterré la prétention de son second de vouloir exercer de la pression sur Netanyahu en suspendant tout ou partie dudit accord, comme le veulent l'Espagne et l'Irlande. En tant « qu'ami d'Israël », la voie du « dialogue » est privilégiée. La droite européenne s'apprête à dumper des décennies de construction du droit international, notamment en matière de condamnation des crimes de masse. Elle est par ailleurs en train de détricoter la réglementation en matière de respect des droits humains sur les chaînes d'approvisionnement des entreprises. Elle bloque en outre, avec l'extrême droite, la législation contre l'écoblanchiment ou pour la coopération au développement. Comme le relève *La Matinale européenne*, l'UE n'a comme unique échappatoire à sa désunion que de se terrer dans l'ombre de Donald Trump (y compris en cédant à sa guerre commerciale), perdant ainsi toute ambition de puissance ou d'autonomie. Le média spécialisé dans les affaires européennes, se réfère à Jean-Claude Juncker qui souligne (une critique peu coutumière) que la présidente de la Commission, Ursula von der Leyen, n'a toujours pas été reçue par Trump. L'Europe se dissout dans le populisme de droite. ●



Politik

Zwei Renten-Administratoren

IIII Moderation: Peter Feist

OGBL-Exekutivmitglied Carlos Pereira und UEL-Direktor Marc Wagener im Renten-Streitgespräch



Marc Wagener

d'Land: Herr Pereira, Herr Wagener, Danke, dass Sie bereit sind zu diesem Gespräch. OGBl und UEL, oben-drein zwei Administratoren der CNAP, der nationalen Rentenkasse. Damit leisten wir einen Beitrag zum Sozialdialog.

Marc Wagener: Aber wir treffen aber keine Entscheidung...

Als Sozialministerin Martine Deprez am 21. Mai vor der Presse die „Stoßrichtung“ der Regierung zu den Renten erläuterte, sagte sie, „in den nächsten Wochen“ treffe sie die Sozialpartner. Gab es die Treffen schon?

MW: Die UEL traf die Ministerin am 6. Juni. Die Salariatsseite gab, soweit ich weiß, zu verstehen, dass sie daran nicht interessiert ist.

Carlos Pereira: *nickt*

MW: Unser Treffen ergab keinen Scoop. Noch steht nichts fest. Die Stoßrichtung, die Premier und Sozialministerin angegeben haben, scheint die zu sein, an der die Regierung arbeitet. Am 9. Juli soll ein Treffen mit dem Premier stattfinden. Am Samstag voriger Woche hat Luc Frieden erklärt, er werde dort eine Reformrichtung unterbreiten. Ich denke, in der Kontinuität des bereits Bekannten. Und dass es möglich sein wird, andere Vorschläge zu diskutieren.

CP: Ob OGBl und LCGB am 9. Juli teilnehmen werden, steht noch nicht fest.

Kennen die Gewerkschaften den Ansatz der Regierung gut genug?

CP: Wir wissen, was der Premier im *état de la nation* gesagt hat. Darauf war keiner gefasst. Bei den Experten-Konsultationen im März und April war die Verlängerung der Beitragsjahre kein Thema. Dass sie über mehrere Jahre um je drei Monate verlängert werden soll, ist etwas ganz Neues.

MW: Naja, ich war bei zwei dieser drei Konsultationen dabei. Auch wenn niemand ausdrücklich von einer Verlängerung der Beitragszeit sprach, wie sie jetzt auf dem Tisch liegt, habe ich bei vielen herausgehört, dass das tatsächliche Renteneintrittsalter näher an das legale Alter von 65 Jahren kommen müsse. Die Idee stand im Raum. Überraschend war vielleicht, wie der Premier sie vorgetragen hat. Nun ist die Frage, wie man sie umsetzt – mit Zuckerbrot oder Peitsche ? Oder mit beidem? Eine Reform muss es geben. Lebenserwartung, Beitragsdauer und Leistungen müssen in einem Gleichgewicht sein. Den Standpunkt haben in den Experten-Konsultationen viele vertreten. Und man muss sich klarmachen:

[...]

Carlos Pereira

[Fortsetzung von Seite 3]

Es geht nicht um eine Verschiebung des legalen Renteneintrittsalters nach hinten. Es geht um die Jahre, ehe eine vorgezogene Rente angetreten werden kann.

CP: Ja, am Expertentisch wurde gesagt, man müsse versuchen, näher an die 65 Jahre zu kommen. Aber nicht, indem man das Gesetz ändert und länger Arbeiten zur Pflicht macht. Das ist ein wichtiger Unterschied. Unterscheiden muss man auch in einer anderen Hinsicht. Unter die aktuelle 40-Jahre-Regel fallen Beitragsjahre, also Arbeitsjahre, aber auch „Ergänzungszeiten“. Das sind zum Beispiel Studienzeiten. Der große Unterschied besteht darin, dass nach 40 Beitragsjahren eine vorgezogene Rente mit 57 möglich ist. Mit 60 kann in Rente gehen, wer eine gemischte Karriere aus Beitrags- und Ergänzungsjahren hat, die zusammengekommen 40 Jahre ergeben. Die Rente mit 57 betrifft Leute, die 40 Jahre lang bei der Stange standen. Das sind die, nach denen das Patronat ruft, wenn es sagt, wir brauchen Leute, die handwerklich begabt sind, die einen CATP haben oder einen DAP. Meist sind das Menschen, die mit 17 angefangen haben zu arbeiten und nicht mit 28. Ich will nicht die einen gegen die anderen ausspielen. Aber wer schon mit 57 in Rente geht, ist ziemlich abgenutzt. Ganz wenige bleiben noch länger aktiv. Bisher verstand ich, dass man sie in Ruhe lässt und sie mit 57 gehen können. Nun aber sind auch sie in der Diskussion, und wenn ich den Premier richtig verstanden habe, könnten sie eines Tages erst mit 62 oder 63 in Pension gehen. Das stand am Expertentisch nicht zur Debatte. Auch die Sozialministerin schloss Anfang 2024 noch aus, an der vorgezogenen Rente mit 57 etwas zu ändern. Wir Gewerkschaften haben ich weiß nicht wie oft gesagt, dass Anreize nötig sind, damit die Leute freiwillig bereit sind, länger zu arbeiten. Was Luc Frieden vorgeschlagen hat, läuft auf die Abschaffung der vorgezogenen Altersrente überhaupt hinaus, der mit 60 wie der mit 57. Dass ist der Schluss, den wir ziehen. Deshalb sind wir so empört, und nicht zuletzt deshalb findet am Samstag [am morgigen 28. Juni] unsere Großkundgebung statt.

MW: Ich bin ganz einverstanden, dass man nicht denselben Maßstab an Menschen anlegen kann, die früh ins Arbeitsleben eintreten, und an die, die das vielleicht im Alter von 25 Jahren tun und Psychologie oder Wirtschaft studiert haben. Wer mit 25 Beitragszahler wird, hat 35 Jahre lang Beiträge gezahlt, wenn er 60 ist. Vielleicht 32 Jahre, wenn auch Babyjahre in Anspruch genommen wurden. 32 Beitragsjahre und womöglich 25 Jahre in Pension – man muss kein Mathe-Genie sein, um einzusehen, dass das für unser Rentensystem nicht aufgehen kann. Vor allem, wenn der Arbeitsmarkt nicht Schritt hält und für immer neue Beitragszahler sorgt. Ab einem bestimmten Zeitpunkt jedes Jahr drei Monate Beitragsdauer zusätzlich zu verlangen, wäre für mich eher eine prioritäre Forderung an diejenigen, die heute nur 33 bis 35 Jahre lang reell einzahlen. Ehe sie mit jährlich drei Monaten mehr tatsächlich fünf Jahre länger Beitragszahler wären, müsste die neue Regel 20 Jahre oder länger gelten. Und dann wären wir erst bei 40 realen Beitragsjahren. Mit jedem vierten Kalenderjahr käme ein Beitragsjahr hinzu. Dagegen würde, wer mit 17 zu arbeiten beginnt, nach derselben Regel vielleicht 47 Jahre lang Beiträge zahlen. Das wäre absurd.

Praktisch könnte das heißen, doch nicht alle Studienstudienjahre anzurechnen, oder? Die Regierung will das aber beibehalten und sogar flexibilisieren.

CP: Studienjahre sind eine andere Diskussion. Ohnehin bringt ihre Anrechnung nicht viel in der Rente. Das darf man nicht aus den Augen verlieren.

Aber man kann durch ihre Anrechnung früher in Rente gehen. Gegenüber Arbeitern, ich nenne sie mal so, würden Akademiker bevorteilt.

MW: Das ist, was ich gemeint habe. Wenn man zum Beispiel sieben Studienjahre anrechnet, die im Alter von 18 bis 25 absolviert wurden, muss man nur 33 Jahre Beiträge zahlen, um auf 40 Jahre „Stage“ insgesamt zu kommen. Bis so eine Person von 33 tatsächlichen Beitragsjahren auf 36, 37 oder 38 kommt, müsste man während ganz vielen Jahren jeweils drei Monate hinzufügen. Und selbst dann wären noch nicht die 40 Beitragsjahre erreicht, auf die heute schon kommt, wer mit 17 eine Berufsausbildung anfängt.

Davon hat die Regierung noch nicht gesprochen. Dagegen hat die Sozialministerin eine Diskussion über *travaux pénibles* angekündigt. Für die es offenbar Ausnahmen geben könnte von einer Verlängerung der Beitragsdauer.

MW: Der Begriff *travaux pénibles* ist nicht glücklich. Er suggeriert, dass Penibilität in bestimmten Branchen oder

Metiers generell herrscht. Doch man muss den konkreten Arbeitsplatz betrachten und die Kapazitäten und Fähigkeiten einer konkreten Person, ihre Arbeit zu machen. Ist sie dazu nicht mehr fähig, haben wir die Arbeitsmedizin, die das feststellt. Stellt sie das fest, wird die betreffende Person entweder reklassiert oder bekommt eine Invalidenrente zugesprochen. Wir verfügen also über ein Instrumentarium, und ich denke, diesen Weg sollten wir weitergehen. Die Arbeit an sich ist nicht „penibel“, jedenfalls sieht das die UEL so. Wenn jemand es nicht mehr aushält, auf den Knien zu arbeiten, ist klar, dass er kein Fliesenleger mehr sein kann. Aber dann kommt vielleicht eine andere Tätigkeit im Betrieb infrage. In der Verwaltung beispielsweise.

CP: Auch ich finde den Begriff *travaux pénibles* problematisch. In Frankreich wurde jahrelang debattiert, was darunter zu verstehen sein soll. Die Definition funktioniert nach wie vor nicht zur Zufriedenheit aller Seiten. Wir haben noch gar keine Definition. Ich meine, *travaux pénibles* findet man in fast allen Wirtschaftsbereichen. Unwillkürlich denkt man an Metiers wie den Bau, aber das Arbeitsleben eines Brokers kann auch „penibel“ sein, wenn er im Trading-Saal der Börse sitzt und die Kurse verfolgen muss. Deshalb sage ich: Wir müssen die Diskussion über die „Pactes des âges“ neu führen. 2012 war damit im Zuge der damaligen Rentenreform begonnen worden. Eine Idee war zum Beispiel, dass in den Betrieben analysiert würde, wie Arbeitsplätze und Arbeitsabläufe angepasst werden müssten, damit die Beschäftigten bereit wären, länger zu arbeiten. Gewerkschaften und Patronat wurden sich damals nicht einig. Heute sollte man das neu diskutieren.

Im Ständigen Beschäftigungskomitee CPTÉ wurde damals lange diskutiert. LSAP-Arbeitsminister Nicolas Schmit reichte 2015 einen Gesetzentwurf im Parlament ein. Wieso wurde aus den „Pactes des âges“ nichts?

CP: Marc kann dafür nichts, das war vor seiner Zeit. Das Patronat sagte am Ende, „geht länger arbeiten“ und „geht in Richtung 65 Jahre“. Grund dafür war hauptsächlich, dass viele Banken sogar dafür zahlten, dass Leute ab 55 daheim blieben. Die bekamen gesagt, „du siehst nicht mehr jung und dynamisch aus, du passt nicht mehr in unseren Rahmen“. Durch so etwas ging die Diskussion damals *bei den Däiwele*. In den Experten-Konsultationen mit Martine Deprez kam sie wieder auf den Tisch. Da wurde gesagt, wir versuchen die Leute anzureizen, freiwillig bis 65 zu arbeiten. Und versuchen die Arbeitsplätze so anzupassen, dass sie das auch können.

MW: Wir brauchen keine schwerfällige, juristische Lösung wie „Pactes des âges“. Dass Fachkräftemangel herrscht und die Unternehmen qualifizierte Leute suchen, wird sowohl die Beschäftigungsmöglichkeiten für Ältere steigern, als auch die Betriebe anreizen, sich Gedanken um Arbeitsplatzgestaltung und Arbeitsabläufe zu machen. Hinzu kommt, dass die Menschen heute im Schnitt gesünder altern als noch vor einer oder zwei Generationen. Deshalb werden sie ja älter.

„Länger arbeiten“ ist ein offenbar komplexes und sehr politisches Thema. Trotzdem hat UEL-Präsident Michel Reckinger vor zwei Wochen gegenüber *paperjam.lu* der Regierung „inaction politique“ vorgeworfen.

MW: Was sie bisher vorgelegt hat, ist keine Reform, tut mir leid. Das kann nicht ihr letztes Wort sein.

Den Premier hat das immerhin zehn Beliebtheits-Punkte im Politmonitor gekostet und ihm Platz acht im Politiker-Ranking eingebracht. Kein Premier vor Luc Frieden musste das erleben.

MW: Trotzdem reichen die Vorschläge nicht weit genug. Seit 2012 wurden stets zwei neue Arbeitsplätze geschaffen, wenn eine neue Altersrente zur Auszahlung kam. Dieses Verhältnis funktioniert nicht mehr. Carlos und ich sitzen beide im Verwaltungsrat der Rentenkasse CNAP. Vergangenes Jahr konnte sie noch 150 Millionen Euro Einnahmenüberschuss an den Kompensationsfonds überweisen. Dieses Jahr sind wir wahrscheinlich bei null und nächstes Jahr geht es in die andere Richtung.

Schon nächstes Jahr oder vielleicht im übernächsten würde die Rentenkasse beginnen, von ihrer Reserve zu zehren?

MW: Die Regierung sagt, ehe wir an die Reserve gehen, würde eine Konsumsteuer – vielleicht die CO₂-Steuer, aber das war ja dann nicht mehr so wörtlich gemeint – zur Kompensation herangezogen. Erst eine Konsumsteuer, und wenn die nicht reicht, würde der Rest, so wie ich das verstanden habe, aus der Staatskasse gedeckt. Würde das

„Viele Banken zahlten sogar dafür, dass ihre Leute schon mit 55 daheim blieben.“

So gingen vor zehn Jahren die Diskussionen über ein Anreizsystem für längeres Arbeiten bei den Däiwele“

Carlos Pereira

zu viel, das wurde aber nicht quantifiziert, würde der Erlös herangezogen, den der Kompensationsfonds erwirtschaftet. Das heißt: Wir würden eine unzureichende Reform und eine lahrende Wirtschaft und einen lahrenden Arbeitsmarkt kompensieren, indem wir aus dem Staatshaushalt immer mehr Geld nehmen. Die „Robotersteuer“, die manchen vorschwebt, hätten wir dann. Denn wenn wir immer mehr Steuermittel in die Finanzierung des Rentensystems stecken, nehmen wir dazu auch Steuereinnahmen auf der Wertschöpfung.

Wieso wäre die Verlängerung der Beitragszeiten unzureichend? Die UEL hatte sich 2024 für den Rentenbericht des Wirtschafts- und Sozialrats von der Generalinspektion der Sozialversicherung (IGSS) unter anderem simulieren lassen, was zwei Beitragsjahre mehr brächten. Sie schrieb, das wäre „très bénéfique à court et moyen terme“...

MW: ... ja, und dass die implizite Staatsverschuldung für die Pensionsausgaben mit Horizont 2070 um 28 Prozentpunkte kleiner würde bei zwei zusätzlichen, effektiven Beitragsjahren. Aber unsere Analyse für den Rentenbericht war ganzheitlicher. Neben einer Verlängerung der Beitragsdauer umfasste sie auch eine Abflachung der Ausgaben und einen Nachhaltigkeitsfaktor, der sich an der Entwicklung der Lebenserwartung orientiert. Man muss diese drei Elemente im Zusammenhang sehen. Die Stoßrichtung der Regierung verstehe ich so: Was mit der Rentenreform von 2012 an „Stellschrauben“ verabschiedet wurde, setzen wir jetzt mal um! Denn bisher war das wegen der Wirtschaftsentwicklung nicht nötig. Außerdem wird die Anrechnung der Studienjahre bestätigt und soll flexibler werden. Plus x mal drei Monate mehr Beitragszeit, mit wahrscheinlich Ausnahmen für früh ins Berufsleben Eintretende. Wann das wirksam werden soll, ist unbekannt. Vielleicht 2030. Das reicht nicht als Reformvorschlag.

CP: Wenn man eine Reform nur auf der Ausgabenseite machen will! Feststellen muss man allerdings, dass die Sozialministerin noch nicht sagen kann, was eine Verlängerung der Beitragsjahre bringen soll. Was die Rentenkasse dadurch sparen oder gewinnen würde und innerhalb von welchem Zeitraum. Dabei steht Martine Deprez ein ganzer Apparat zur Verfügung, der Berechnungen anstellen kann. Das erinnert mich an die Diskussionen um die Finanzen der Krankenversicherung.

MW: Die Zahlen soll Martine Deprez uns mal vorlegen. Sie spricht von einer Verbesserung um „drei bis fünf Prozentpunkte in der *prime de répartition pure*“ [dem Verhältnis der Ausgaben der Rentenkasse zu den Einnahmen aus Beiträgen].

CP: Dagegen haben die Gewerkschaften genau beziffert, was Änderungen auf der Einnahmenseite brächten. Zum Beispiel eine Erhöhung des Beitragssatzes. Und wie es sich auswirken würde, wenn die Rentenkasse um Ausgaben entlastet würde, die nichts mit den Renten zu tun haben, die Verwaltungskosten der Kasse zum Beispiel.

MW: Das könnt ihr am 9. Juli dem Premier unterbreiten. Ihr kommt doch, Carlos?

CP: Das steht noch nicht fest.

MW: Ich sage: Den Leuten wird vorgegaukelt, dass das Rentensystem sich noch trägt. Dabei ist die Lage nicht mehr so, wie sie 2022 die IGSS in ihrem letzten *Bilan technique* beschrieben hat. Der die vorige Regierung veranlasste, beim Wirtschafts- und Sozialrat ein Renten-Gutachten in Auftrag zu geben. Die IGSS ging noch von einem höheren BIP-Wachstum in den Jahren bis 2032 aus und von 1,5 Prozent bei der Beschäftigung, also den Beitragszahlern, bis mindestens 2040. Wir haben aber kein Wachstum mehr. Wir hatten seit 2020 dreimal eine Rezession. Im ersten Quartal dieses Jahr



Das Gespräch mit
Carlos Pereira und
Marc Wagener
fand am
Dienstag statt

schrumpfte die Beschäftigung im Privatsektor sogar leicht. Wir sind in einer wirtschaftlichen Situation, die für uns ganz neu ist, in der andere EU-Länder aber schon länger sind.

CP: Unser Rentensystem gibt es nun seit 124 Jahren. Ich war zum Glück nicht die ganze Zeit dabei. Aber ich erinnere mich noch, wie vor der Rentenreform von 1984 verschiedene Leute Projektionen anfertigten und sagten: „Das ist nicht finanzierbar!“ Trotzdem war die Rentenreform von damals positiv und enthielt Anreize. Dagegen erwiesen alle Projektionen sich später als falsch.

MW: Die Realität ist nun negativer. 2040 werden wir fast 400 000 Renten auszahlen, das wissen wir bereits. Das werden doppelt so viele sein wie 2022. Wie viele Beitragszahler es dann geben wird, wissen wir nicht. Die IGSS schätzte 2022, es würden 645 000 sein, ein Drittel mehr als heute. Wir müssten 180 000 Leute ersetzen, die in Rente gehen. Plus 155 000 neu anstellen, also 335 000 im Arbeitsmarkt finden. Das muss man erst mal schaffen, die Betriebe müssen sie einstellen wollen, die Leute müssen bereit sein, sich anstellen zu lassen. Und selbst wenn das gelänge und wir kämen auf 645 000 Arbeitsplätze im Jahr 2040, bei fast 400 000 Renten, hätten wir dann ohne eine Reform noch zwei Milliarden Euro Defizit, allein im Jahr 2040.

Wofür kann man die Rentenreserve nutzen? Zurzeit ist sie rund 30 Milliarden Euro schwer. Kann man sie nach und nach leeren bis zur Mindesthöhe von anderthalb Jahresausgaben? Oder sollte sie immer ungefähr so groß sein wie heute, um Erlöse an den Finanzmärkten zu erwirtschaften und vielleicht auch als ein Signal an die Rating-Agenturen, die über das *Triple A* für Luxemburg entscheiden?

MW: Ein Signal an Rating-Agenturen ist kein Ziel an sich. Im Gesetz steht, dass die Reserve so verwaltet werden muss, dass sie zur Nachhaltigkeit des Systems beiträgt. Sie ist meiner Meinung nach ein Puffer, falls etwas Unvorhersehbares geschieht. Und bedenken Sie: Heute zahlt die Rentenkasse sieben Milliarden Euro an Leistungen aus, 2028 werden es neun Milliarden sein. Zwei Milliarden mehr innerhalb von ein paar Jahren. Für mich ist die Reserve nicht dazu da, strukturelle Defizite zu decken, die wir besser durch Änderungen an der Rentenformel beheben sollten. Hinzu kommt: Eine Rentenreform, die den Namen verdient, kann nicht abrupt wirken. Man kann nicht sagen: Du bist jetzt 58 Jahre alt und hast gedacht, du bekommst eine Rente von 5 000 Euro – Pech, nun sind es nur 3 000 Euro. Um eine Kontinuität zu garantieren, müsste es ein *phasing-in* über die Zeit geben. Dann entstünden gegebenenfalls über einige Jahre Fehlbeträge, die aus der Reserve gedeckt werden könnten. Das wäre eine ganz andere Diskussion, als wenn man nichts macht und einfach die Reserve leert. Damit wäre ich nicht einverstanden.

„Die IGSS ging 2022 noch von 1,5 Prozent Wachstum der Beitragszahler bis 2040 aus. Wir haben aber kein Wachstum mehr“

Marc Wagener

CP: Aber brauchen wir 30 Milliarden in der Reserve? Von denen die Regierung nicht spricht. Zumindest hört man davon nichts.

MW: Doch. Falls der Staat zu viel zur Rentenkasse zuschießen müsste, würde der Erlös des Kompensationsfonds herangezogen. Das wurde gesagt.

CP: Ich habe immer verstanden, der Fonds sei eine Sparbüchse, aus der die Rentenkasse Geld nimmt, wenn sie es braucht.

MW: Aber in meinen Augen nur, wenn eine Reform da wäre! Sowieso wäre das eine Entscheidung des Verwaltungsrats der Rentenkasse sowie des Kompensationsfonds und zudem – hauptsächlich – eine politische Frage. Aber wir können nicht nichts unternehmen und einfach den Fonds leeren. Wie gesagt, zum *phasing-in* einer richtigen Reform könnte man den Fonds ein paar Jahre lang nutzen.

CP: Kommt drauf an, welche Reform. Erhöht man die Beiträge, wirkt das sofort.

MW: (seufzt) Ja...

CP: Ein Prozentpunkt mehr bringt eine Milliarde Euro an Einnahmen mehr im Jahr.

MW: Aber man macht das System nicht nachhaltiger damit. Schon heute gibt es keine Vorhersehbarkeit. Mehr Beitrag würde die Kurve mit den Ausgaben auf der Zeitachse kurzfristig nach rechts schieben. Aber wir wüssten trotzdem nicht, wie viele Beitragszahler es in 20 oder 30 Jahre geben wird. Und wir würden die Wirtschaft nicht attraktiver machen. Ein höherer Beitragssatz wäre eine

Flucht nach vorn, aber in fünf Jahren wären wir am selben Punkt wie heute.

Wie wäre es, wenn man den Beitragssatz um einen Prozentpunkt erhöhen und gleichzeitig die Beitragsobergrenze vom fünffachen Mindestlohn auf den dreieinhalbfachen senken würde?

MW: Den Beitrags-Plafond zu senken, würde das Problem langfristig ein Stück weit lösen, weil die Leistungen kleiner würden.

Deshalb frage ich. Eine kurzfristige Entlastung durch einen höheren Beitragssatz, eine langfristige durch einen niedrigeren Beitrags-Plafond.

MW: Durch einen niedrigeren Plafond gäbe es sofort weniger Einnahmen, und ich meine sofort. Weniger Ausgaben wären in 20 oder 30 Jahren zu erwarten...

CP: ... wir haben aber eine Reserve.

MW: Ich meine aber, der Einnahmefall wäre sehr groß. Das Gegenteil wäre, den Plafond abzuschaffen. Das brächte kurzfristig höhere Einnahmen, langfristig aber höhere Ausgaben. Ich denke, um das Gleichgewicht nicht zu stören, tritt niemand aktiv für Änderungen am Plafond ein.

CP: Doch!

MW: Wir haben aber eine fragile Wirtschaft, Carlos, und wir wissen doch, wo das Geld erwirtschaftet wird.

CP: Luxemburg hat derzeit in Europa mit den niedrigsten Beitragssatz. Das ist in der Krankenversicherung so und in der Rentenversicherung auch.

MW: Deutschland zum Beispiel hat für die Renten eine viel niedrigere Beitragsbemessungsgrundlage, wie sie das nennen. Und irgendwo ist die Rentenversicherung eine Versicherung: Man zahlt ein, um etwas zu kriegen.

CP: Wir haben vorgeschlagen, den Plafond abzuschaffen und ab einer bestimmten Grenze degressiv sinkende Leistungen zu gewähren.

MW: Etwas Ähnliches enthält unser Ansatz „50+1“. Vereinfacht gesagt: Für zum Beispiel die ersten beiden Mindestlohn-Äquivalente an Beiträgen würden die Leistungen linear weitergezahlt, für die beiden letzten Äquivalente gäbe es proportional deutlich weniger. Aber ich kann mir vorstellen, dass der Premier am 9. Juli den Sozialpartnern zuhören und über alle Ideen zu diskutieren bereit sein wird. Sofern ihr kommt, Carlos. ●

B L O G

P O L I T I K

Et plus si affinités

L'« Union des syndicats » a-t-elle pour seul objectif de faire suer Luc Frieden, en amont de l'épreuve de force de ce samedi ? Présentée vendredi dernier, cette Asbl résonne comme un avertissement lancé en direction du CSV : Après Caritas, un autre membre

centenaire de la « C-Famill » pourrait bientôt en disparaître . (Même si c'étaient surtout les politiciens DP qui couraient la fête du 1^{er} mai d'un LCGB considéré comme raisonnable et fréquentable.) Or, les statuts de la nouvelle Asbl réservent une petite surprise au dernier tirtet de l'objet social : « La préparation commune des élections sociales dans le but d'éviter tout différend entre

les deux organisations syndicales ». Intentionnellement vague, la formulation pourrait ouvrir de nouvelles perspectives. La plus minimaliste (et réaliste) étant un engagement au fair-play en amont des élections sociales. « On entre dans un énorme processus dynamique », promet pourtant Patrick Dury. Débouchant sur un syndicat unitaire ? Le président du LCGB préfère ne pas répondre directement à la *Gretchenfrage*. « Le LCGB fera de son mieux pour défendre l'intérêt des gens ». Que faut-il comprendre par-là ? « Dat heescht dat, wat ech gesot hunn ». Bref, croient comprendre les journalistes, l'option n'est pas exclue.

Reste qu'une fusion serait un processus de longue haleine, avec un énorme potentiel de conflit. En attendant, les 24 administrateurs de l'Union des syndicats (recrutés paritairement dans les deux directions syndicales) doivent résoudre les éventuels litiges entre délégations OGBL et LCGB, qui, dans certaines entreprises, se sont « faits la guerre pendant des années », comme l'a rappelé Nora Back. L'OGBL et le LCGB jurent qu'ils ne se laisseraient plus diviser, malgré « les tentatives [...] de certains représentants du gouvernement ». BT

CSV-Dussmann

Une partie du patronat tente de dissuader ses salariés de se joindre à la manifestation de ce samedi. La direction du Groupe Dussmann (deuxième employeur du

pays) vient ainsi d'envoyer un mail à ses salariés. Les managers y relaient une tribune libre du député CSV Alex Donnersbach (parue à l'origine dans le *Wort*), texte qu'ils ont fait traduire en français et en portugais. « Nous le mettons à votre disposition pour l'information, afin de nourrir votre réflexion », écrivent-ils.

Il s'agit bien-sûr d'éclairer les collaborateurs : « Dans un contexte où circulent actuellement de nombreux messages parfois alarmistes, cet article apporte une analyse claire et factuelle sur le dialogue social et la réforme des retraites. » En fait, le texte de Donnersbach reste manichéen, accusant le front syndical de provoquer des « peurs infondées », voire de s'inspirer d'une rhétorique « populiste ». Grâce au texte de Donnersbach transmis par leur direction, le personnel de nettoyage et de restauration de Dussmann peut désormais apprécier qu'« en tant que CSV nous assumons nos responsabilités : Nous défendons des solutions réalistes et durables. » Merci patron ! BT

GESELLSCHAFT

Keine Überbehandlung

128 Palliativ-Patienten/innen wurden vergangenes Jahr im Haus Omega betreut, dem von dem Verein Omega 90 betriebenen Hospiz. Die durchschnittliche Aufenthaltsdauer betrug

31 Tage, resümiert die ASBL in ihrem diesen Donnerstag publizierten Jahresbericht. Für das Angebot gab Omega 90 im vergangenen Jahr etwas mehr als acht Millionen Euro aus. Zehn Prozent dieser Summe wurden durch Spenden gedeckt. Die Organisation verwaltet nicht nur das Hospiz, sondern bietet auch Weiterbildungen, Beratungen und Krankenhausbesuche an. Mittlerweile zählt sie 61 festangestellte Mitarbeiter/innen und 80 Freiwillige. Während der Pressekonferenz äußerte sich Omega 90 besorgt über Überbehandlungen am Lebensende – dass schwerkranken Menschen Therapien verabreicht werden, die ihr Leben nur minimal verlängern, dabei aber ihre Lebensqualität beeinträchtigen können. Stattdessen solle ein menschlicher Rahmen für unheilbar Kranke geschaffen werden, in dem sie gemeinsam mit Angehörigen und Freunden eine sinnvolle Zeit vor dem Tod erleben können. Sterbenskranken zusätzliche Therapien aufzuerlegen, könne unrealistische Hoffnungen auf Heilung wecken, sei häufig menschenunwürdig und verursache hohe Kosten für die Krankenkassen. SM

D ' L A N D

Problème technique

Suite à un problème technique chez notre imprimeur, le journal du vendredi dernier 20 juin ne

comprenait que 28 pages au lieu de 32. Nous republions les pages manquantes dans cette édition (pages 28 à 32).

Richtigstellung

Wort und *Le Quotidien* berichteten vom Sieg der Luxemburger Frauen-Fußballnationalmannschaft in Kasachstan. Im *Land* stand am 20. Juni, die Tagespresse habe dem Erfolg keine Zeile gewidmet.

Das Cloud-Jointventure von Luxconnect und Proximus heißt Clarence, sein Geschäftsführer ist Pascal Rogiest.

États financiers 2024

Le Conseil d'Administration des Éditions d'Lëtzebuurger Land a approuvé cette semaine les comptes de l'exercice 2024. Dans un environnement médiatique toujours sous pression, le *Land* continue de faire preuve de résilience. L'année se clôture avec un bénéfice de 25 015 euros, fruit d'une gestion sobre et d'un lectorat engagé.

Cette stabilité ouvre désormais la voie à une nouvelle dynamique : élargir nos activités digitales. Nous souhaitons ainsi offrir à notre communauté une expérience enrichie et tournée vers l'avenir.

La composition du conseil d'administration reste inchangée : Stephan Kinsch, Président ; Georges Bock, Cynthia Kinsch, Maria Pietrangeli, Administrateurs.

« Et geet lo déck duer ! »

« Et soll net ze laang daueren. T'ass jo nëmmen eng ganz kleng Manif », glisse le président de la CGFP, Romain Wolff, avant de conclure son discours ce mercredi devant la Chambre. Le piquet « symbolique » contre la réforme des retraites rassemble environ 300 personnes, issues de la direction élargie de la confédération. On a l'impression d'assister à un exercice obligé. La Confédération y a appelé dans sa feuille de liaison *Fonction publique*, en face d'une demi-page de publicité pour « Lux Voyages CGFP » intitulée « L'évasion est proche ». Une page plus loin, le lecteur trouve d'autres offres de CGFP Services, à commencer par des compléments de retraite : « Für eine sorgenfreie Pension ». Devant la petite estrade montée pour l'occasion et entourés de trois caméras RTL, se tiennent des députés du LSAP, des Pirates et de Déi Lénk ainsi que deux parlementaires DP (Gilles Baum et Gusty Graas). Les élus CSV Marc Spautz, Charel Weiler et Claude Wiseler se tiennent, eux, un peu à l'écart.

Romain Wolff fustige de manière répétée « l'arrogance » d'un

gouvernement qui n'aurait pas reçu de mandat pour une réforme des retraites. « S'ils avaient voulu en faire un *Top Thema*, alors ils auraient dû le faire avant les élections ». Le dialogue social serait factice : « There's no business like show business ! » Wolff s'efforce de réparer la cassure avec le front syndical, à la manif duquel la CGFP a refusé d'appeler, mais avec laquelle elle se dit « solidaire » : « On ne retient personne de participer le 28 [juin] ! ». Interrogée vendredi dernier par le *Land* sur ses relations tendues avec la CGFP, Nora Back assurait qu'il n'y avait pas de « rupture durable ». Vêtus de t-shirts rouges, une trentaine de permanents et de délégués de l'OGBL sont présents ce mercredi. (On aperçoit également une discrète délégation de cinq vestes vertes du LCGB.) Romain Wolff annonce qu'il se rendra à la réunion au ministère d'État le 9 juillet. Mais si le gouvernement continuait à montrer « d'kaal Schëller » et ne revenait pas à « un vrai dialogue social », la CGFP serait prête à d'autres actions. Et de conclure par un classique « affaire à suivre ». BT





Vadémécum politique de la manifestation de ce samedi, et des jours d'après

Celui qui se voulait le CEO se présente désormais comme « ee kompromëssbereete Mënsch ». Il faudrait « peut-être intensifier le dialogue », estime Luc Frieden, samedi dernier dans l'émission « Background ». « En cours de route », le gouvernement devrait « possiblement ajuster quelque peu » ses objectifs. Mais chassez le naturel, il revient au galop. « Zugläch » (on pense au « en même temps » macronien), il aurait pour mission d'implémenter l'accord de coalition : « C'est le mandat que nous avons reçu ». Quelle a été sa réaction au dernier sondage Ilres ? « Net flott », dit Frieden. Pour retrouver illico ses éléments de langage : « Ensuite, on reçoit beaucoup d'énergie pour faire mieux ». *RTL-Radio* a flairé le politicien affaibli, annonçant son émission par le titre : « Sozialkris zu Lëtzebuerg : Ass de Luc Frieden dee richtege Mann op senger Plaz ? »

La manifestation de ce samedi déterminera le rapport de forces. Pour proclamer une victoire, les syndicats devront au moins mobiliser 10 000 personnes, même si, à l'exception du secrétaire général imprudent du LCGB, les leaders syndicaux se gardent d'avancer ce chiffre. L'OGBL et le LCGB avaient pris l'habitude d'exagérer le nombre de participants, réclamant 30 000 manifestants en 2009 (10 000 selon la police), un biais inflationniste qui les dessert aujourd'hui. Si la mobilisation faisait un flop, ce serait une défaite historique, dont le mouvement syndical ne se relèvera pas de sitôt. La politique se verrait alors confirmée dans sa suspicion que les syndicats ne sont forts qu'à condition de ne pas devoir le prouver. On sent une réelle nervosité chez les leaders syndicaux. Le gouvernement leur aurait signalé « Mir kënnen Iech platt maachen », dit ainsi Nora Back.

En attendant le duel dans la rue, ce samedi, le front syndical OGBL-LCGB a coupé les lignes de communication officielles avec le gouvernement. « Ech ginn dovunner aus, datt si kommen », répète le Premier à propos de la réunion du 9 juillet qu'il a convoquée au ministère d'État. Et de rappeler aux syndicats qu'il y aura aussi un 29 juin ». Bien que risquée, la politique de la chaise vide fait son effet. Luc Frieden craint devoir implorer un « front syndical » enorgueilli de revenir à la table des négociations. Il envoie des signaux de bonne volonté à Nora Back et Patrick Dury, les assurant de son « grand respect ». C'est sur le tard que Luc Frieden mesure le risque que la manifestation de l'OGBL et du LCGB (annoncée cinq mois en

avance) puisse être un succès. Il préfère s'aménager un plan B. Sait-on jamais...

Le plan A, c'est la thérapie de choc et le passage en force. Le gouvernement a abasourdi les syndicats en les mettant devant une suite de faits accomplis, des conventions collectives à la réforme des retraites, en passant par le travail dominical. Le Premier ministre n'a cessé de répéter sa conception verticale du pouvoir. « Le dialogue social fait partie de la démocratie, mais, à la fin, il faut que quelqu'un décide. Et c'est ce que ce gouvernement compte faire », proclamait-il lors de l'état de la nation. À la surprise générale, ce discours ne contenait pas la moindre concession aux syndicats, et ceci malgré trois « tables rondes sociales » organisées en amont. Le modèle social est un instrument de domestication de la lutte des classes, l'État devant équilibrer les intérêts en jeu. Or, Luc Frieden n'est pas perçu comme un *honest broker*, la grande majorité des sondés du Politmonitor le placent du côté patronal. De nombreux représentants du patronat rêvent depuis longtemps de s'émanciper du consensus social-démocrate, qui, à leurs yeux, pèse comme un couvercle sur la politique luxembourgeoise, empêchant les « vraies réformes structurelles », des retraites au droit du travail. Issu de cette bulle, Luc Frieden a initialement voulu imposer son agenda d'en haut. Il s'y est pris maladroitement.

Ce mercredi, le président de l'UEL, Michel Reckinger, a lancé « un appel à la majorité silencieuse » depuis la matinale *RTL-Radio* : « Je suis venu pour dire aux gens de ne pas aller à la manifestation ». Reckinger a lâché une très violente, et probablement très contreproductive, diatribe anti-syndicats, allant jusqu'à qualifier l'OGBL d'« organisation populiste de gauche, très proche de la CGT et de La France insoumise ». Cette structure prétendument gauchiste aurait fait partie du *deep state*, insinue Reckinger. Via les ministres socialistes, l'OGBL aurait été « aux manettes pendant trente ans » : « Ils étaient au centre du pouvoir », s'est offusqué Reckinger. Sa haine de l'OGBL (le LCGB n'a pas été mentionné) est étonnamment viscérale et personnelle. Le mois dernier, le front syndical organisait une tournée à travers différentes zones industrielles, s'arrêtant également à Ehlerange, devant le siège de l'entreprise de chauffage de Michel Reckinger. Celui-ci avait très mal pris ce passage, et les traces de graffiti à la craie sur le bitume, et était sorti furibond. Depuis les studios

de *RTL*, le président de l'UEL conseille à l'ex-président de la Chambre de commerce de tenir bon : « Déi Reforme soll si [d'Regierung] duerchzéien ».

Mais le Premier ministre hésite. Il amorce un premier revirement, se disant « évidemment » prêt à discuter « d'autres pistes » pour la réforme des retraites, « si tel est le souhait ». Notamment d'une augmentation des cotisations, que revendiquent les syndicats et que recommande l'OCDE, mais qui était jusqu'ici considérée tabou par la majorité. Dès le débat de consultation du 19 mars, le CSV y voyait « la toute dernière option ». Même son de cloche chez le DP qui estimait qu'il « faudrait l'éviter ». Cette ligne, Luc Frieden l'avait lui-même réitérée durant la désastreuse improvisation qui a conclu son discours sur l'état de la nation. Il l'a fait au nom de la « compétitivité », mais également pour des raisons électoralistes : « Mir sinn ugetrueden, fir datt d'Leit méi Netto vum Brutto hätten. [...] Dann huele mir hinnen déi Suen dach net erëm direkt ewech. » Or, une hausse des cotisations aiderait à faire passer la pilule de l'allongement de la durée de vie active. Car contrairement à cette mesure, qui vise exclusivement les salariés, une hausse des taux de cotisation toucherait également le patronat et l'État. Luc Frieden entrouvre une petite porte pour ramener les syndicats à la table des négociations. Ce jeudi, Xavier Bettel lui a volé la vedette, en proclamant haut et fort sur *RTL-Radio* qu'il faudrait trouver « un cocktail » entre allongement des carrières et hausse des cotisations. « À [s]on avis personnel », il faudrait que tout le monde « mette de l'eau dans son vin ». Pendant ses dix ans à la tête du gouvernement, il aurait toujours tenté de « trouver l'équilibre ». Luc Frieden aura sans doute apprécié cette leçon prodiguée en *live* par son partenaire junior.

Après « flott », l'adjectif préféré du Premier ministre était « agreabel » dans l'émission « Background ». Le conseil de gouvernement ? On y mènerait « de très nombreuses discussions agréables et utiles ». L'atmosphère entre le CSV et le DP ? « C'est une équipe agréable ». Ce qualificatif apparaissait déjà dans l'état de la nation : « Ce gouvernement fonctionne d'une manière extrêmement agréable et collégiale », assurait le Premier ministre. Mais le DP garde en mémoire les funestes élections de 2004. Dirigé par Henri Grethen et Lydie Polfer, le parti était alors passé de 22,4 à 16,05 pour cent (une perte de cinq sièges), sombrant « im Schatten eines übermächt-

tigen Partners » (*d'Land*, 18.6.2004). La presse y voyait la confirmation d'une ancienne règle de la politique luxembourgeoise, selon laquelle le coalitionnaire du CSV était quasiment condamné à laisser des plumes.

Le DP a tiré les leçons de ce traumatisme politique. Sa nouvelle présidente, Carole Hartmann, est censée marquer les distances avec le CSV. Elle profile son parti comme la conscience sociale de la coalition, défendant la tradition du dialogue social « qui a caractérisé notre pays ». Elle le fait de manière courtoise mais systématique, tenant son parti à l'écart des dossiers politiquement explosifs. Voilà qui n'est pas sans agacer le CSV qui se rappelle que l'extension du travail dominical ne figurait pas dans son programme, mais bien dans celui du DP. Or, Hartmann passe aujourd'hui la patate chaude au partenaire de coalition, exigeant que celui-ci s'accorde enfin sur « une ligne ». Cela fait huit mois que Luc Frieden traîne ce dossier comme un boulet. Il a longuement hésité à trancher entre Georges Mischo et Marc Spautz, l'opposant interne, qui a trouvé un allié improbable dans le Conseil d'État. « Ce n'est pas le projet le plus important de la législature », relativisait Frieden sur *RTL-Radio*. Le moment de clarification devrait arriver mercredi, à la prochaine réunion de la commission du Travail. Le Premier ministre s'affiche « confiant » qu'un compromis sera trouvé, « avant l'été ». Il veut évacuer les dossiers clivants dans la première mi-temps de son mandat, pour ne pas laisser une mauvaise impression avant les élections.

« Tous les sujets qui sont en suspens » pourraient être discutés le 9 juillet, a assuré Stéphanie Weydert, jeudi dernier dans l'émission « Kloertext ». Or, Luc Frieden affirmera, deux jours plus tard, que cette réunion portera exclusivement sur la réforme des retraites. Il précise qu'une séance avec les partenaires sociaux ne sera certainement pas suffisante, tout en annonçant vouloir « conclure la thématique à court terme ». Pourquoi dès lors ne pas s'enfermer quelques jours au château pour retrouver « l'esprit de Senningen » ? Luc Frieden refuse de convoquer une Tripartite avec un grand « t », telle que la revendiquent les syndicats. Cet instrument, répète-t-il, serait réservé aux « crises économiques ou sociales ». Le Premier ministre doit également pressentir que les chances de voir Nora Back et Patrick Dury signer un accord sur les retraites sont très petites. Mais les voies de la Tripartite sont impénétrables. Durant ses sept premières années au pouvoir, Xavier Bettel ne cachait pas le peu d'estime que lui inspirait cette institution qu'il considérait comme une relique junkérienne. Ce n'est que sur le tard, en 2022, qu'il découvre les bienfaits du modèle néocorporatiste, sa dramaturgie médiatique, son efficacité politique et son opacité démocratique. Il finit par convoquer trois Tripartites en une année, pour faire face à la flambée inflationniste provoquée par l'invasion russe de l'Ukraine. Xavier Bettel se révélait un excellent maître de cérémonie, sa jovialité affichée aidant à décrire les tensions.

Plus rigide et maladroit, Luc Frieden associe, quant à lui, des souvenirs pénibles à la Tripartite. En 2010, les syndicats avaient fait fuiter ses mesures d'austérité, le socialiste Nicolas Schmit prenant le relais pour attaquer le dauphin du CSV sur la place publique. (Jean-Claude Juncker fit mine de s'offusquer : Son ministre des Finances serait traité comme un « onbarmhärzege Familljekiller ».) À sa sortie du gouvernement en 2013, Luc Frieden se confiait aux notables de l'Institut grand-ducal : « Les mécanismes démocratiques classiques et la tripartite n'ont pas abouti aux résultats nécessaires pour relancer la machine économique et rétablir l'équilibre des finances publiques. » Et de plaider pour « d'autres modèles de *consensus building and decision making* ». Sept ans plus tard, sacré président de la Chambre de commerce, il confiait au *Land* : « J'étais en fait toujours d'avis que les décisions politiques devaient être prises par le Parlement et le gouvernement, et non à la table de la Tripartite. » À la question de savoir si Xavier Bettel était apte à mener une Tripartite, Luc Frieden répondait alors : « Chaque ministre d'État peut mener une Tripartite ». Jusqu'à preuve du contraire. ●

Eine Familie wie jede andere

IIII Stéphanie Majerus

Mit viel Pathos wurde am Wochenende der Regentschaft von Großherzog Henri gedacht. Nicht alle Politiker und Journalisten waren in Feierlaune

„Mir si gespaant“, sagt RTL-Journalistin Mariette Zenners an Nationalfeiertag. Denn nun soll ein von der großherzoglichen Familie in Auftrag gegebener Film über die 25-jährige Regentschaft gezeigt werden. In der Philharmonie wird am Montagmorgen eine Leinwand heruntergelassen und das Licht gedimmt: Henri schüttelt die Hände von Botschaftern aus aller Welt, wälzt Dossiers in seinem Büro – „la réflexion est importante“; staunt über die erste Euromünze mit seinem Konterfei; Rückblicke zeigen seine Weihnachtsansprachen und seinen Vater Jean. In vielen Szenen ist auch die Großherzogin zu sehen – in Burundi im Rahmen eines Unicef-Mandats, bei Konferenzen ihrer Organisation Stand Speak Rise Up oder in luxemburger Kinderheimen. Henri lobt sie: Sie habe eine „unglaubliche Energie“, sie „arbeite viel“ und unterstütze ihn. Guillaume verpflichtet bei: „Meine Mutter ist eine Inspirationsquelle.“

Anders der DP-Vizepremier. Xavier Bettel reagiert verhalten auf das großherzogliche Paar. Im Anschluss an die offizielle Zeremonie freut er sich ins RTL-Mikrofon über den bevorstehenden Thronwechsel. Prinz Guillaume sei ein umgänglicher und sympathischer Mensch. Um das zu veranschaulichen, erzählt er eine Anekdote: Der Erbgroßherzog habe während einer Auslandsreise nach Davos spontan „Spaghetti Grand-Ducal“, wie Bettel sie nennt, für die Delegation gekocht. Die Großherzogin, die zuvor von CSV-Premier Luc Frieden für ihr soziales Engagement gelobt wurde, erwähnt Bettel mit keinem Wort. Stattdessen spricht er über die Reformen, die während seiner Zeit als Premier notwendig gewesen seien – „wegen Selbstmord und Depressionen“, wie er sagt.

Wovon spricht der Vizepremier? Anfang 2019 trat der Direktor der Großherzoglichen Stiftung nach nur einem Jahr im Amt zurück. Es folgte der Suizid eines ehemaligen Mitarbeiters, der laut Angaben seiner Familie im Zusammenhang mit seiner fristlosen Entlassung stand. Schon in den Jahren zuvor hatten mehrere ranghohe Mitarbeiter das Handtuch geworfen: Vorzeitige Abgänge sind etwa von Véronique Poujol, Guy Schmit, Isabelle Faber und Simone Beck bekannt. Bereits 2006 beklagte sich der damalige

Für ein Staatsoberhaupt, das keine demokratische Legitimität hat, sind Ansehen und Beliebtheit ein unabdingbares Gut. Deshalb öffnet sich die großherzogliche Familie seit den Nullerjahren vor allem der (Boulevard-)Presse

Hofmarschall Jean-Jacques Kasel in einem Interview mit *Le Jeudi* über „das Klima, das den großherzoglichen Palast in letzter Zeit heimsucht“. Er sprach von Desillusionierung und Amtsmüdigkeit. Kurz darauf wurde er vom Großherzog beurlaubt. Im Sommer 2019 ernannte Premierminister Bettel schließlich Jeannot Waringo zum Sonderbeauftragten, um die dunklen Seiten des Personalkarussells am Hof zu beleuchten. Der ehemalige Direktor der Generalinspektion der Finanzen erhielt zudem den Auftrag, den Hof administrativ und finanziell neu zu strukturieren – so entstand die Maison du Grand-Duc, die keine Befugnisse für die Großherzogin vorsieht.

In seinem Bericht hielt Waringo fest, dass zwischen Januar 2014 und Juni 2019 insgesamt 51 Personen den großherzoglichen Hof verlassen haben – Ruhestände nicht eingeschlossen – bei einer durchschnittlichen Mitarbeiterzahl von rund 110 Personen. „Schon in den ersten Tagen meiner Anwesenheit im Palast habe ich eine gewisse Angst bei den Mitarbeitern gespürt“, schrieb Waringo (*d’Land*

2022). Mit diesem Schatten wurde vor fünf Jahren auf die 20-jährige Regentschaft zurückgeblickt – eine Feier fand wegen der Corona-Pandemie nicht statt. Doch die Kritik riss nicht ab. Ein Angestellter berichtete dem *Land* 2022 erneut von „Druck und Missachtung“, die die Arbeit „unerträglich bis hin zu unmöglich“ gemacht hätten.

Für ein Staatsoberhaupt, das keine demokratische Legitimität hat, sind Ansehen und Beliebtheit ein unabdingbares Gut. Deshalb öffnet sich die großherzogliche Familie seit den Nullerjahren vor allem der (Boulevard-)Presse, um sich „volksnah“ zu geben. Es sind Bilder, die sie vor möglicher Kritik, wie dem Waringo-Bericht, wappnen sollten. 2005 wird es in einer RTL-Reportage intim: „Dat hei ass keng Fata Morgana, am Schlass steet ee Kicker“, kommentiert eine Off-Stimme. Man sieht, wie der Großherzog Hähnchen brät, wie er und seine Frau mit dem Motorrad durch Colmar-Berg fahren oder in einem portugiesischen Restaurant essen. Die Aufnahme schließt mit den Worten: „In Colmar-Berg wohnt eine junge, moderne, lustige und aktive Familie, die – wenn sie keine offiziellen Aufgaben zu erfüllen hat – ist wie jede andere luxemburgische Familie.“

Vor einem Jahr sinnierte das großherzogliche Paar im *Télécran* darüber, wie oft sie ihre Enkel sehen und welche Kosenamen diese für das Staatsoberhaupt haben. Letzten Sommer ging Großherzog Henri auf Wunsch von *L’Es-sentiel* vor den Olympischen Spielen mit dem Olympia-teilnehmer Nicolas Wagner-Ehlinger reiten und erzählte der Tageszeitung von seinem Pony Rusty. In diesem Frühjahr erfuhr man im *Wort* in einer Zusammenfassung eines Schüler-Podcast, dass „sowohl Großherzog Henri als auch Großherzogin Maria Teresa herzlich lachen“ mussten, als sie gefragt wurden „warum es wichtig sei, dass Luxemburg das einzige Großherzogtum der Welt ist“. Schließlich antwortet Henri: „Ich finde es großartig, einen solchen Titel zu haben.“ Dass Maria Teresa nicht beabsichtige, sich aus der Öffentlichkeit zurückzuziehen, las man dieses Frühjahr aus der spanischen Zeitschrift *¡Hola!* und der niederländische *Libelle*.



Sven Becker

Ein Porträt des großherzoglichen Paares aus dem Jahr 2020

Dass die Tageszeitungen kein besseres Material liefern, liegt allerdings nicht an ihren Politikredaktionen – denn diese meidet das großherzogliche Paar. „Was sich in den 25 Jahren hinter dieser Fassade abspielte, wird man nicht in den Zeitungen des Landes lesen können“, schrieb Armand Back am Samstag im *Tageblatt*. Die offiziellen Reden zum Nationalfeiertag in der Philharmonie wurden von einem „royalen Schweigen“ begleitet: Ein ursprünglich zugesagtes Interview wurde kurzfristig abgesagt. Man fühle sich nicht „à l’aise“ mit dem Themenspektrum, das die Journalisten im Vorfeld vorgeschlagen hatten, teilte die Hofmarschallin mit. Chefredakteur Back blickte deshalb mit einem „Hengover“ auf die bevorstehenden Feierlichkeiten. Am Montag nahm Pierre Jans in einem *RTL*-Kommentar Henri indirekt in Schutz: Nicht immer sei er es, der über das Protokoll entscheide – „andere Leute entscheiden für ihn“. Jans erinnerte sich an eine Auslandsreise nach Senegal. Ein Mitarbeiter des Großherzogs habe dem Journalisten dort die Anweisung gegeben: Haltet eure Mikrofone hin, lasst den Großherzog ein Statement abgeben – aber stellt keine Fragen. Als Jans tatsächlich keine Rückfrage stellte, fragte Henri enttäuscht: „Stellen Sie keine Fragen?“

Er habe zuweilen unter seiner Sonderstellung gelitten, erzählte Großherzog im vergangenen Sommer der belgischen *La Libre*. Seine Kindheit sei von Einsamkeit geprägt gewesen. Erst mit etwa zehn Jahren kam er in Kontakt mit Gleichaltrigen: „Ich wurde in eine Pfadfindergruppe aufgenommen, die eigens für mich zusammengestellt worden war.“ Aber eine besondere Uniform sollte seinen Status unterstreichen: „Eine blaue säkulare Hose und ein khaki-farbenes katholisches Hemd. Ich war anders als alle anderen, jeder wusste, wer ich war.“ Wenn er sich heute ungestört unter Menschen mischen wolle, steige er aufs Motorrad, verstecke sich in seinem Helm und fahre durch Luxemburg, wie er dem *Wort* vor einem Jahr verriet. Dann fahre er durch Dörfer und Städte, betrachte den Zustand der Häuser – „ich kann nur mit niemandem sprechen, sonst würde man mich sofort erkennen.“

Dass Henri nicht nur ein zurückhaltender, freundlicher Herr ist, sondern zugleich Konfliktpotenzial birgt, machte er bereits nach dem Thronwechsel im Jahr 2000 im *Wort* deutlich: „Nichts hindert mich daran, meine persönlichen Visionen und die großen Linien für die Entwicklung des Landes und der Gesellschaft darzulegen.“ 2008 löste er damit eine Verfassungskrise aus, als er sich aus Gewissensgründen weigerte, das vom Parlament verabschiedete Gesetz zur aktiven Sterbehilfe zu unterzeichnen. Der dem charismatischen Flügel zuzurechnende Katholik Henri reiste eigens nach Rom, um sich in einer Privataudienz von Papst Benedikt beraten zu lassen – ein Schritt, den der damalige CSV-Premier Jean-Claude Juncker als „unannehmbar“ bezeichnete, obwohl seine Partei traditionell hinter der Monarchie steht (*d’Land* 2012). Laut dem Politikwissenschaftler Kemal Rijken, der ein Buch über europäische Monarchien verfasst hat, war es vor allem der CSV-Abgeordnete und Verfassungsexperte Paul-Henri Meyers, der eine Lösung herbeiführte: Er schlug vor, die Verfassung zu ändern und dem Großherzog nur noch die „Promulgation“ von Gesetzen zuzugestehen – und nicht mehr die „Ratifizierung“.

LSAP-Außenminister
Jean Asselborn und
Wirtschaftsminister
Jeannot Krecké unterstrichen
im Anschluss an ihre
Chinareise 2006, dass
die großherzogliche Charme-
Offensive geglückt sei

Der Großherzog und
die Großherzogin
besuchten 2013 das
Casino – Forum für
zeitgenössische Kunst



Die Vermischung von Politik und Religion wirkte bei Henri insofern widersprüchlich, weil er Religion eigentlich zur Privatsache machen wollte. 1961 hatte sein Vater Jean bei seiner Vereidigung als Lieutenant-Représentant noch den Zusatz „So wahr mir Gott helfe“ ausgesprochen – auf diesen verzichtete Henri 1998 ebenso wie sein Sohn Prinz Guillaume im vergangenen Jahr. Noch bemerkenswerter ist seine retrospektive Beurteilung der Episode in einem *Wort*-Interview im Herbst 2020. Er habe in erster Linie eine Debatte anstoßen wollen: „Ich konnte es nicht akzeptieren, dass eine für die Gesellschaft derart wichtige Entscheidung ohne eine breite öffentliche Debatte getroffen werden sollte.“ Er habe diese „provizieren“ wolle und deshalb gesagt, dass er „das Gesetz so nicht unterzeichnen kann“.

Die im Laufe seiner Regentschaft durchgesetzten Einschränkungen seiner Machtbefugnisse begrüßte Henri zunächst ausdrücklich. Weiterhin wolle er aber „ein Mitspracherecht im Regierungsbildungsprozess“ behalten, sagte er im *Wort*. „Einen Formateur oder einen Informateur zu benennen und mit den Parteien zu sprechen, gehört für mich zu den interessantesten Aspekten meiner Arbeit.“ Als Henri im Oktober 2000 als sechstes Staatsoberhaupt aus der Dynastie Nassau-Weilburg den Thron bestieg, verfügte er über eine erstaunliche Machtfülle. Unter anderem übte er Exekutivgewalt aus, billigte und verkündete Gesetze, konnte Kriege erklären, Gesetzesvorschläge einbringen, Strafen mildern und internationale Verträge abschließen (*d’Land* 2000).

Aber der *faïry dust* wird weiterhin mehr oder weniger offensichtlich als politische Strategie eingesetzt. Für den Politikwissenschaftler Kemal Rijken gilt dies insbesondere bei der Annäherung an China seit den 2000er-Jahren. „Alle neun Monarchen reisten nach China, und mir wurde von Sinologen bestätigt, dass Staatspräsidenten der Volksrepublik China ein Faible dafür haben, sich mit Monarchen auf Augenhöhe zu sehen – nicht aber mit gewählten Vertretern“, so Rijken. Im September 2006 brach Henri mit einer 150-köpfigen Begleitgruppe nach Peking auf. Er sei „die beste Werbung für Luxemburg in China, das eine alte Kaisertradition kennt“, verriet ein mitreisender Manager der *Revue*. Durch ihn lasse „sich manchmal in drei Stunden erledigen, was sonst drei Tage in Anspruch“ nehme. LSAP-Außenminister Jean Asselborn und LSAP-Wirtschaftsminister Jeannot Krecké unterstrichen im Anschluss, dass die großherzogliche Charme-Offensive geglückt sei.

Inzwischen hat sich das Blatt gewendet, Europa will eine nüchterne Distanz zu China halten. Zuletzt ist das Staatsoberhaupt als Mitglied der Internationalen Olympischen Komitees 2022 zur Eröffnung der Olympischen Winterspiele nach Peking gereist, was negativ kommentiert wurde, da andere europäische Staatsoberhäupter der Zeremonie wegen der Menschenrechtslage fern blieben. In der VIP-Loge traf er auf Autokraten wie Wladimir Putin, der nach den Spielen seine Offensive in der Ukraine begann. Um seine Anerkennung auszudrücken, wurde ein persönliches Treffen mit Xi Jinping organisiert. Den Berichten der chinesischen Behörden zufolge soll Xi dem Großherzog mitgeteilt haben, er solle sich für bessere Beziehungen zwischen der EU und China einsetzen. Laut den chinesischen Behörden soll Henri geantwortet haben: „China hat dem chinesischen Volk und der Welt greifbare Vorteile gebracht, indem es die absolute Armut beseitigt hat. *China*

is a great partner.“ Luxemburg werde die Belt and Road Initiative aktiv unterstützen (*d’Land* 2022).

Am vergangenen Wochenende wurde Großherzog Henri mehrfach für sein wirtschaftliches Engagement gedankt. Die Regierung sieht den Großherzog vor allem als PR-Vorteil, als Nation-Branding-Logo. Aber nicht immer wirkt das Logo, das Symbol, in der ausländischen Presse als Werbung. Im Juni 2002 lud Maria Teresa Journalisten in den Palast ein. Sie erzählte, ihre Schwiegermutter Joséphine-Charlotte würde sie mobben. *Le Monde* griff die Klage auf der Titelseite auf: „La grande-duchesse du Luxembourg se plaint de sa belle-mère et pleure“. Aber der Hof hat zu Repräsentieren und nicht seinen Familienstreit nach draußen zu tragen. Für Aufsehen sorgte auch ein Interview, das Stéphanie Bern 2021 für *Paris Match* führte. Henri erklärte darin, er und die Großherzogin seien „ein Zweiergespann, das im Dienste des Landes steht“, und stellte die Aufgabenteilung innerhalb der Maison du Grand-Duc infrage – denn „la monarchie doit être portée par le couple régnant et la famille grand-ducale“. Victor Weitzel interpretierte diese Aussagen im *Land* als Seitenhieb auf die Autorität der Regierung, da die politischen Passagen des Interviews nicht von Hofmarschallin Yuriko Backes abgesegnet waren. Zwei Wochen nach der Publikation des Interviews twitterte der LSAP-Politiker und Jurist Alex Bodry: „Si jamais la monarchie tombe un jour, elle ne seffondrera point à la suite d’attaques venues de ses adversaires, mais par épuisement, affaiblie et déstabilisée par ses propres faux pas et contradictions.“

Die These der voranschreitenden Implosion vertrat ebenfalls der Journalist Romain Hilgert am Freitag vor dem Nationalfeiertag im *Radio 100,7*. Die großherzogliche Familie nähere sich kleinbürgerlichen Gepflogenheiten an; das erbgroßherzogliche Paar baue ein Einfamilienhaus – der Traum einer jeden luxemburgischen Durchschnittsfamilie. Guillaume und Stéphanie seien weniger „gléimour, méi normal“ als Henri und Maria-Teresa. Sie verlören ihren Nimbus des Besonderen und sei bald „wéi Jenny a Menny“; möglicherweise werde sich so die Monarchie „wéi eng Aspro am Waasserglas opléisen“.

Wenngleich das großherzogliche Paar in den vergangenen 25 Jahren mitunter für Polit-Trubel sorgte, gab es auch Momente, in denen Henri mit seiner ruhigen Art und seinem Pflichtbewusstsein zur Neutralität als verbindende Kraft hervortrat. Er hieß ausländische Mitbürgerinnen und Mitbürger willkommen. Das wirkte republikanisch: Die Botschaft lautete, jeder könne sich am Projekt Luxemburg beteiligen, sofern man sich an die Verfassung hält. In von Syrern geführten Kebab-Restaurants und italienischen Imbissen hängt sein Porträt – sie vertrauen diesem Symbol, das über den Parteien unterschiedlicher Couleur steht. Gemeinsam mit Großherzogin Maria Teresa besuchte er fast jährlich die Organisation „Stëmm vun der Strooss“, beide zeigten sich besorgt über das Schicksal der Menschen am Rande der Gesellschaft. In Interviews warnt Henri vor der Rückkehr von Radikalismus und Populismus und engagiert sich für den Umweltschutz. In dem in der Philharmonie gezeigten dokumentarischen Rückblick kamen zum Schluss vier luxemburgische Politiker zu Wort: Premierminister Luc Frieden, der frühere Premier Jean-Claude Juncker, der DP-Europaabgeordnete Charles Goerens, und – kurioserweise – die ehemalige grüne Umweltministerin Carole Dieschbourg. ●

ZUFALLSGESPRÄCH
MIT DEM MANN IN DER EISENBAHN

Quantenära

Längst haben die Wahlprogramme aufgehört, sozialen Fortschritt zu versprechen. Fortschritt ist nur noch als technischer Fortschritt im Angebot. Statt des Lebens der Menschen soll er die Wettbewerbsfähigkeit des Produktionsstandorts verbessern. Er muss den Marktgesetzen, der Konkurrenz gehorchen. Entsprechend werden nicht die nützlichsten, sondern die rentabelsten Techniken eingesetzt. Den neusten muss atemlos hinterhergelaufen werden.

In der Erklärung zur Lage der Nation am 13. Mai gab sich CSV-Premier Luc Frieden visionär: „Dës Visioun baséiert op dräi neie Strategien: fir d'Daten, fir d'kënschtlech Intelligenz a fir d'Quantentechnologie.“

Künstliche Intelligenz wurde eine Haushaltsmarke. Seit ChatGPT den Schulaufsatz, das Kochrezept zusammenwürfelt, der Chatbot die Schalterbeamtin ersetzt. Schon verkaufen Startups dem Risikokapital Quantenmechanik als neues heißes Ding. Scharlatane und Werbeagenturen haben das Q-Wort entdeckt. Im Buchhandel liegen: *Quanten-Yoga, Das Quanten-Nährstoffkonzept für mehr Vitalität, Le Secret Quantique – comment attirer l'argent, la santé et la prospérité dans votre vie.*

Die klassische Physik entstand im Barock: Der absolutistische Fürst auf Erden verordnete Gesetze – sein Abbild im Himmel Naturgesetze. Die Quantenphysik entstand in der Massengesellschaft des 20. Jahrhunderts. In den Verbänden, Parteien, Armeen des Organisierten Kapitalismus löste sich das bürgerliche Individuum auf – samt seiner Metapher, dem Atom. Das Verhalten der Konsumentinnen, Wahlberechtigten ist schwer vorhersehbar – wie die Massengesellschaft elementarer Teilchen, Zustände, Bewegungen.

Eine Woche nach der Erklärung zur Lage der Nation veröffentlichte die Regierung: *La stratégie du Luxembourg en matière de technologies quantiques.* Die Broschüre verspricht tautologisch: „Cette stratégie nationale vise à préparer le Luxembourg à l'ère quantique en établissant un écosystème quantique performant et agile, permettant au pays de tirer pleinement parti du potentiel des technologies quantiques pour stimuler le progrès scientifique, technologique et économique“ (S. 16). „Progrès social“ ist der Quantenära fremd.

Die Quantenphysik soll zu Geld gemacht werden. Quantensuperposition, Quantenverschränkung sollen für Quantencomputer, Verschlüsselungstechniken genutzt werden. Die Regierung verspricht: „Atteindre un impact commercial (2030 et au-delà)“ (S. 45). Und neuerdings selbstverständlich: „Les technologies quantiques [...] devraient avoir un impact significatif sur les capacités militaires et de défense“ (S. 24).

Mit Steuergeldern will die Regierung Privatunternehmen den Weg in die Quantenära ebnen. In Bissen soll mit EU-Zuschüssen ein Quantencomputer aufgestellt werden. Kein richtiger: Quantencomputer sind Versuchsanordnungen. Er soll 17 Millionen Euro kosten. Google, IBM, Microsoft behaupten, das Hundertfache in Quantentechnik zu investieren.

Quantenmechanik gilt als fremdartig. Das Verständnis von Quantenmechanik verlangt Ambiguitätstoleranz. Sie verstößt gegen den von CSV, ADR beanspruchten gesunden Menschenverstand: Dass es nur Teilchen oder Wellen gibt, nur Männer oder Frauen, nur Luxemburger oder Ausländer. Die Nazis hassten Quantenphysik.

Quantenmechanik gilt als unverständlich. Weil ihre Elemente komplementär erscheinen. Das heißt widersprüchlich. In der Erklärung zur Lage der Nation versprach Luc Frieden mechanistische Eindeutigkeit: „Eng responsabel Politik vun der Mëtt. Mat roueger Hand a klorem Kompass.“

Werner Heisenberg formulierte ein Grundkonzept der Quantenmechanik, die Unschärferelation. Er meinte gegenüber dem Philosophen Robert Havemann: „Die Natur offenbart uns immer mehr ihren dialektischen Charakter, gerade im Bereich der Elementarteilchen. Aber die meisten Menschen können die Dialektik nicht vertragen – auch die Regierenden können das nicht. Dialektik schafft Unruhe und Unordnung“ (*Dialektik ohne Dogma*, Reinbek, 1964, S. 16). ● ROMAIN HILGERT

Le Chat Machine, 40 millions

IIII Pierre Sorlut

La semaine passée, le Premier ministre s'est payé un rafraîchissement d'image en signant un partenariat avec le champion européen de l'intelligence artificielle générative, Mistral AI. La photo d'illustration sur *gouvernement.lu* met en scène une conversation enjouée entre Luc Frieden, 61 ans (sans cravate), et Arthur Mensch, 32 ans (avec cravate). Le CEO de cette entreprise phare de la *French Tech*, valorisée six milliards d'euros, intervenait le même jour au grand raout entrepreneurial Nexus, largement soutenu financièrement par la main publique. Le moment de la signature s'est révélé opportun. Luc Frieden venait de s'effondrer au Politmonitor, précédant dorénavant d'un petit point la cheffe de file des écologistes, Sam Tanson. Il serait question d'un problème de packaging, mais pas de contenu, selon le camarade Marc Spautz sur *RTL Radio*. Cocasse que le dernier représentant de l'aile sociale du CSV défende le premier responsable de la crise du dialogue social. L'approche néo-libérale du chef du gouvernement conduit cette semaine l'ensemble des syndicats dans la rue (celui des fonctionnaires se désolidarisant néanmoins de ceux représentants les salariés du secteur privé et paraétatique).

Le communiqué officiel parle d'un « partenariat stratégique visant à renforcer l'innovation technologique et à promouvoir le développement et l'adoption de l'intelligence artificielle au Luxembourg ». Dans ce cadre, « Mistral AI ouvrira des bureaux au Luxembourg et contribuera à la création d'emplois qualifiés au Luxembourg », poursuit la communication du gouvernement. Dans un entretien

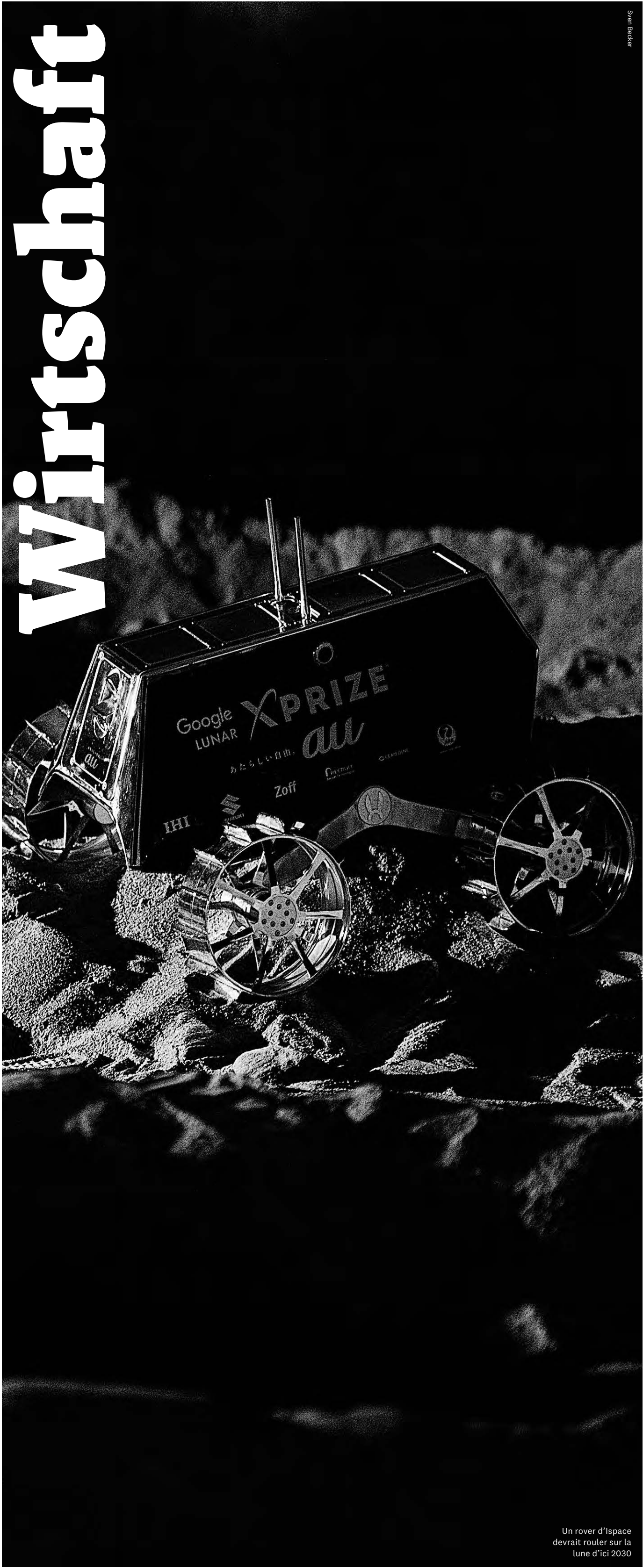
avec *Paperjam* (dont l'éditeur coorganise le salon Nexus), Julien Mensch parle d'une équipe de cinq personnes pour démarrer. La presse salue la bonne pêche. « Le pays reste visiblement attractif pour les investisseurs étrangers », note l'éditorialiste du *Quotidien* vendredi. Les services du ministre de l'Économie, Lex Delles (DP), ont annoncé la veille l'arrivée prochaine d'une filiale de Blue Origin, l'entreprise spatiale de Jeff Bezos, patron d'Amazon, qui apprécie manifestement le climat (des affaires) luxembourgeois.

Le « partenariat » entre le gouvernement et Mistral AI sert de vitrine à l'entreprise parisienne. Face à *Paperjam*, Julien Mensch relève que les Américains « fléchent beaucoup plus la demande publique », qu'il « faut de la commande publique » pour que les entreprises européennes de la tech « passent à l'échelle » (comme si la généralisation de l'IA devait s'ériger en objectif inéluctable). « Ce que nous faisons aujourd'hui avec le Luxembourg, c'est un excellent témoignage de ce qu'il faudrait faire à l'échelle européenne », conclut Mensch. Accessoirement, Mistral AI prestera un service pour le gouvernement. « La seule entreprise européenne qui produit un vrai modèle d'avant-garde », commente le directeur du CTIE, Patrick Houtsch, face au *Land*. L'entreprise française déploiera ses logiciels pour l'administration publique avec, pour commencer, la mise en œuvre de son chatbot, baptisé « Le Chat » au profit des agents de l'État. D'autres projets suivront, dont notamment le projet phare 4LM, dont l'objectif est double selon le gouvernement. Le recours à Mistral AI devrait permettre

en premier lieu d'améliorer l'accès à l'information juridique (Legilux) pour les usagers, notamment grâce à des traductions automatiques ou des résumés simplifiés. Il soutiendra aussi les secteurs public et privé « dans la rédaction législative, l'analyse réglementaire et l'automatisation des démarches de conformité ». Le secteur financier, qui se plaint de la charge réglementaire, notamment en *compliance*, y verra un intérêt. Les données resteront également sur le territoire luxembourgeois dans une volonté de préservation de la souveraineté.

Quel est le coût de ce « partenariat » servant aussi au Premier ministre de « vitrine » ? « Comme c'est le cas dans la plupart des contrats commerciaux, les clauses liant les parties sont par nature confidentielles », répond le ministère d'État. 39,5 millions d'euros (HTVA) sur cinq ans, lâche le CTIE qui se réfère à la procédure de marché négocié qui a été ouverte. (Il s'agit là de la seule partie administrative. Mistral AI a également signé un accord dans le domaine de la Défense.) Patrick Houtsch explique qu'il n'est pas question ici « de remplacer l'humain, mais de s'adjoindre un outil ». Contactée par le *Land*, la CGFP voit d'un bon œil le recours à l'IA pour rendre les services publics plus efficaces, mais le « seul syndicat représentatif au niveau national dans la fonction publique » regrette de ne pas avoir été impliqué dans la procédure : « Cela prouve une fois de plus que le gouvernement n'accorde aucune importance à un véritable dialogue social ». La CGFP entend donc intervenir auprès du gouvernement « afin d'être informée dans les plus brefs délais ». ●





Sven Becker

Wirtschaft

Un rover d'Ispace
devrait rouler sur la
lune d'ici 2030

land
27.06.2025

11

Terminus les étoiles

III Erwan Nonet

L'arrivée de Blue Origin, la firme de Jeff Bezos, est un signal positif pour le secteur spatial luxembourgeois qui se distingue autant par ses promesses, que par ses fragilités

Pour le pays, c'est une belle prise. Selon Spherical Insights, cabinet spécialiste en intelligence de marché, Blue Origin se situe en 2025 dans le top trois mondial des entreprises spécialisées dans les atterrisseurs et rovers spatiaux. Son patron, Jeff Bezos, également patron d'Amazon et soutien déclaré de Donald Trump, est aussi une bête médiatique. En avril dernier, l'envoi d'une fusée New Shepard avec six femmes à bord, dont la chanteuse Katy Perry et la compagne de Bezos, Lauren Sánchez, a fait un buzz planétaire. Leur mariage à Venise, ce week-end, aussi.

Le ministère de l'Économie confirme qu'« une entreprise de cette envergure peut significativement renforcer le poids du secteur spatial dans le pays ». Marc Serres, directeur de la Luxembourg Space Agency (LSA), renchérit devant le *Land* : « Il est certain que cela va accroître notre visibilité. Il n'y a pas beaucoup d'entreprises de cette dimension dans le monde. » Toutefois, il ne s'attend pas à « une révolution » immédiate, il évoque plutôt « une graine plantée pour l'avenir. »

L'installation de Blue Origin au 18, avenue de la Liberté se fera à l'automne, comme l'a confirmé au *Land* la firme basée à Seattle. Le bureau comptera au départ entre quinze et trente employés. Leur première mission sera de gérer l'exploitation de la chaîne d'approvisionnement européenne, c'est-à-dire d'être au contact de leurs fournisseurs sur le Vieux Continent.

Quant à lancer un service de recherche et développement dans un deuxième temps, « nous en discutons, mais il n'y a encore rien de concret », relève Marc Serres. Le site web de Blue Origin explique en effet que l'exploitation des ressources spatiales est un de ses objectifs principaux. « The road to space will be built from the limitless treasures off the solar system. We must learn to “live off the land” to fully realize the promise of space for the benefit of Earth. » La marotte de l'ancien ministre de l'Économie, Étienne Schneider (LSAP), est donc toujours d'actualité. Autre vestige de son investissement dans l'espace, l'European Space Resources Innovation Centre (Esric) créé en 2020 à Belval, seul institut au monde spécialisé dans l'exploitation des ressources spatiales, fondé par la LSA et le List. « Je spéculé un peu, mais je serais étonné que leurs travaux n'intéressent pas Blue Origin », ose Marc Serres. Le CEO de Blue Origin David Limp a énuméré sur X (ex-Twitter) ce qui a fait pencher la balance du côté du Luxembourg : « Its significant investments in space, the government's support for our growth and long-term vision, and its central location. »

L'installation de Blue Origin a été facilitée par le fait que Tim Collins, *vice-president of global supply chain* de la firme, est aussi l'homme qui a supervisé le développement d'Amazon au Luxembourg, une autre création entrepreneuriale de Jeff Bezos. La page LinkedIn de l'homme d'affaires indique qu'il a vécu deux ans au Grand-Duché, de 2013 à 2014. « It's easy to attract talents here, and it's a great place to do business », a-t-il déclaré le 19 juin lors de la confirmation de l'arrivée de la firme.

Marc Serres assure que la signature de la déclaration d'intention paraphée par Lex Delles et David Limp ne s'accompagne d'aucune incitation financière de la part de l'État. Le document ne fait qu'ouvrir la voie à de futures coopérations que pourrait nouer Blue Origin avec des acteurs publics ou

[...]

[Suite de la page 11]

privés de l'écosystème luxembourgeois, sur les plans technologiques, industriels et scientifiques.

Ce bureau luxembourgeois ne permettra pas non plus à Blue Origin d'obtenir plus facilement des financements européens, l'entreprise étant toujours américaine. « Par contre, nous sortons d'un moment sans lanceur européen et les acteurs du continent ont dû notamment faire appel à Space X pour lancer leurs satellites. Si Blue Origin offre un bon service à un bon prix, ils seront forcément dans la course », reconnaît Marc Serres.

Les start-ups au cœur du programme

La LSA vient de communiquer les conclusions d'un rapport commandé au Statec pour évaluer le poids du secteur spatial dans l'économie nationale. En 2023 (derniers chiffres disponibles), il pesait 80 entreprises et 1652 emplois. La branche représente aujourd'hui 1,7 pour cent de la valeur ajoutée totale du pays. La valeur ajoutée brute produite a augmenté de 21,7 pour cent entre 2012 et 2018, puis de 74 pour cent entre 2018 (date de création de la LSA) et 2023. Alors qu'elle s'établissait à 803 millions d'euros en 2018, elle a atteint près de 1,4 milliard en 2023. En 2012, le secteur comprenait surtout l'acteur historique SES qui concentrait 450 des 700 emplois concernés. Le reste était partagé entre les 23 entreprises et des deux instituts de recherches du Luxembourg Space Cluster.

Si l'écosystème spatial est dynamique, il a aussi sans doute gagné en maturité. Sous Étienne Schneider, le pays a foncé tête baissée dans l'exploitation des ressources spatiales. Un pari risqué, car les réussites potentielles étaient nécessairement très lointaines. La faillite de la société Planetary Ressources en 2018, deux ans après avoir reçu 25 millions du gouvernement, reste l'exemple le plus marquant de cette époque où l'enthousiasme se doublait d'une générosité assez naïve.

Aujourd'hui, les soutiens sont mieux évalués, assure Marc Serres. « Nous nous concentrons sur certains domaines qui ont un potentiel de développement commercial, notamment les télécoms et l'observation de la terre. Le développement des activités en orbite (qui profitent de la microgravité), nous intéresse également. Même s'il n'y a pas encore de marché, le potentiel est énorme. »

Les aides attribuées aux entreprises peuvent consister en une participation au capital, via la SNCI, à travers le Luxembourg Future Fund (monté en coopération avec le Fonds européen d'investissement). Sa première version (LFF1, 2015-2023) a distribué 150 millions d'euros. Le budget de la deuxième (LFF2, depuis 2023) pourrait monter jusqu'à 200 millions.

Ces aides peuvent aussi prendre la forme de subventions attribuées à travers le Fonds de l'innovation, une ligne budgétaire du ministère de l'Économie qui porte environ quarante millions d'euros chaque année. Avant d'être approuvés, ces dossiers transitent par l'Agence spatiale européenne qui en valide la qualité.

LuxImpulse est le programme national de financement spatial du Luxembourg. Géré par la Luxembourg Space Agency et mis en œuvre en partenariat avec l'Agence

Nous nous concentrons sur certains domaines qui ont un potentiel de développement commercial, notamment les télécoms et l'observation de la terre

Marc Serres, directeur de LSA

spatiale européenne, il distribue annuellement autour de trente millions.

« Notre stratégie actuelle est de soutenir la diversification en accompagnant les entreprises qui souhaitent s'établir au Luxembourg », avance Marc Serres. Et donc plus de miser gros sur une poignée de projets. Leurs financements publics (de quelques centaines de milliers, jusqu'à un ou deux millions d'euros) permettent désormais de se lancer en attendant d'attirer l'intérêt d'investisseurs ou de clients. « Nous ne voulons pas les rendre dépendantes à l'argent public », souligne le directeur de l'ESA.

Cette politique entraine la présence de nombreuses start-up qui n'en sont qu'à leurs premiers stades de développement « Mais nous pouvons aussi mettre de l'argent sur des missions ambitieuses », relève Marc Serres en donnant l'exemple d'Eagle-1, le premier système européen de distribution quantique de clés cryptographiques par satellite, qui a reçu plus de vingt millions d'euros de l'État en 2023. Certes, mais ce programme est opéré par SES, dont l'État possède près de douze pour cent du capital. Sans compter les parts d'autres institutions luxembourgeoises comme la BCEE (10,2 pour cent) ou la SNCI (4,7 pour cent). Pas des débutants, donc.

Grande opacité

La fragilité du secteur se manifeste par exemple dans les difficultés que traverse actuellement l'Américaine Spire Global, entreprise américaine fondée en 2012, dont le bureau européen fort d'une cinquantaine d'employés, se trouve rue Sainte-Zithe, à Luxembourg. En 2017, Spire a reçu 70 millions d'euros du Luxembourg Future Fund. Elle a ensuite levé vingt millions d'euros auprès de la Banque européenne d'investissement (2020) et, l'année suivante, l'État luxembourgeois lui donnait trois nouvelles missions moyennant des subventions (détection des débris spatiaux, observation de la Terre, communication intersatellites).

Mais, contrainte par un endettement croissant, la société qui était considérée comme une des meilleures chances de licorne au Grand-Duché a été contrainte, en début d'année, de céder sa branche maritime, la plus lucrative, aux Belges de Kpler pour 241 millions de dollars. Marc Serres espère maintenant que la vente de ce département qui créait une bonne part de l'activité luxembourgeoise de l'entreprise permettra de stabiliser sa croissance et que

Kpler choisira de maintenir ce service au Grand-Duché. « Rien n'est encore décidé. »

D'autres entreprises sont porteuses d'espoir, à l'image de OQ Technology, créée en 2016. Cette entité luxembourgeoise basée à Leudelange et Wasserbillig (avec des filiales à Athènes et en Arabie Saoudite), a levé treize millions d'euros lors d'un premier tour de table en 2022. Elle opère une constellation de satellites dédiée à la communication 5G des objets, qui permet de connecter des machines et des actifs partout dans le monde, y compris dans les zones isolées. Ses principaux clients se trouvent dans les secteurs pétrolier et gazier, du transport, de la gestion de flotte ou la maintenance prédictive.

Hydrosat, qui va lancer son deuxième satellite ce week-end, est spécialisée dans l'imagerie hyperspectrale dont les applications sont nombreuses dans l'agriculture de précision et la gestion de l'eau. Elle a obtenu quinze millions d'euros lors d'un tour de table en 2023, en même temps que cinq millions de subventions gouvernementales. « Ces deux start-ups sont effectivement de niveau international et leurs marchés potentiels sont très grands », appuie Marc Serres.

Ispace, qui aurait pu faire atterrir le premier rover luxembourgeois sur la lune le 5 juin dernier si l'alunisseur Resilience ne s'était pas crashé, a également le vent en poupe. Dans *Le Quotidien*, le directeur général d'Ispace Europe, Julien Lamamy, annonçait ce mardi que deux autres véhicules lunaires seraient envoyés vers la lune d'ici 2030.

Il reste toutefois très difficile d'obtenir une vision globale des investissements réalisés par l'État dans le secteur spatial. Le ministère de l'Économie ne livre pas le détail des subventions qu'il alloue lui-même aux entreprises. Impossible de connaître, dès lors, le ratio de celles qui réussissent et de celles qui disparaissent. Quant aux bilans annuels de la SNCI, ils donnent les orientations, mais ne livrent pas de détails.

La Commission inquiète le secteur

Un nouveau voile d'incertitudes vient de se lever. Ce mercredi, la Commission européenne vient de présenter l'EU Space Act, une initiative législative qui promet de créer un cadre harmonisé pour les activités spatiales dans l'Union. Le communiqué de presse indique qu'« elle vise à garantir la sécurité, la résilience et la durabilité environnementale, tout en renforçant la compétitivité du secteur spatial européen. »

Le point de vue luxembourgeois n'est pas aussi tranché. La loi de 2017 sur l'exploitation des ressources spatiales résisterait-elle à une normalisation continentale ? La question se pose. « Nous allons étudier le texte dès qu'il sera disponible et nous ferons attention à ce que l'Europe ne crée pas plus de difficulté qu'elle ne génère d'opportunités », lance Marc Serres. Le directeur de la LSA avoue être perplexe. Jusqu'à présent, la Commission n'a pas de compétence dans le domaine spatial et onze pays européens sont déjà dotés d'une législation en la matière. « Si les autres n'en ont pas, c'est qu'il n'en ont pas besoin, soupire-t-il. Que va apporter ce cadre commun pour eux ? »

L'espace est la nouvelle frontière, la promesse d'un nouvel eldorado. En attendant, la réalité a brisé les ambitions de beaucoup d'enthousiastes. Car y accéder coûte cher et s'y implanter encore plus. Une mission satellitaire standard coûte autour de 300 millions d'euros et il est habituel qu'une mission scientifique intégrant le développement de nouveaux équipements dépasse le milliard. À l'aune de ces montants, les subventions luxembourgeoises sont finalement très mesurées.

Le contexte international très belliciste va cependant provoquer un nouvel emballement avec l'arrivée massive de crédits militaires, comme cela vient d'être entériné mercredi lors du sommet de l'OTAN à La Haye. C'est ce qu'à notamment rappelé mercredi Laurent Zeimet (CSV) à la Chambre, soutenant que SES pourrait participer à cet effort « en utilisant ces capacités spatiales pour garantir la paix sur Terre ».

La souveraineté face aux grands groupes devient aussi un enjeu existentiel. Lors de la même session à la Chambre, Marc Baum (Déi Lenk), regrettait que « l'énorme potentiel utopique de l'espace » était gâché par « sa commercialisation et sa privatisation par des multimilliardaires. » Une direction « soutenue par le gouvernement », qui accueille donc à bras ouvert l'un d'entre eux, Jeff Bezos, « qui ne veut pas le bien de l'humanité, mais seulement s'enrichir. » L'espace faisait rêver. Désormais, il inquiète aussi. ●



Sven Becker

La fusée New Shepard, de Blue Origin

Dieu est-il (encore) Luxembourgeois ?

III Julie Ming

Relecture, plus de trente ans après, d'un postulat iconoclaste

En 1988, l'économiste luxembourgeois Norbert von Kunitzki écrivait dans les pages du *Land* que Dieu était (un peu) luxembourgeois : « Lorsqu'on demande à un Brésilien comment sa nation s'arrange pour se sortir des plus mauvais pas, on reçoit souvent la réponse (en souriant, évidemment) : Deus é brasileiro — Dieu est brésilien. En étudiant l'histoire politique et, surtout, économique du Grand-Duché de Luxembourg, on peut arriver à une conclusion analogue. » En soutien à cette thèse, il avançait que les deux plus éclatantes réussites économiques du Luxembourg, son envol sidérurgique jusqu'à devenir le huitième producteur mondial d'acier, puis l'essor de sa place financière, reposaient, dans des proportions significatives, sur une série de hasards heureux dont le Grand-Duché avait su intelligemment tirer parti ... grâce notamment au doigté de ses législateurs.¹ Liste non exhaustive des « hasards » : don du fer, invention du procédé Thomas-Gilchrist par deux ingénieurs britanniques, *Kouponsteuer*, *interest equalization tax*, augmentation des réserves obligatoires par la Bundesbank ou encore mansuétude belge.

Depuis la crise des *subprimes* et les difficultés budgétaro-institutionnelles de la zone euro qui ont suivi, il semblerait que le Très Haut, qui aurait un temps résidé dans la minette avant de prendre ses quartiers au Kirchberg, ait cessé d'être luxembourgeois. Car depuis, le Grand-Duché peine à retrouver les standards de ses années « glorieuses » (ARBED-economy) et « splendides » (âge d'or de la place financière). Voilà donc quinze ans que le pays est en panne de gains de productivité et que les nombreuses initiatives destinées à « diversifier » l'économie génèrent davantage de rapports écrits par des fêrus de *best practice* que d'activités et de recettes fiscales.

Fin-clean-health-tech, « Rifkinerie », finance islamique, affaires spatiales, freeport, etc., rien de tout cela n'a (jusqu'à présent ?) apporté de juteuses retombées. En dépit des house of XYZ, des fit4 et de l'aide à la primo-crédation d'entreprise, les start-ups peinent à quitter le « start » pour atteindre le « up ». Un signe qui ne trompe pas : l'Observatoire de la compétitivité a cessé de communiquer sur l'impact économique, relativement modeste et

Le Luxembourg a changé d'ère. Il est devenu un pays normal

très dépendant d'un nombre restreint d'entreprises emblématiques (e.g. Amazon, SES), des nouveaux secteurs prioritaires !

Près de quatre décennies après la thèse iconoclaste — et un brin provocatrice — de Norbert von Kunitzki, le Grand-Duché, jadis « pays de cognac », ne surfe plus allègrement sur une vague de prospérité permise par une hyper-attractivité alimentée, entre autres, par les erreurs légales et réglementaires des autres. Certains objecteront que le pays demeure parmi les plus prospères avec des fondamentaux socio-économiques flatteurs : niveau de vie élevé, infrastructures publiques en excellent état, forte attractivité migratoire, proportion élevée de propriétaires en comparaison aux principales métropoles européennes, dette publique relativement contenue, population qualifiée, fonctionnaires bien rémunérés, confiance dans les institutions, etc. Mais s'arrêter à cela revient à confondre « rentes » et « bénéfices ». Car nonobstant ses indéniables atouts, le (futur du) Grand-Duché n'est plus tout à fait ce qu'il avait l'habitude d'être.

La société est littéralement « malade » du logement, obsession devenue bombe sociale à retardement. Alors que tous les acteurs de la chaîne immobilière ont à la bouche qu'« il faut construire davantage », les dernières statistiques officielles renseignant le nombre de logements achevés concernent l'année 2020 (consultation au 14 juin 2025). Autrement dit, tous ceux qui parlent de l'offre insuffisante s'adonnent à des considérations au « doigt mouillé », voire ne sont que des aveugles qui exposent leur point de vue. Aussi, même les promoteurs publics et apparentés peinent à trouver des acquéreurs solvables pour leurs logements « abordables ». Le Fonds Kirchberg a été obligé de racheter un de ses projets (Kiem 2050) et la SNHBM en est à faire de la publicité en Belgique pour son (surmédiatisé) projet Elmen. Quant au marché locatif, il est devenu tellement dysfonctionnel que les autorités tolèrent que des bailleurs crapuleux violent la loi sur le bail à louer.²

La démographie, qui a longtemps été une force, est en train de devenir un casse-tête de défis sociaux (cf. Le grand retour du problème démographique, *d'Land* du 03.01.2025). Le pays compte désormais quasiment autant de seniors de plus de 65 ans (103 000) que de jeunes de moins de 15 ans (106 000), 27 pour cent des femmes âgées entre 35 et 39 ans n'ont pas d'enfant, 25 pour cent des ménages unifamiliaux avec enfants sont des familles monoparentales, le malaise civique menace(ra)it et la diversité croissante semble augmenter la fréquence et le sujet des manifestations.

Les inégalités sont tellement criantes (cf. Processus ségrégatifs, *d'Land* du 06.01.2023) que des fidéistes de la « théorie » du ruissellement en sont



Le jardin d'Éden ?

Les gains de productivité ou l'épiphanie économique

Les gains de productivité sont la part de la croissance qui ne s'explique pas par l'augmentation des quantités de travail ou de capital mobilisées. Ils correspondent donc à la « mesure de notre ignorance des causes de la croissance économique » et s'apparentent à « une manifestation divine » qui permet de faire plus avec moins et d'élever les niveaux de vie en préservant les ressources. S'aventurer à répondre à la question « que faire pour redresser les gains de productivité au Luxembourg ? » s'apparente par conséquent à tenter d'expliquer comment reproduire la conduite de balle de Diego Maradona. JM

à proposer de réduire les pensions les plus élevées comme concession des épaules les plus larges au profit de ceux ayant de plus faibles niveaux de rémunération et à réclamer une « indexation sociale » à même de contribuer à réduire les écarts salariaux qui résultent du système d'indexation en vigueur. Le principe supérieur de la « déconcentration concentrée » peine à se matérialiser et les disparités entre les communes, mesurées selon le revenu des habitants ou les prix immobiliers, se sont accentuées.

Le marché du travail, qui a un temps connu boom après boom, cale dans des proportions inquiétantes et, à certains égards, se précarise (cf. interview de la directrice de l'Adem, *d'Land* du 16.05.2025). La fontaine des travailleurs frontaliers (26 pour cent de l'emploi intérieur en 1993, 47 pour cent en 2023) déborde moins de jeunesse.

L'Union européenne, longtemps une alliée objective sur laquelle le Grand-Duché pouvait s'appuyer pour étendre son territoire et profiter de degrés de liberté s'est muée en surveillante austère qui impose, à coup de directives, la convergence, voire l'harmonisation, des règles fiscales.

En somme, le Luxembourg a changé d'ère. Autrefois porté par des vents très favorables, il est de-

venu un pays « normal » qui se doit désormais de ramer, de retrousser des manches, de serrer des ceintures et de veiller en permanence à respecter le principal commandement divin depuis Adam et Eve : Don't do stupid shit.

Reste à espérer que, s'il a véritablement restitué son passeport luxembourgeois, Dieu n'a emporté avec lui ni l'intelligence pragmatique, ni le sens du compromis, ni le cœur socialiste (en dépit d'un appétit de capitalistes³) des élus et des partenaires sociaux chargés de réenchanter l'avenir⁴ et tenus de renouveler les fondements (endogènes) d'une croissance plus forte, plus inclusive et plus soucieuse des équilibres environnementaux que ce que « boule-de-cristallisent » les projections. ●

¹ Voir à ce sujet : André Bauler (1995), *La croissance de l'économie luxembourgeoise - Notice historique et regards prospectifs in d'Lëtzebuurger Land*.

² De l'avis du Conseil d'État « certains propriétaires n'hésitent pas à profiter de la surchauffe actuelle du marché de la location pour exiger des loyers dépassant le cadre fixé par la loi ».

³ Voir à ce sujet : Samuel Ruben (2024), *Tout est possible (notamment rien)*.

⁴ Voir à ce sujet : Serge Allegrezza (2003), *Néocorporatisme et performance économique : quel avenir pour le modèle social luxembourgeois ?*

En panne d’IDE

IIII Georges Canto

La géopolitique influe sur le fléchage des investissements à l’étranger. Et l’UE attire peu

En février 2024, le gouvernement égyptien et le fonds souverain d’Abu Dhabi ont conclu un accord pour investir 35 milliards de dollars dans le développement de Ras El-Hekma, située sur la côte méditerranéenne. Cette péninsule devrait devenir à terme une destination touristique mondiale adossée à un centre financier et une zone franche dotée d’infrastructures de classe mondiale. L’Égypte a connu en 2024 un quasi-quintuplement des investissements étrangers sur son sol. Ils ont atteint le montant record de 46 milliards de dollars. Mais c’est l’arbre qui cache la forêt, car dans le monde en 2024, les IDE (investissements directs à l’étranger) ont connu une nouvelle baisse après celle de 2023.

Les IDE financent, à l’étranger, la construction de sites industriels ou commerciaux, des projets d’infrastructure (énergie et transports) et des acquisitions d’entreprises locales. Selon le *Rapport 2025 sur les investissements dans le monde*, publié le 19 juin par la Conférence des Nations unies sur le commerce et le développement (CNUCED), leur montant global a, en apparence, augmenté de quatre pour cent en 2024 pour atteindre 1 500 milliards de dollars. Mais cette hausse est en trompe-l’œil car elle est due, entre autres, aux « flux financiers transitant par certaines économies européennes qui servent souvent de points de transfert pour les investissements ». Le Luxembourg en fait partie.

En réalité, si on élimine l’incidence de ces économies, les IDE ont reculé de onze pour cent au niveau mondial, enregistrant ainsi une deuxième année consécutive de baisse, après celle de dix pour cent relevée en 2023, confirmant ainsi la tendance au ralentissement des flux de capitaux productifs. Les IDE sont principalement issus, à hauteur de 70 pour cent, des économies développées : 28 pour cent viennent de l’UE et 22 pour cent des États-Unis. Parmi les autres pays du monde, la Chine à elle seule pèse le tiers des *outflows*.

Les IDE se dirigent majoritairement (58 pour cent) vers les économies en développement (*developing economies*) la Chine, l’Asie du Sud-Est et l’Amérique latine en absorbant 43 pour cent. Concernant les IDE entrants, la contre-performance de l’Europe, qui en a accueilli moitié moins en 2024 (– 58 pour cent précisément), a tiré vers le bas les économies développées qui ont affiché une baisse totale de 22 pour cent. Entre 2022 et 2024, l’Europe n’a pas été très attirante. Sa croissance a été af-

La part de l’Europe dans les IDE entrants est passée de 24,6 pour cent en 2023 à 14,4 pour cent en 2024

fectée par la crise de l’énergie, le rebond de l’inflation et celui des taux d’intérêt. Elle souffre de plus, notamment dans l’UE, d’une image de zone surréglementée. Le quatuor Allemagne-Espagne-France-Italie a connu une baisse globale des flux entrants de 25 pour cent environ tandis que le Royaume-Uni devait faire face à d’importants désinvestissements.

La part de l’Europe dans les IDE entrants mondiaux est ainsi passée de 24,6 pour cent en 2023 à 14,4 pour cent en 2024, soit dix points de moins. Elle est désormais inférieure à celle des États-Unis, qui restaient l’an dernier le premier destinataire mondial, ayant engrangé 279 milliards de dollars en IDE (+ 20 pour cent). Le dynamisme de leur économie, dont la croissance a été, en 2023 et 2024, deux à trois fois plus rapide que dans l’UE malgré les mêmes obstacles, et un contexte bien plus *business friendly* expliquent que leur attractivité ne se dément pas.

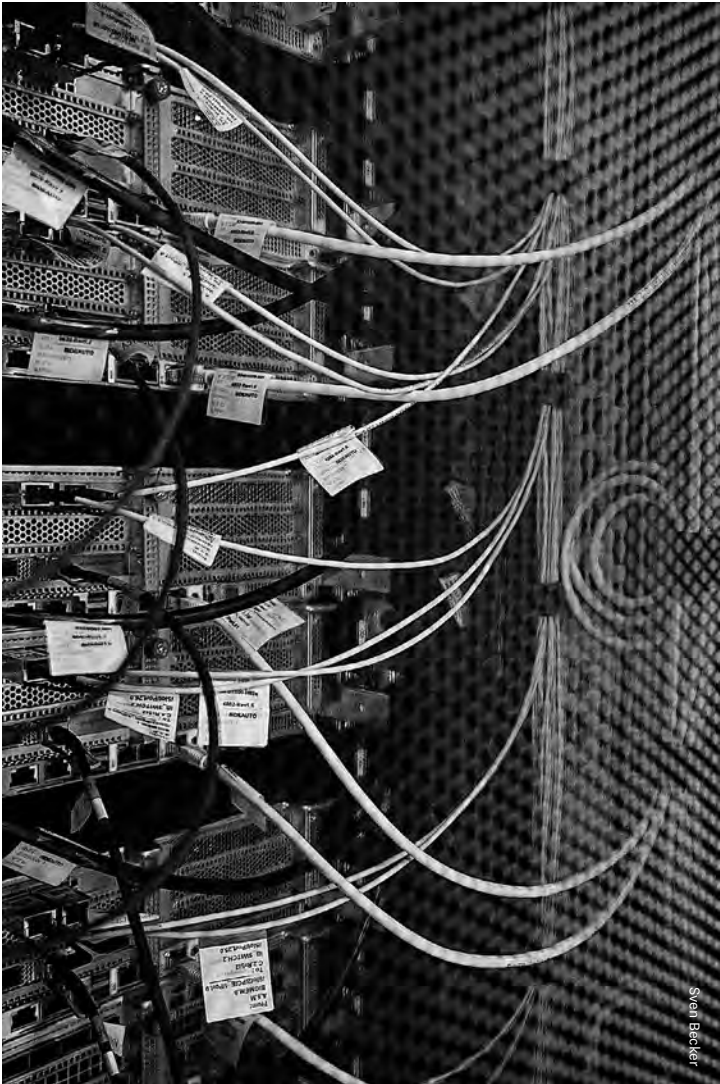
Dans les économies en développement, les flux entrants sont apparus globalement stables, mais là aussi une étude détaillée offre un autre éclairage. Par grandes régions, c’est l’Afrique qui a apparemment le plus profité des IDE, avec une augmentation de 75 pour cent. Celle-ci reflète en réalité un seul grand projet en Égypte. Mais, si on l’exclut, les flux ont tout de même augmenté de douze pour cent, soutenus par des réformes réglementaires facilitant les investissements. C’est mieux que l’Amérique latine et les Caraïbes, qui ont enregistré une baisse de douze pour cent du total des flux, malgré les annonces de nouveaux projets sur des marchés clés comme l’Argentine, le Brésil et le Mexique. En valeur, cette région du monde pèse toujours 70 pour cent de plus que l’Afrique. Sans surprise, l’Asie est restée la première destination mondiale avec plus de 600 milliards de dollars reçus (quarante pour cent du total mondial), malgré un léger recul

en 2024. Avec une hausse de dix pour cent, les pays d’Asie du Sud-Est ont atteint 225 milliards de dollars, soit le deuxième niveau le plus élevé jamais enregistré chez eux.

Du côté des IDE sortants, même si certains pays ont maintenu ou augmenté leurs flux, l’ensemble composé des États-Unis, du Royaume-Uni, de l’Allemagne, de la France et de la Suède, qui pesait près des deux-tiers du total en 2023, a réduit ses investissements de 38 pour cent, soit de près de 240 milliards de dollars ! Pour certains experts, cette baisse des IDE sortants des pays développés et la stagnation des IDE entrants dans les pays en développement ne doit pas forcément être interprétée de façon négative. Ainsi l’éditorialiste du quotidien économique français *Les Echos* y voyait le 20 juin « la fin du capital aveugle, celui qui partait les yeux fermés au bout du monde pour compresser ses coûts salariaux ou grappiller des parts de marché », avec comme résultat « une autre démondialisation » après la contraction prévisible du commerce international.

En revanche la CNUCED s’inquiète pour les économies en développement, car les niveaux actuels d’IDE entrants sont déjà loin de répondre aux besoins. À lui seul, le comblement du déficit de financement des 17 objectifs de développement durable (ODD), adoptés en 2015 et supposés être atteints en 2030, nécessiterait environ 4 000 milliards de dollars par an dans les pays en développement, un objectif qui semble totalement hors d’atteinte. L’organisation onusienne pointe aussi un problème de fléchage des capitaux. Dans de nombreuses économies, les capitaux ne sont pas dirigés vers les secteurs les plus importants, à savoir les infrastructures, l’énergie, les technologies et les industries qui sont les moteurs de la création d’emplois. Selon Rebecca Grynspan, secrétaire générale de la CNUCED, « le système continue d’acheminer les capitaux là où c’est le plus facile, et non là où ils sont nécessaires » à savoir les infrastructures, l’énergie, les technologies et les industries qui sont les moteurs de la création d’emplois. Le résultat est que « trop d’économies sont laissées pour compte » malgré leur potentiel.

Au niveau mondial, le financement international de projets, souvent essentiel pour les infrastructures, a chuté de 26 pour cent en 2024. La baisse a été particulièrement forte dans les secteurs essentiels à la réalisation des ODD : les énergies renouvelables (– 31 pour cent), les transports (– 32 pour cent) ainsi que l’eau et l’assainissement (– 30 pour cent). Les IDE dans l’économie numérique ont augmenté de 14 pour cent, tirés par la fabrication de matériels liés aux technologies de l’information et de la communication (TIC) et de semi-conducteurs, et par les services numériques. Mais cette croissance est restée très concentrée : dix pays ont représenté 80 pour cent de tous les nouveaux projets numériques, laissant de nombreuses économies en développement exclues du boom numérique en raison de lacunes persistantes en matière d’infrastructures, de réglementation et de compétences. La conjoncture économique et surtout géopolitique du premier semestre 2025 provoque l’attentisme des investisseurs et laisse présager, pour la troisième année consécutive, un nouveau décrochage des IDE. ●



Les IDE dans l’économie numérique ont augmenté de quatorze pour cent, tirés par la fabrication de matériels liés aux TIC

Le poids du Luxembourg

Les chiffres donnent le vertige. Selon le rapport annuel « FDI in figures » publié par l’OCDE le 30 avril dernier, le Luxembourg, pays de 700 000 habitants, a été en 2024 la deuxième destination mondiale des IDE avec 106 milliards de dollars, loin derrière les États-Unis (308 milliards) mais largement devant le Canada (64 milliards). Il a été aussi le quatrième émetteur mondial avec près de 109 milliards, derrière les États-Unis, le Japon et la Chine. Ces montants, supérieurs d’un quart à celui du PIB du Grand-Duché, ne doivent naturellement rien à son poids économique mais plutôt à sa position de place financière internationale. Le Luxembourg est ainsi le « terrain de jeu » d’une multitude d’« Entités à vocation spéciale » (EVS) plus connues sous leur sigle anglais de SPE (Special Purpose Entities).

De droit local ou pas, mais sans réelle activité économique sur place, elles sont contrôlées par de grands investisseurs non-résidents. Leur rôle est essentiel dans la titrisation, la gestion des flux financiers intra-groupes et l’optimisation fiscale.

Comme les flux entrants et sortants relatifs à ces EVS dépendent des stratégies suivies par les multinationales, qui peuvent changer rapidement, ils sont affectés d’à-coups très violents d’une année sur l’autre. Ainsi au Luxembourg, alors que les flux *in and out* étaient positifs en 2021, ils sont devenus lourdement négatifs en 2022 (– 316 milliards pour les flux entrants, – 192 milliards pour les flux sortants) et le sont restés, à moindre niveau, en 2023 avant de redevenir positifs en 2024. Des flux négatifs signifient que les retraits sont supérieurs aux nouveaux investissements, sans que cela traduise pour autant une méfiance vis-à-vis du pays d’accueil des EVS. Le rapport de l’OCDE d’avril 2025 identifie neuf autres pays abritant ces structures : en Europe, les Pays-Bas occupent une place éminente, comparable à celle du Luxembourg. S’y ajoutent l’Autriche, la Belgique, la Hongrie, l’Islande, la Lettonie, le Portugal et la Suisse. Hors d’Europe, seul le Chili fait partie du lot. Les montants transitant par ces plaques-tournantes, et leurs variations erratiques, faussent totalement les données mondiales sur les IDE et impliquent des retraitements statistiques assez complexes. GC



Ameer Shaheed,
Organisation
mondiale
de la Santé

Vers un nouvel écosystème plus juste

III Karolina Markiewicz

Des Assises de la Culture autour des problématiques de santé et d’accessibilité

Les Assises culturelles organisées mercredi par le ministère de la Culture au Centre des Arts Pluriels d’Ettelbruck ont ouvert un nouveau cycle de réflexion autour de l’accessibilité et du rôle de l’art dans notre société. Cette journée entière ne se voulait ni un colloque classique, ni une célébration formelle de la politique culturelle, mais plutôt un moment de confrontation des intentions affichées et des réalités à transformer, entre les données disponibles et les vécus parfois invisibilisés. En filigrane, plusieurs questions se posent actuellement : À qui appartient la culture ? Comment faire en sorte qu’elle s’adresse à tout le monde ? Dans un contexte de tensions sociales et politiques sur le plan international mais désormais aussi national, s’écoute-t-on vraiment dans les milieux de la culture ? Sait-on à qui s’adresse la multitude de créations artistiques ou de scènes aujourd’hui au Luxembourg ?

Il faut comprendre les pratiques, révéler les fractures. La présentation d’une nouvelle enquête sur les pratiques culturelles au Luxembourg a donné le ton. Les dernières enquêtes nationales dataient de 1999 et 2009, autant dire un autre monde. Vingt ans plus tard, la réalité culturelle du pays s’est transformée : le vieillissement de la population, une démographie problématique, la diversification des profils socio-démographiques, les flux migratoires, la précarisation croissante de certaines couches sociales, la pauvreté des jeunes et leur détresse mentale, appellent vivement une remise à plat des politiques publiques.

Les premiers résultats de l’enquête sont à la fois éclairants et préoccupants. Ainsi, environ 18 pour cent des personnes interrogées, principalement des Luxembourgeois aux revenus modestes, estiment que la culture ne joue aucun rôle significatif dans leur vie. Ce désengagement est moins visible chez les personnes étrangères, notamment diplômées, sans doute les expats, qui au contraire témoignent d’un attachement fort aux pratiques culturelles.

Un clivage qui illustre une fracture sociale majeure et symbolique qui persiste. L’accès à la culture n’est donc pas seulement une question d’infrastructures et d’offre, qui sont de plus en plus nombreuses (peut-être trop nombreuses, d’ailleurs,

en voici un autre sujet). L’accès est d’abord une question de perception, de sentiment de légitimité, d’image aussi et sans aucun doute de transmission. Les pratiques culturelles sont souvent corrélées au niveau de revenu, mais aussi à la scolarisation et surtout à l’origine sociale. La culture, lorsqu’elle est perçue comme un espace fermé ou surcodé, peut faire émerger ou renforcer un sentiment d’exclusion profonde. D’où l’entre soi.

Le ministère de la Culture s’est, entre autres, inspiré du printemps de la ruralité en France pour repenser son approche. Mais pour que l’exercice ne reste pas uniquement formel, il faut que l’enquête débouche sur une politique d’action ambitieuse, attentive aux spécificités actuelles. Cela suppose aussi de faire dialoguer cette enquête avec d’autres données récentes, comme l’étude sur les pratiques de lecture, qui date de l’année dernière, il faut pour comprendre où amorcer les changements avoir une approche granulaire et croisée des usages culturels dans tout le pays, car il y a en effet des différences majeures, notamment entre les régions.

La contribution d’Ameer Shaheed, consultant pour l’Organisation mondiale de la santé a entrouvert une réflexion qui semble aujourd’hui essentielle : l’implication artistique est aussi un facteur de santé publique. L’art et la culture peuvent contribuer au bien-être, à la résilience, à la prévention des troubles psychiques mais aussi et surtout sociaux. À une certaine forme de paix. « L’implication dans les arts est un comportement de santé », a-t-il conclu, citant le Dr Jill Sonke, de l’Université de Floride, qui affirme en ce sens la valeur thérapeutique et sociale de la création. Mais cette affirmation ne doit en aucun cas occulter la complexité du sujet de l’accessibilité. L’art n’est pas une panacée. Il ne résout pas tous les problèmes. Il peut même parfois aggraver les vulnérabilités si son usage en est instrumentalisé, comme l’ont montré certains effets pervers documentés (notamment le Werther Effect ou l’utilisation propagandiste de l’esthétique dans des régimes autoritaires).

Shaheed a insisté sur la nécessité de comprendre les déterminants sociaux de la santé dans leur relation à la culture et cela

À la pause-café, la bonne centaine de participants réunis ont échangé sur la mobilisation contre la réforme des retraites proposée par le gouvernement

suppose une vision interdisciplinaire, où les politiques de santé publique reconnaissent la dimension émotionnelle, sensorielle, imaginaire des existences humaines. Ainsi l’OMS développe des outils dans ce sens ou des partenariats pilotes, notamment en Finlande ou à Madrid, où par exemple, des universités d’art collaborent avec des hôpitaux ou des maisons de retraite. Je pense ici à l’École des Arts Politiques de Bruno Latour et de Frédérique Aït Touati dont sont sortis autant de réflexions interdisciplinaires, entre sciences, soins, design, architecture, politique et arts.

Mercredi, plusieurs questions venues du public ont révélé les zones d’ombre : Quid de la santé mentale des artistes ? Des *burn-out* dans les professions de soin et celles de la création ? Quels dispositifs de soutien existent ? « Ces questions, souvent ignorées, méritent aussi d’être traitées avec attention », a répondu Shaheed. En effet, si les artistes ou les acteurs culturels en général sont appelés à contribuer au bien-être de la société, encore faut-il qu’eux-mêmes soient protégés, reconnus, accompagnés, ne serait-ce que par ceux et celles qui dirigent les institutions. La question de la gouvernance n’a pas été abordée à ces Assises, mais elle reste toutefois ouverte et actuelle dans ce questionnement-là aussi.

[...]

[Suite de la page 15]

Les réponses d'Ameer Shaheed sont restées globalement assez nuancées : des ressources existent, mais elles restent encore trop fragmentaires. Les intersections entre les différents ministères sont fortement encouragées mais difficile à mettre en place, peut-être à cause des temporalités politiques. On s'y attelle, notamment l'OMS, on souhaite produire des textes politiques mais il faut avouer qu'il manque une stratégie systémique à l'échelle européenne, un cadre plus clair pour la reconnaissance de ces enjeux dans la formation, la recherche mais aussi l'action publique.

Au cours de la pause-café, la bonne centaine de participants réunis, la plupart des acteurs culturels, ont échangé sur la mobilisation contre la réforme des retraites proposée par le gouvernement et assez contestée dans le milieu, d'après les dires des uns et des autres. Puis les Assises sont revenues à la problématique de l'accessibilité avec une mosaïque d'initiatives, présentées les unes après les autres. Parmi ces projets développés au Luxembourg, il faut retenir Mat Iech, un projet présenté par la danseuse et chorégraphe Elisabeth Schilling qui mêle danse et inclusion sensorielle et qui travaille vraiment avec un public de jeunes dont l'accès à la culture est défavorisé dû à leur statut de demandeurs de protection internationale ou de

*La nécessité d'une
plateforme numérique,
d'un agenda-programme
clair incluant les durées
des spectacles pour savoir
quand et comment
repartir chez soi*

sans-papiers, par exemple. Schilling a réalisé quelques projets dans ce sens avec l'intermédiaire précieux de la Fondation Eme.

Autre projet à souligner : des « visites conscientes » dans le contexte de la réflexion Queer, proposées par Sandy Artuso, artiste-activiste et par Enrica Pianaro, chercheuse en sociologie féministe et des études de genre. Enfin l'architecte Tattiana Fabeck a présenté l'adaptation architecturale du château de Koerich, multi-espace culturel ; Réjane Nennig a présenté le travail plutôt exemplaire de la ville de Differdange. Et pour finir, Marie-Paule Jungblut a retracé les efforts dans le domaine de la mise en valeur du patrimoine populaire. Ces projets sont plutôt portés par une énergie militante et ils montrent que l'accessibilité n'est pas un concept abstrait, mais une pratique bien concrète et quotidienne. Dommage que la juxtaposition, sans réel échange entre les panélistes ait limité la portée collective de la discussion. Chacun a parlé depuis son îlot. Pareil pour les questions du public, sauf une, qui est venue de la part d'un homme, artiste, anglophone, en chaise roulante. Son nom est Benny J. Il est atteint d'une maladie rare, le syndrome de l'ongle et de la rotule. Il a interpellé l'assemblée pour comprendre l'accessibilité concrète et immédiate pour les artistes comme lui. Il a par ailleurs souligné le fait qu'il était la seule personne visiblement handicapée présente aux Assises. Les réponses ainsi que des propositions ici, sont venues de la part du ministère mais aussi d'autres entités, entre autres la Ville de Luxembourg.

Ce sont bien les réponses et donc les échanges qui constituent des passerelles entre les pratiques. Les frottements entre les expériences qui permettent de faire émerger des modèles reproductibles ainsi que des outils à partager. D'où la suite du programme de l'après-midi avec autant de workshops sur divers sujets autour de la constellation thématique : inclusion et accessibilité, santé, transmission et éducation. L'idée est de faire remonter du terrain les défis et les problématiques, mais aussi les points de vigilance. Marie-Paule Greisch confiera qu'elle souhaite y voir un premier rendez-vous et qu'il en faudra sans doute d'autres pour arriver à des mises en pratique.

La volonté politique est à la hauteur, affirmera le ministre Éric Thill à la clôture de la matinée. D'un échange avec lui et Nadine Erpelding, experte et responsable du dossier et du service de l'inclusion au ministère de la Culture, il ressort que les bases d'un Plan d'action Accessibilité à la culture doivent être concrétisées d'ici la fin 2026. Ce plan devra couvrir toutes les dimen-

sions de l'exclusion culturelle : pour résumer, le handicap, les barrières linguistiques, les inégalités sociales, la précarité administrative et l'éloignement géographique

Aussi bien le ministre que Nadine Erpelding ont reconnu que la communication reste un point faible et majeur à la fois. La manière dont les programmes sont annoncés, traduits, rendus lisibles ou accessibles, conditionne leur réception. On voit la nécessité d'une plateforme numérique, mais aussi sur papier, un agenda-programme clair incluant par exemple les durées des spectacles pour savoir quand et comment repartir chez soi, pour les bénéficiaires de l'Adapto. Le ministre ne cache pas qu'il faudra des jalons bien définis, mais aussi des engagements concrets ainsi que les moyens. Le succès d'une telle entreprise dépendra aussi de la coopération intergouvernementale, avec les ministères de l'Éducation, de la Santé, de la Famille notamment. Nadine Erpelding vise l'implication réelle des publics concernés, notamment les jeunes, les personnes âgées, les publics dits éloignés, les personnes en situation de handicap mais aussi des artistes, des médiateurs et des enseignants pour ne citer qu'eux. Tout le monde devrait se sentir concerné.

En conclusion, il faut une responsabilité collective et une remise aux normes. La culture est un droit et non pas un privilège. Mais pour que ce droit soit effectif, il faut repenser en profondeur son accessibilité. Les Assises culturelles 2025 ont ouvert un espace de parole et de pensée, posé quelques premiers jalons et peut-être, identifié des ressources.

Mais elles ont aussi mis en lumière l'ampleur du chantier : il ne suffit pas de diagnostiquer, il faut transformer. Cela suppose l'écoute, la transversalité et forcément le courage politique. Cela suppose aussi de reconnaître que les artistes, les administrateurs, les médiateurs, les acteurs du soin ou les pédagogues ne sont pas des prestataires de service, mais des alliés dans un processus de démocratisation culturelle. Et que tous ces métiers existent indépendamment et doivent être pris en compte de cette façon. « Il ne s'agit pas de placer plusieurs casquettes à un artiste par exemple, si celui-ci n'a pas été formé dans le sens d'un médiateur ou d'un pédagogue. Mais le fait d'identifier plus clairement et de prendre en compte le public dans ses besoins et sa diversité, est évidemment important. Il faut que la culture corresponde dans son ensemble aux réalités sociétales » analysera l'artiste performeuse transdisciplinaire belgo-luxembourgeoise et scénographe, Clio van Aerde. On est d'accord. ●



Au Théâtre National du Luxembourg : Versions des faits

IIII Josée Zeimes

Interprétation d’un fait-divers



Marc Baum, l'accusé

Nathalie Ronvaux, poète, romancière et auteur dramatique, primée à plusieurs reprises — elle obtint notamment le premier prix du concours littéraire national en 2013 pour sa pièce *La vérité m'appartient* — est cette saison l'auteur en résidence au TNL. Dans ses créations de théâtre elle aborde entre autres des questions

d'actualité ou d'intérêt général, comme dans *Versions des faits* où se pose la question du vivre ensemble dans le contexte d'un drame dans un quartier urbain.

Un couple de retraités décide un soir de renoncer au dîner tout préparé et de cuisiner un repas

à partir de produits frais. Dès les premières bouchées, ils ressentent un violent malaise et ils succombent. Qui est le coupable ? Celui qui a eu l'idée de redonner vie à un ancien bistrot et à son jardin où il cultive des plantes ? Grâce à lui les habitants ont pris goût à manger du frais, à cultiver des plantes au lieu des plats congelés.

En tout cas il faut un coupable. Lui, celui qui a redonné goût aux habitants à se nourrir de produits naturels, désespéré, sent la suspicion voire l'hostilité des gens ; il se cloître dans son jardin (où l'on découvre le comédien Marc Baum portant un costume d'apiculteur fuchsia) discret et affairé dans ce refuge en verre à prendre soin de ses plantes. Soupçonné d'être coupable d'avoir familiarisé ses concitoyens avec les plantes dont l'une aurait provoqué la mort subite du couple (bien qu'il ne cultive pas cette plante néfaste dans son jardin), il ne sait pas se défendre et s'est volontairement isolé des autres.

Pour représenter les habitants, recueillir leurs griefs et essayer de dégager ce qui s'est passé en expliquant la cause de la mort subite du couple, une déléguée (Claude Breton, énergique et très présente sur scène) est nommée. Rapidement elle est flanquée d'une journaliste (Rosalie Maes, qui évolue de sa retenue au début à une présence marquante).

Les comédiennes sont habillées d'ensembles aux couleurs fuchsia et turquoise, une création d'Alex Gahr. Ce dernier est aussi responsable de la scénographie, une maison-serre, placée en haut d'un ensemble d'escaliers, bien mise en lumière par Daniel Sestak mais assez difficile d'accès. La déléguée et la journaliste (une pro-

jection vidéo de Sebastian Pircher renforce leur présence) essaient de faire sortir l'accusé de son refuge — ces tentatives sont trop redondantes – ou d'obtenir le droit d'entrée pour qu'il donne sa version des faits au lieu de laisser libre cours aux rumeurs, qui bientôt deviennent des accusations hostiles.

La metteure en scène, Liss Scholtes, met en valeur en particulier l'impact nuisible de la suspicion sur les hommes. Du jour au lendemain, la mort subite du couple met en lumière la localité, les gens perdent leur bon sens et ne savent pas comment se positionner face à la pression du qu'en dira-t-on et de la presse, ils accusent un des leurs d'être responsable d'un crime, l'amitié envers le cafetier se mue d'un coup en hostilité. Ils avaient quand même bien aimé de se retrouver dans son bistrot et dans son jardin pour bavarder ou, tout simplement, pour être ensemble.

Ce revirement est mis en lumière sur scène, notamment par la surélévation et l'isolation de la maison du cafetier, ce qui a pourtant comme désavantage de mettre à distance le public. Écrire un texte pour être lu demande d'autres exigences qu'un texte mis en scène. Citons encore la trouvaille de la metteure en scène à la fin de la représentation, montrer parallèlement sur scène au fond la maison du cafetier en flammes, et installés sur le devant du plateau, face au public, les trois comédiens-lecteurs qui expliquent le point de vue de leur personnage. Le théâtre et la lecture se rencontrent sur scène.●

Dernière représentation : le 29 juin 2025 à 17.00 heures. Réservations. : 47 08 951.

THEATER

„Es ist der Fluch der Zeit, dass Irre Blinde führen“

IIII josée hansen

„Atmen, Papa!“, versucht Karin Lind (wunderbare Sylvana Krappatsch, zwischen Kraft, Wut und Angst) ihren Vater am Telefon zu beruhigen. Er (André Jung) liegt nach einem Zusammenbruch in der Klinik, angeschlossen an Geräte, die ihn am Leben halten. „Papa, weinst Du? ... Hey, wir sind stark!“, ermutigt sie ihn. Dabei ist niemand stark in dieser Situation: Der Vater, der berühmte Regisseur Thomas Lind, liegt im Sterben; die Tochter, selbst Regisseurin und Schriftstellerin, soll die Inszenierung von Shakespeares *King Lear*, die ihr Vater noch begonnen hat, zu Ende führen. Selbstzweifel und eine unaufgearbeitete Familiengeschichte von Gewalt und Missbrauch treiben sie um. „Ich will mehr erben als Schulden und ein paar Traumata“, schreit sie ihre abwesende Schwester an, als der Vater wieder einmal versucht, über Telefon den Familienbesitz zu verhöckern.

Diese Rahmenhandlung, die Regisseur Falk Richter zu seiner „Überschreibung“ von Shakespeares Königsdrama *King Lear* (1606) am Schauspiel Stuttgart geschrieben hat, erlaubt es ihm, den Stoff als Stück im Stück radikal zu entstauben und unzählige Referenzen zu aktuellen Fragen herzustellen: Was erben wir von unseren Eltern, zum Beispiel. Einen kaputten Planeten? Was sind Kinder ihren Vätern schuldig, wenn sie in der ersten Reihe stehen und Entscheidungen treffen müssen? Braucht es einen teuren Hofstaat von an die hundert Mann oder genügt auch die Hälfte, ein Viertel? Im Jahr des Thronwechsels in Luxemburg hallen die Fragen in Shakespeares Text besonders nach.

König Lear ist alt und müde und will das Königreich an seine Kinder weitergeben. Doch bevor er sein Land aufteilt und die Krone abgibt, will er von seinen drei Töchtern Goneril (Katharina Hauter), Regan (Josephine Köhler) und Cordelia (Mina Pecik) wissen, wie sehr sie ihn lieben und welche der drei ihn am meisten liebt. Während die beiden Älteren sich in Lobhudeleien übertreffen, sagt Cordelia: „nichts“ – sie wolle ihren Vater lieben, wie es sich geziemt, nicht mehr, nicht weniger. Lear ist entrüstet, schickt die Tochter weg, verheiratet sie nach Frankreich, bevor seine beiden anderen Töchter ihn verstoßen, ihn nackt aus dem Schloss in eine stürmische Nacht jagen. Dort erlebt er, in den Fetzen seines Nachtkleides, eine existentielle Erfahrung – gar eine Läuterung.

Zu Beginn steht Lear ganz in Weiß am Fuße eines schwarzen Denkmals seiner selbst, umgeben von schwarzen Fahnen im Schein von Neonlichtern. Er ist ein mächtiger König, im Zenit seiner Macht. Am Ende ist er nur mehr ein Häufchen Elend, in zerfetzten Kleidern, dement, schwach, verarmt. André Jung, ohne Zweifel Luxemburgs bester lebender Schauspieler, gelingt es, seinem Lear die Tiefe zu geben, die dessen Leiden fassbar, seine Desorientierung menschlich macht. Er spielt diese Wahnsinnsrolle zum zweiten Mal, zwölf Jahre nachdem ihn Johann Simons an den Münchner Kammerspielen als Bauer (mit echten Schweinen auf der Bühne – das Stück wurde damals als Gastspiel am Grand Théâtre gezeigt) inszenierte. Wolfgang Menardis drehendes Bühnenbild dekonstruiert sich von Szene zu Szene in seine

Einzelteile, bis nur noch eine kahle Bühne übrig bleibt, übersät von schwarzen Plastikschrädeln.

Dazwischen erleben wir Täuschungen und Verrat, Familiengeschichten und Erbschaftsstreit, Narrenspiele und viel Humor (Karin Lind organisiert zum Beispiel ein Casting mit den angesagtesten Comedians, um den Narren zu besetzen). Falk Richters Version des Stoffes ist manchmal hanebüchen (die Gen-Z-Themen wie die „Liste des Verzichts“ oder die „feministische Lektüre“ eines 400 Jahre alten Textes, in dem keine Mütter vorkommen), ästhetisch herausfordernd (mit Musik von Depeche Mode, Bob Dylan und den Doors; der überbordende Sturm aus Wind und Blättern) und immer hochpolitisch: Die Blinden, die Narren

führen (spontaner Applaus des Publikums, mit Blick auf Trump und die USA) oder der Schlusssatz, den er Edgar in den Mund legt, dass nach dem Bürgerkrieg, dem großen Gemetzel, bei dem alle sterben, eine neue Welt entstehen wird, in der „radikal gelebte Ehrlichkeit“ herrschen muss. ●

Lear von William Shakespeare, bearbeitet, überschrieben und inszeniert von Falk Richter am Schauspiel Stuttgart; Bühne: Wolfgang Menardi; Kostüme: Zana Bosnjak; Dramaturgie: Benjamin Große; mit: André Jung, Sylvana Krappatsch, Rainer Galke, Felix Strobel, David Müller, Michael Stiller, Karl Leven Schroeder, Katharina Hauter, Josephine Köhler, Mina Pecik, Marietta Meguid und Comedians; letzte Vorstellungen diese Saison: 29. Juni und 9. Juli; www.schauspiel-stuttgart.de



André Jung als Lear, hier in der Sturmszene



Imagine Swallowing the Hook

IIII Jeff Schinker

Lors de cette quinzième édition du Monodrama, une soirée Monolabo fut dédiée à la langue anglaise, avec Olga Pozeli (*Does It Bite*), Sarah Lamesch (*Mad World*) et Jess Bauldry (*This Is How You Lose Her*). L'importance de l'anglais dans le champ des créations textuelles à Luxembourg se voit ici confirmée alors le premier prix Servais décerné à un roman en langue anglaise est récemment venu couronner *M is for Amnesia* d'Anne-Marie Reuter.

Questionnant notre rapport aux animaux, la Grecque Olga Pozeli ouvre le bal au milieu d'animaux en peluche qui font du surplace tout en bougeant leurs membres robotiques. Esquissant une chorégraphie avec son écharpe en fourrure de furet, Pozeli décline les différentes formes d'apparition de l'animalité sur scène : qu'ils soient empaillés, en plastique ou incarnés par des comédiens costumés, l'effet est au mieux loufoque, au pire incongru. Une incongruité qu'elle ne manquera pas de reproduire en tirant sur une laisse au bout de laquelle finira par surgir, par-dessous le gradin où est installé le public, un poisson en plastique, dont le frétaillement imite l'asphyxie. Quand un animal apparaît sur scène ou dans un film, elle n'arrive pas à réprimer une sorte d'inquiétude : « Je suis sûre qu'ils sont là sans avoir donné leur consentement ».

Sen prenant avec ironie aux défenseurs des droits de l'animal, elle essaie de déconstruire leur rhétorique de manière ludique, affirmant que si on enferme bien nos animaux dans une cage, c'est dans des enclos que nous passons, nous aussi, nos vies. Nos maisons sont des cages, nos villes aussi, dit Pozeli. Nous sommes certes, libres d'en sortir, mais une cage plus grande nous enferme ; celle du capitalisme, qui nous force à gagner de l'argent que, parfois, nous utilisons pour nourrir nos animaux domestiques.

Olga Pozeli nous fait comprendre que parler à la place des animaux, même si c'est pour prendre leur défense, n'est qu'un énième anthropocentrisme. Elle nous interroge sur la part d'animalité qu'il y a en nous en feignant de pratiquer une sorte d'hypnose régressive sur certains membres du public dont elle retrace les vies animales antérieures. Elle veut montrer qu'il est absurde d'essayer de comprendre nos amis les bêtes, la triste vérité étant que celles-ci se foutent complètement de nous.

La pièce en elle-même a finalement du mal à prendre. En dépit d'une tentative de briser le quatrième mur, l'interaction avec le public paraît forcée, Pozeli lui posant des questions rhétoriques auxquelles elle répond bien trop vite, l'humour

tombe souvent à plat et l'ironie peine à cacher le côté un peu didactique, un peu trop pastiche de cours de philosophie éthique de la chose. *Does It Bite* manque singulièrement de mordant.

Contrairement à *Orestes in Mosul* de Milo Rau, où la chanson *Mad World* tournait en boucle, *Mad World* de et avec Sarah Lamesch se contente d'en citer les paroles dans le programme de salle, confirmant que c'est bien le fameux titre de Tears for Fears qui a donné son titre au projet théâtral de la jeune comédienne.

Après quelques courts-métrages, Sarah Lamesch nous met, pour son premier projet d'écriture théâtrale, dans la peau de Hannah, qui vient de se faire larguer par son mec, l'initialement charmant Will et qui est donc de retour à la case de départ chez les parents. Depuis sa chambre d'enfance, elle essaie de reconstituer les étapes de cet échec relationnel qui l'ont ramené là, au milieu de cartons qui s'empilent et dans lesquels elle ne retrouve fichtrement rien. S'il y a, en matière de déménagement comme partout, deux types de personnes – ceux qui enrobent le moindre objet de papier à bulles avant de le glisser dans un carton labelisé et ceux qui fourrent tout n'importe comment n'importe où – il est clair que Hannah appartient à la deuxième catégorie. Et sa vie ressemble fortement à sa manière de faire ses cartons : décousue, improvisée, dévouée à la joie de vivre. Ce pétitement s'éteint peu à peu face à un mec de rêve qui coche sans surprise toutes les cases du type toxique, comme en témoignera un épisode de gaslighting bluffant.

Les ingrédients sont là pour un spectacle touchant sur la rupture amoureuse, la toxicité masculine, le manque d'orientation des *millennials* et la manière

Malgré son titre, Does It Bite manque singulièrement de mordant

dont des relations traumatisantes peuvent conduire à de graves pathologies mentales. En revanche, ça coince dans la mise en scène ou, plutôt, l'agencement des fragments scéniques : Les changements rapides, combinés à un manque flagrant d'idées de mises en scène, font que la comédienne passe beaucoup trop de temps à danser sur tel ou tel titre de pop électro insipide tout en changeant de costume à tout-va. (Même si ses changements d'accoutrement feront sens une fois qu'on a appris le revirement final.) Alors que *Mad World* veut produire, de par la rapidité de ses changements, un effet d'urgence, le rythme trop frénétique fait s'estomper le sentiment de folie amoureuse et post-amoureuse, qu'une mise en scène plus rigoureuse eût fini par mieux traduire.

Enfin, *This Is How You Lose Her*, qui a pour originalité de flouter les genres entre stand-up et théâtre de l'intime, raconte un parcours de vie

CHRONIQUES DE L'URGENCE

La trajectoire reste suicidaire

III Jean Lasar

Comme le GIEC ne publie ses rapports que tous les cinq à sept ans et que le réchauffement met les bouchées doubles, un groupe international de scientifiques, dont d'anciens auteurs de ces rapports, a entrepris de produire tous les ans un état des lieux intermédiaire. Le dernier en date, troisième de la série, publié le 19 juin dans la revue *Earth System Science Data (ESSD)* sous un titre austère, contient un avertissement qui aurait normalement dû mettre tous les humains en alerte maximale : L'objectif de l'accord de Paris, qui est de tout faire pour limiter le réchauffement de la planète à 1,5 degré au-dessus de la température de l'ère préindustrielle, ne peut raisonnablement plus être atteint.

Les indicateurs agrégés par les chercheurs et leurs calculs sont sans appel. Le réchauffement s'intensifie, au point que le budget carbone restant – les émissions de gaz à effet de serre que l'humanité peut encore s'autoriser si elle veut optimiser les chances de rester sous le seuil convenu il y a près de dix ans – correspond désormais, à 130 milliards de tonnes, à moins de trois années d'émissions annuelles globales. Ce budget était de 500 millions de tonnes début 2020.

Sur la période 2014-2019, la moyenne des émissions annuelles de gaz à effet de serre est restée au même niveau que de 2010 à 2019, à 53 milliards de tonnes, alors qu'elle aurait dû baisser sensiblement pour rester dans les clous. La concentration de CO₂ dans l'atmosphère a continué de croître, atteignant 422,8 ppm aujourd'hui. Facteur aggravant, la lutte contre la pollution de l'air a entraîné une baisse des émissions

d'aérosols tels que le dioxyde de soufre, particules qui ont un effet refroidissant. La montée des océans s'est accélérée, au rythme de 3,91 mm par an entre 2006 et 2024, plus de deux fois plus que la moyenne enregistrée depuis 1901. Parmi les conséquences néfastes, les chercheurs notent une augmentation de la fréquence et de l'intensité des événements extrêmes tels que canicules, sécheresses, inondations ou incendies. Selon une autre étude publiée par la NASA le 17 juin à partir des données de son satellite Grace, la fréquence, la durée et la sévérité de ces événements extrêmes étaient le double l'an dernier de celles de la moyenne des années 2003 à 2020.

Une autre conséquence inquiétante, relevée récemment par le climatologue Michael Mann et ses collègues, est l'accentuation des phénomènes de blocage des *jet streams*, ces courants d'air situés entre troposphère et stratosphère qui sont un facteur important de la circulation atmosphérique et impactent directement les phénomènes météorologiques. Due au dégel des glaces de l'Arctique, cette accentuation a pour conséquence de pouvoir bloquer sur une région des extrêmes de pluie, de chaleur ou de froid. Aux États-Unis, en 2018, une situation faite d'une zone de haute pression sur l'ouest et d'une autre de basse pression sur l'est a ainsi perduré un mois, avec pour conséquence un cocktail accablant de canicules, sécheresses et incendies à l'ouest, tandis que l'est était noyé sous des pluies extrêmes.

Cependant, les scientifiques prennent soin de préciser que bien qu'alarmantes,

ces constatations ne signifient pas qu'il faille baisser les bras. Si l'objectif de 1,5 degré ne peut plus être atteint, c'est en raison d'inerties sociétales. C'est pourquoi ils appellent à redoubler d'ambition. Sur *France-Info*, Christophe Cassou, qui a participé à l'étude publiée dans *ESSD*, met en garde contre toute tentation de revenir sur l'accord de Paris, tout en préconisant de s'engager dès maintenant dans des mesures d'atténuation qui soient à la fois « extrêmement importantes et rapides ». Il rappelle que les considérations de justice doivent impérativement faire partie de telles mesures : « Si on classe en termes de revenus, les dix pour cent les plus riches en France émettent trois fois plus de gaz que les dix pour cent les plus pauvres. Et les dix pour cent les plus pauvres n'ont pas cette capacité d'action. On utilise cette généralité (une lutte globale contre le réchauffement climatique) pour cliver. C'est une stratégie politique, et cette stratégie est suicidaire ».

Alors que les apprentis sorciers s'efforcent de mettre le monde à feu et à sang, que les actions de guerre qu'ils ordonnent depuis leurs QG climatisés occupent les manchettes, ces études sont évidemment passées quasi-inaperçues. Au lieu de s'attacher à dévier l'humanité de cette trajectoire mortifère, le monde préfère s'inquiéter du risque qu'un blocage du détroit d'Hormouz puisse faire flamber le prix du pétrole. Une déstabilisation des flux et marchés mondiaux des hydrocarbures est donc perçue comme plus dangereuse pour l'humanité qu'un dérèglement irréversible du système climatique terrestre. ●

D'GEDICHT VUN DER WOCH

Am Bësch an an der Stad

III Jacques Drescher



Am Bësch do päifen d'Vullen;
Si sange militant.
De Premier geet spadséi' ren;
E fäert, e géif erkannt.

En hat sech fréi vertuddelt;
't war net de gudden Toun.
Den Dommsten hat verstanen:
Dee wëllt eis un d'Pensioun!

D'Leit solle Sonndes schaffen,
Am Buttek a fir d'Bank,
A wann se net méi kënnen,
Geet d'Juegd un op déi Krank.

Eis Kafkraaft ass am Eemer,
Eis Rechter gi geholl –
Muer ass eng ganz grouss Demo,
Well d'Mooss, déi ass lo voll!

en dix chapitres autofictionnels que Gina Barton, avatar de l'autrice-comédienne Jess Bauldry, a tracés à la craie sur un tableau et qu'elle cochera à chaque épisode conclu comme pour visualiser tout un bagage éducationnel qu'elle souhaite laisser derrière elle. Le monologue raconte l'histoire d'une femme qui a tant cherché à plaire et à se conformer à l'image qu'autrui s'est construit d'elle que le jour où un de ses textes a enfin été publié et qu'il l'a été sous un faux nom, elle a préféré changer de nom plutôt que d'alerter l'éditeur qu'il s'est gouré.

C'est dans de telles hyperboles que le texte puise sa force, qui montrent à quel point ce qui est une qualité sur scène – plaire aux autres – peut être un obstacle de taille dans la vraie vie. Fil rouge, cette volonté de chercher l'approbation de toutes et, surtout, de tous, fait partie d'une éducation où les aspirations féminines ont été étouffées par un souci de normativisation patriarcale ou par méconnaissance du corps et des désirs féminins.

Évoquant de manière parfois touchante cette vie passée à vouloir plaire tout en se donnant les moyens de s'en émanciper, comme en témoigne le tableau final sur la masturbation féminine, *This Is How You Lose Her* raconte aussi et surtout comment la retrouver, la *Her* du titre. Hélas, la désinvolture du stand-up vient trop souvent contaminer des moments intimes touchants avec un humour assez lourd (les intermèdes publicitaires, le dialogue des seins). Le surjeu tout à fait légitime du stand-up s'immisce dans des passages qui auraient nécessité plus de nuances. Cette façon de constamment tourner en dérision ses propres déboires est, là encore, une manie du *people pleaser*, un meilleur équilibre des formes théâtrales eût évité que Bauldry perde le public. ●

Olga Pozeli s'en prend avec ironie aux défenseurs des droits des animaux

SHORT STORY

A moon of one’s own

IIII Anne-Marie Reuter

1

‘Last orders!’ Liquid was still packed. Tita looked around. Apart from her and Ron, all their friends had left. Even Robin had deserted them, most likely for some private after-party. They’d started drinking in the afternoon when the wedding ceremony on Knuedler was over. First they’d toasted the newly married couple at Renert’s, then they’d moved on to Rocas where a little buffet had been set out on the first floor. For friends. Tomorrow the couple would celebrate with family. Tita, Ron and the others would turn up after the dinner, for more celebrations: Helena and Dem had wanted it that way. A wedding weekend.

That was why everyone had gone home, Tita realised. They wanted to be fit for the next day. She sighed. They really were getting old... Only a few years ago, and nobody would have worried about partying all night long. Now that they were in their thirties, with jobs, some with children, they had become more health conscious. ‘Reduce the alcohol, cut down on sugar, work out, sleep enough...’ She could hear all the talk about longevity lifestyles. It wasn’t that she didn’t care about those matters, but where had all their mischief gone? – They were invincible after all, fairies of the nightlife, the airy, arty spirits of Grond, Helleggescht, Bouneweg, Clausen, and Fëschmaart. ‘Tout fout le camp...’ Tita murmured into her empty glass, and, grumbling, turned to Ron who’d fallen asleep on his bar stool with his head on the counter. She stroked his hair, kissed him on the temple and leaned against his shoulder. ‘Do you think they’ll be happy, Helena and Dem?’ she whispered. ‘I’ve calculated their horoscopes. The moon’s in Uranus right now. That’s good – I think.’ She’d been fascinated by the stars all her life, but she’d only started reading up on astrology recently. Moving her thick long dark hair from one side to the other, she closed her eyes. She’d also take a nap until the bar keeper would kick them out.

2

Titania sits on her moon. She contemplates its silver craters and canyons. Rock and ice as far as the eyes reach, peaks and sinews in convoluted, intriguing shapes. She is far away from her green forest on watery Earth; her new home enchants her with its grey bareness and its spatial peace.

That’s the best part of it: the moon is hers, entirely hers. It’s an extension of Titania the fairy, and just like before, her body has adapted to her new environment. She doesn’t tire of admiring her elasticity. Metallic, sleek, a mixture of stone and malleable iron, her skin glitters silvery, changing from light to dark depending on her energy levels. Her breathing has changed, become more fish-like, although she’s never developed gills. When the uncontrollable flaring of her nostrils set in, she was startled at first but quickly got used to these new sensations in her body. It was the same for her fingers that changed into sinewy stalactites and her blood that acquired a quicksilver thickness. At the beginning she sometimes wondered whether it was all a dream, but by now she is used to her new life. She loves everything about it but most of all how the power of the moon fills her with an incomparable physical and mental strength.

A moon of one’s own – the luxury of lunatics. Oberon would agree. She sees him across her orbit, on his own moon. She waves at him. He waves back and blows her a kiss. Closer to Uranus, is Puck’s place, but Puck’s not at home, as usual. Probably partying somewhere in space or on Earth, Titania smiles to herself. Good for him. Puck goes back from time to time, while Titania and Oberon refuse to set another foot on what used to be their gorgeous, wondrous planet until it started to be infested by those rotten humans. Some rotten humans, Oberon would correct her. Deep-down they weren’t evil, but, he agreed, a few had taken a bad turn lately. Many, Titania would reply.

It was because of those tyrants that they had decided to make use of their secondary residences so graciously discovered by one kind human, William Herschel, in 1787, the year he had located their moons. Two centuries later, in 1985, when Voyager 2 found Puck’s moon, the idea of a safe space had come up. What if things went from worse to worse on Earth? What if Titania and Oberon’s green forests stopped being green? And worst of all: what if climate control was taken out of fairy hands?

This was precisely what had happened. Driven by constant greed, humans ignored the basic requirements of nature, and it was only a matter of time before nature rose up to its own defence, unleashing storms, landslides, wildfires, floods – and, in its vehemence, even surprised Titania and Oberon who had never seen anything like it. They fully grasped the extent of nature’s anger but realised humans continued to play it all down. That was when they spoke to Puck and decided to leave for Uranus and their moons.

3

Titania spreads her silver wings and contemplates them for a moment before taking a few airy leaps and spiralling into the midnight blue gauze she is surrounded by. Fully expanded, her wings shimmer with bright iridescence. She knows she owes them her life. Without those wings she couldn’t have escaped.

She breathes in full lungs of moon dust particles and savours how they invigorate her at once. She senses her blood’s alertness, adrenaline pumping through her veins, waking all her powers. It’s the most beautiful love story she’s ever had, this overwhelming joy she’s been filled with ever since she’s started distancing herself from Earth and finding her true home.

And yet, she misses the parties they had on her old planet, the nights of dancing and singing and playing music with all the fairies. Their innocence and carefreeness... The giggles they had, the fantastic energy they shared, the floating, the loving, the playing. The youth. Moving into space has made her feel mature, serene and peaceful – all those emotions that come from cultivating one’s own spatial garden with the few beloved people that matter.

But now is the time for a party. The most extravagant party ever.

It will happen in space. And she, Titania, will organise it.

She already knows how she’ll go about it.

Whirling her pirouettes in the glittering darkness above her moon, she sees Oberon glide towards her, cutting through Uranus’s methane and helium. Despite all the sorrow he caused her on Earth, with his tricks and deceptions, he is still her best friend. Watching him take a swift, elegant turn to slow down his celestial speed, Titania savours the biscuity smell and taste of the atmosphere that doesn’t cease to fill her with joy. How right they were to leave Earth for good.

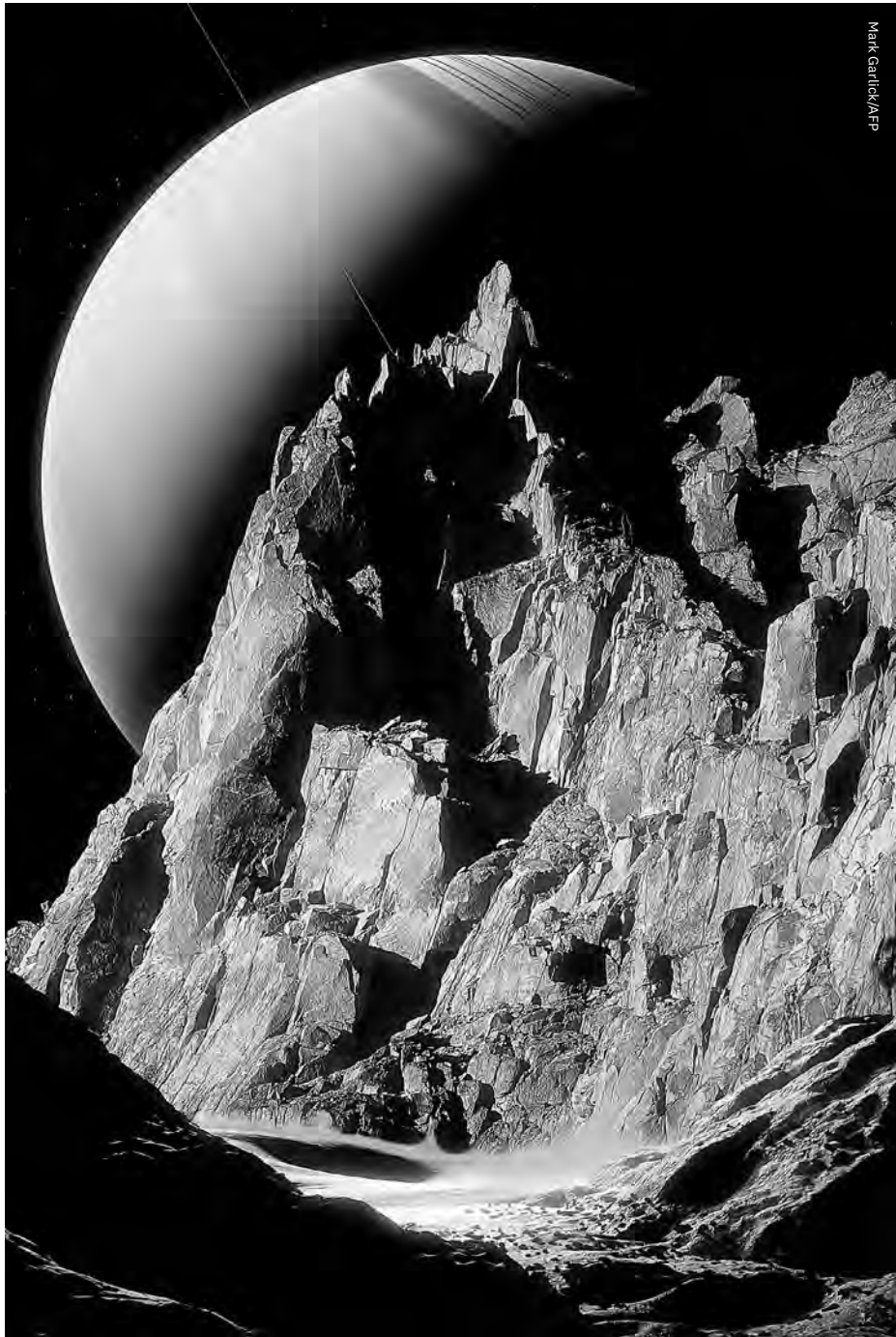
‘I’ve had an idea,’ she opens their meeting after Puck’s also zoomed in and they’ve all exchanged hugs and news. She points to a rock arrangement and invites her friends to sit down. ‘We’ll organise a party.’

Oberon and Puck look at each other. Like hers, their bodies have also changed in space. Always the tall, strong and muscular fairy, Oberon now resembles a flexible metallic giant, towering over her and airy Puck. Of the three, Puck’s body is the most volatile one, switching colours seamlessly, registering the tiniest change of air. Probably due to his frequent atmospheric trips, Titania suspects. Still more Earth within him.

‘But we had a party yesterday,’ Oberon replies.

‘A real party, I mean, not just the three of us, but hundreds of people! Thousands!’ Titania looks at her two closest friends. ‘You don’t understand!’ she sighs. ‘A party like in the old days! With humans!’

‘Hang on! What do you mean?’ This time it is Puck who looks incredulous.



An impression of the green ice giant planet, Uranus, seen from the surface of its innermost substantial moon Miranda

‘Do you want to go back to Earth? Do you want me to take you along?’ he gasps, visibly uneasy at the thought of having the fairy lady’s company on one of his wild trips. ‘I was going to a wedding party tonight...’ he says.

Titania laughs. ‘Don’t worry, Puck, you go and have fun.’ Caressing her wings, she takes a deep breath and explains.

‘In fact, it’s convenient you’re going out tonight.’ She pauses, clearly enjoying her friends’ slowness and preparing for the moment of triumph that will follow the revelation of her brilliant idea.

‘You will bring back the crowd into space. And we’ll continue the party up here, on our moons. Or even better we’ll use the orbits! We’ll introduce these humans to zero gravity! They’ll love it, I’m sure! They’ll enjoy dancing on Uranus.’

Oberon’s eyes widen, his jaw drops, and he gasps: ‘That’s brilliant, Titania! That’s an excellent idea!’ He hops off his rock and starts to jump around, his metal wings clinking against his back. ‘We’ll have fun, fun, fun,’ he blurts into space. ‘Yeah, you humans, we’ll show you what parties are like on Uranus and our moons!’ And, to celebrate Titania’s genius he instigates a stomping dance around her, hailing her Goddess of Fairies, stretching out his arms and kneeling in front of her. He extends his hand, and, accepting the invitation, Titania joins him for a mad spatial waltz around her moon, before they spiral into starry darkness, leaving Puck to wonder how all this will be accomplished.

‘It’s easy!’ Oberon laughs, taking his rocky seat. Titania nods, giggling to herself while Puck is still at a loss.

‘We’ll proceed as usual,’ Oberon explains. ‘You’ll go to your wedding party tonight. You’ll take our moondust along, and when the party reaches its end, you’ll just sprinkle it into the guests’ eyes, and they’ll follow you without fail.’

‘Exactly,’ Titania joins in while pulling out a flute from under her dress. ‘You’ll play a tune here and there, and they’ll come after you. It will be easy.’

Puck grabs the flute, looks at it. When he tries to produce a few sounds, nothing happens. Only dust flies out under his breath.

Titania pushes the flute away from his mouth. ‘It’s filled with moondust, silly, you can only use it once you’ve sprayed the dust on those people.’

Puck looks at her, impressed by her determination. ‘Right,’ he says, ‘assuming I’ll do this –’

‘It’s not up for debate,’ Oberon interrupts. ‘You will do this, and we don’t want to see you here without that wedding crowd. Is that understood?’

Puck nods but can’t help smirking. ‘Chill, mate,’ he says, ‘I’ll do it. It’ll be fun.’

He looks at the flute, turns it up and down, looks at the holes that spill out space particles.

‘Don’t worry: the flute contains enough dust to bring back the whole of humanity. It doesn’t matter if you lose some on the way,’ Oberon assures him.

‘So, what happens after the party?’ Puck wants to know.

Titania waves her hand. ‘One thing at a time. We’ll decide later.’ Turning towards Oberon, she says: ‘Let’s get everything ready.’ And to Puck: ‘Off you go! Don’t come back on your own.’

4

Around Uranus, the moons’ orbits are bursting with party people. These human satellites revolve around the wondrous fairy couple Titania and Oberon, who for the occasion have inflated their shapes so that they hover like giant holograms

‘Let me take you home,’
Robin said.
Tita nodded, but looking at
Ron, she wondered what
he meant

over the blue planet, supervising the dancing that happens all around them. They watch their human guests bending, shaking, jiggling in ecstatic pleasure, screaming to the frantic sounds of Puck’s celestial DJ sets, the latter so massive and overpowering they take up his entire moon.

‘And you thought you had good parties?’ Titania shouts out to no one in particular. ‘We’ll show you what a real party is,’ she roars, louder than Puck’s music. ‘And when we let you go, you’ll take the beauty of space with you; you’ll look after dear old Earth for us, and you’ll make sure she’s fine. You’ll forget about your selfish ways: you’ll behave like decent humans for a change...’

Titania embarks on a rant. There are so many things she wants to tell these humans. She realises that she is blurting out all her anger and frustration, bottled up for decades, and that she cannot help it, that it makes her feel better, euphoric, ecstatic even. Finally, she gets the chance to vent, and the party suddenly becomes very different from what she had in mind when she first told Oberon and Puck about it. It is more than a party: it is relief and joy and action. If these humans return to Earth, changed, then surely it will have been worth it.

But what is happening now? Oberon interrupts her flow, shakes her arm and points to the orbits. The spectacle is uncanny. The guests have all stopped dancing. Some are spinning out of control, but most of them are immobile, stuck in a movement. Puck has paused the music. Astounded, he steps into space to join Titania and Oberon. ‘Must be something wrong with the moondust...’ he mutters, gazing around. Oberon’s cancelled the aggrandizing charm and appears in his normal shape next to Puck.

Speechless, they observe what is happening in front of them. The dancers double, triple in size, and then – incredible,



Artwork of planet Earth seen from space

amazing, wondrous – they grow long noses and grey ears; their necks stretch out, lowering backs and bottoms so much so that the arms start to function as forelegs. Hang on – are they turning into donkeys? Titania can’t believe her eyes. Panicky, Puck enlarges his hands, and shovels heaps of moondust into the orbits – all to no avail. The donkeys keep floating around. When they reach Puck’s moon, a symphony of hee-haws arises out of nowhere. The braying continues until the first donkeys start to evaporate, leaving tiny electron acoustic waves around Uranus.

‘Where are they going?’ Titania screams, coughing on the particles, leaping back and forth, her wings all electrified. ‘Let’s follow them!’ Her screeching and giggling soon drown out the hee-haws. Oberon just about manages to hold her back, when she aims at mounting one of the passing donkeys. With Titania squeezed in between her friends, they watch until the last asses have vanished. Later, much later, in different worlds and times, they will refer to this party as the most mysterious one of their entire fairy lives, so bizarre they even doubt they remember it correctly.

5

Tita jumped up. The bar was empty, but somebody was shaking her arm.

‘Wake up!’ Robin whispered.

Next to her, Ron was stretching and yawning on his bar stool.

‘I can’t believe you fell asleep! Why didn’t you come to my place? I thought it was clear we’d continue the party.’

Tita looked at him, all drowsy.

‘Let me take you home,’ Robin said.

Tita nodded, but looking at Ron, she wondered what he meant. ●

D’Land publishes diverse voices from the Luxembourgish literary scene. This time, and to mark the beginning of summer, Anne-Marie Reuter responded to the prompt ‘A midsummer night’s dream.’

Wie der Brexit das Touren erschwert

IIII Claire Barthelemy

Seit dem EU-Austritt Großbritanniens ist der kulturelle Austausch zwischen europäischen und britischen Künstlern viel komplizierter geworden



Benoît Martiny und Band in London

„London!“, ruft Benoît Martiny vor den rund 30 Zuschauern im Club Folklore im Osten Londons. „Für uns ist es ein Traum, der wahr geworden ist, hier in London zu spielen. Es ist wundervoll, diesen Moment mit euch allen zu teilen, danke euch allen!“ Die fünfköpfige Benoît Martiny Band legt los und hat sichtlich Spaß an diesem Konzert. Das liegt wohl auch daran, dass sie es endlich nach Großbritannien geschafft hat.

Denn vergangenes Jahr wurde die Band um den luxemburgischen Schlagzeuger auf der Reise nach Großbritannien für kurze Zeit von britischen Grenzbeamten in Calais festgehalten. Im Europort wurden die Musiker einzeln vernommen. „Danach sperrte man uns fast drei Stunden lang zusammen in eine Zelle, ohne unsere Telefone und unsere Pässe. Die französische Polizei eskortierte uns schließlich heraus. Sie versicherte uns noch, dass wir keine Kriminellen seien“, sagt Benoît Martiny. Die Konzerte fielen also damals aus, statt nach England ging die Reise zurück nach Luxemburg. Der Musiker sieht es mit Humor. „Glücklicherweise hatten wir kostenlose Snacks in der Zelle.“

Der Vorfall zeugt von der Verwirrung, die auch Jahre nach dem Brexit unter Musikern und so-

gar Grenzbeamten herrscht. Als Benoît Martiny nach den abgesagten Konzerten in England die britische Einwanderungsbehörde kontaktierte, zeigte die sich erstaunt. Seine Band hatte wohl Pech „mit dem Grenzbeamten“, hieß es.

Für den zweiten Versuch beriet sich Benoît Martiny mit einer befreundeten Band, die Erfahrung mit dem „Certificate of Sponsorship“ hatte. Solch eine Sponsorenbescheinigung benötigen die Arbeitnehmer, um in Großbritannien zu arbeiten. Das digitale Dokument ist drei Monate gültig. Neben dem „Certificate of Sponsorship“ müssen Künstler ihre Instrumente und Bühnenausstattung mit einem Zolldokument anmelden, dem „Carnet ATA“ (Admission Temporaire/Temporary Admission).

Spontane Konzerte in Großbritannien sind für EU-Europäer quasi unmöglich geworden. Außerdem bringen diese Dokumente Kosten mit sich, die wohl vor allem junge Bands abschrecken. C’est Karma, die luxemburgische Band um Karma Katena, trat im November vergangenen Jahres in London auf. Für dieses einzige Konzert jenseits des Ärmelkanals musste sich die Band schon Wochen vorher vorbereiten. „Alles kostet Geld, und man muss alles extrem genau angeben. Es ist schon ein bisschen ver-

rückt, um in England zu spielen“, sagt Karma Katena lachend. „Es wäre sinnvoller gewesen, mehr als nur ein Konzert zu geben.“

Britische Bands, die auf Bühnen in der EU spielen wollen, sind ebenfalls betroffen. Serra Petale, eine australische Gitarristin, die mit ihrer Londoner Band Los Bitchos im April beim Out-of-the-Crowd-Festival auftrat, ärgert sich über die Zollformalitäten. „Jedes Mal, wenn wir nach Europa reisen, müssen wir dieses blöde Carnet ausfüllen, das meiner Meinung nach die größte Zeitverschwendung ist. Das ergibt überhaupt keinen Sinn und es ist eine Schande, dass so etwas passiert“, findet die Musikerin.

Außerdem müssen britische Künstler sich an die Arbeitserlaubnis- und Visa-Regeln der einzelnen EU-Länder anpassen, was die Organisation einer Tour noch komplizierter macht.

Die Europäische Union ist ein wichtiger Markt für die britische Musikindustrie, und der Brexit war ein Desaster: 2023 gab mehr als ein Viertel der Musiker und Beschäftigten in der Musikindustrie in einer Umfrage an, seit dem Brexit überhaupt keine Arbeit mehr in der EU zu haben. Nun wird auf Erleichterung gehofft, denn im Mai haben Großbritannien und die EU einen neuen Brexit-Vertrag ausgehandelt. Keir Starmer, der britische Premier, hat seit seinem Amtsantritt im Juli 2024 immer wieder von einem „Reset“ gesprochen. Seine Regierung wolle die Beziehung mit der EU wieder aufbauen, die bitteren Jahre hinter sich lassen.

Doch obschon das Thema der tourenden Musiker/innen behandelt wurde, wurden keine Erleichterungen festgelegt. Die Union und Großbritannien würden „Bemühungen zur Förderung von Reisen und kulturellem Austausch fortsetzen“, hieß es lediglich.

Repräsentanten der britischen Musikindustrie geben sich diplomatisch, fordern aber konkrete Maßnahmen. „Musiker und Crewmitglieder mussten mit dem Austritt Großbritanniens aus der EU einen No-Deal-Brexit hinnehmen, und

es ist höchste Zeit, dieses Problem anzugehen“, erklärt Tom Kiehl, Geschäftsführer von UK Music, die die britische Musikindustrie vertritt.

Luxemburger Künstler sind zwar hauptsächlich in den Nachbarländern unterwegs, doch das Vereinigte Königreich ist immer noch ein sehr beliebtes Ziel. Kultur:LX verzeichnete 2024 einen Zuwachs an Tourneen und Recherchereisen nach Großbritannien, die die Institution finanziell unterstützte. 2023 förderte sie sieben Projekte, 2024 waren es 21, so die Institution. Obwohl Kultur:LX nicht auf alle Formalitäten der Einreise spezialisiert sei, könnten Künstler/innen sich jederzeit bei der Einrichtung informieren. „Jeder Fall ist individuell, und es ist schwierig, eine Antwort zu geben, die allen Situationen gerecht wird. Daher ist die Analyse jedes einzelnen Projekts wichtig“, erklären Diane Tobes, nationale Direktorin von Kultur:LX und Valérie Quilez, die Internationale Direktorin, per E-Mail. Auch informiere man die Luxemburger Botschaft in London über die Tourneen luxemburgischer Künstler/innen, „um sicherzustellen, dass uns keine neuen Formalitäten entgehen“.

Für Benoît Martiny ist mit der Tour in Großbritannien ein Traum wahr geworden. Die Musik seiner Band ist stark von britischen Rock-Legenden der Sechziger- und Siebzigerjahre beeinflusst. „Das ist einer der Gründe, warum wir hier sind – um zu sehen, wie unsere Musik hier ankommt“, so der Schlagzeuger der Jazz-Rock-Band. Die Briten zeigten sich schon beim Auftakt der Tour in Lincoln, einer Stadt im Norden Englands, sehr begeistert. „Man sagte mir, kommt wieder, jederzeit.“ Es scheint, dass sich die Menschen dort wirklich engagieren. „Wenn ihnen etwas gefällt, dann sagen sie das auch“, so der Schlagzeuger.

Auch in London wurde zur Musik der Band getanzt. Nun ist Benoît Martiny zurück in Luxemburg, wo er mit seiner Band am 19. Juli bei der Blues’n Jazz Rallye wieder vor heimischem Publikum auftreten wird. Doch er will auf jeden Fall wieder zurück auf die Insel, trotz der ärgerlichen Formalitäten. ●



T
A
B
L
O

CARNET NOIR

Léon Krier,

l’architecte luxembourgeois est décédé mardi dernier, il avait 79 ans. Fils d’un tailleur et d’une pianiste, il a fait ses études d’architecture à l’université de Stuttgart. Opposé aux principes de l’architecture et de l’urbanisme

modernes, il collabore d’abord avec le Britannique James Stirling, dont les constructions postmodernes spectaculaires contrastent déjà avec la rigueur des années 1960. Installé en Grande-Bretagne en 1968, Léon Krier enseigne l’architecture et mène une activité théorique importante, publiant ses écrits et ses projets urbains dans les principales revues d’architecture européennes. Il milite pour un retour à la ville traditionnelle, fondé sur une redéfinition des espaces publics.

Au Luxembourg, il a marqué le paysage urbain avec la Cité judiciaire,

achevée en 2008 sur le plateau du Saint-Esprit, un projet mené avec son frère aîné, Rob Krier, décédé en 2023. Il a par ailleurs conçu des bâtiments remarquables comme la Krier House à Seaside, en Floride, et le Village Hall à Windsor, Vero Beach, en Floride. Il signe aussi des entités plus imposantes comme la ville nouvelle de Poundbury, quatre quartiers formant l’extension de la ville de Dorchester, réalisées à la demande du prince Charles (qui n’a jamais caché son hostilité à l’égard de l’architecture contemporaine) ou le plan du nouveau quartier de Ciudad Cayalá au Guatemala. FC

EXPOSITION

La Luga? Boff...

La Luga est en préparation depuis 2016. Le projet était porté par Viviane Loschetter (Déi Gréng), alors échevine à l’Environnement de la capitale. L’exposition horticole promettait d’être un spectaculaire écrin pour la Pétrusse qui vient d’être renaturée. Reportée à cause du Covid, elle a finalement été lancée le 7 mai dernier pour un résultat franchement décevant.

On se demande bien où sont passés les 22 millions d’euros dépensés, tant on a l’impression de se retrouver dans une gentille

manifestation de province. Les jardins près du minigolf sont riquiquis. Les structures modulaires qui abritent l’accueil sont *cheap*. Les œuvres exposées ci et là sont gentilles, mais impressionnent peu (photo : Sven Becker). Et puis, les barrières et les cabanes de chantier gâchent toujours le fond de la vallée.

Quant à l’ouverture de l’aquatunnel, entre Pétrusse et Pfaffenthal, que dire ? Il en coûte douze euros (!) pour pas grand-chose. L’installation artistique dans laquelle le Mudam est impliqué consiste en quelques baffles qui sifflent des sons vaguement oniriques, sensés rappeler le monde des sirènes. Soit. Les

néons de chantier blancs qui balisent le tracé rectiligne et la lumière bleue qui ouvre sur le puits sont terriblement mornes par rapport à *The Court of miracles*, conçu au même endroit par Antoine Prüm dans le cadre de Manifesta (1998). Les supports communicationnels utilisant ces anciens visuels, difficile de ne pas se sentir floués. Au point que les guides reçoivent de nombreuses critiques des visiteurs. EN



L’art de rue au musée

IIII Loïc Millot

Le musée des beaux-arts de Nancy consacre une importante exposition à l’histoire du graffiti

Dédier une exposition à l’art du graffiti repose sur un double paradoxe. Le premier consiste à afficher dans un musée une forme d’expression éphémère liée à l’espace public. Le second réside dans le constat d’un art aussi populaire que largement méconnu dans son histoire. C’est cette lacune historiographique que vise à combler la remarquable exposition *Aérosol. Une histoire de la peinture du graffiti* organisée par le Musée des beaux-arts de Nancy. Son parcours s’étend sur plus de vingt années, de 1960 à 1985, soit une période féconde au cours de laquelle cette pratique a émergé en France, jusqu’à peu se voir légitimée par les institutions culturelles.

La première partie de l’exposition débute par une approche matérialiste. Elle porte sur l’évolution d’un objet, la bombe aérosol, à laquelle Camille Gendron a consacré sa thèse. La chercheuse met en exergue les spécificités techniques et esthétiques de son usage, à l’échelle de l’histoire des arts. L’aérosol induit en effet un rapport différent, tant au support qu’au geste et au résultat obtenu : disparition du contour au profit de surfaces hybrides, effets de gouttelettes et crachotis propres à cet outil. Parallèlement à la collection de bombes et de caps réunie par Aurélien Harmignies, une frise chronologique retrace l’archéologie de l’aérosol. Inventé en 1926 par le Norvégien Erik Rotheim, le spray sert tout d’abord d’insecticide pour l’armée américaine. Les années 1950 et 1960 voient surtout l’expansion du produit et de ses diverses finalités commerciales, notamment dans la retouche automobile et la robinetterie. Au cours des années soixante, les premières manifestations du graffiti en tant qu’expression de la rue apparaissent.

L’exposition évoque les revendications politiques qui lui sont associées (Algérie, Guerre du Vietnam, puis luttes féministes et homosexuelles dans les années 1970), et qui font des murs les pages d’un livre ouvert à toutes et à tous. Les premières manifestations photographiées datent de 1962. Elles s’inscrivent dans le contexte de l’Indépendance de l’Algérie et des exactions commises par l’OAS. Ainsi peut-on lire sur un mur de Paris recouvert d’affiches publicitaires : « OAS S.S. PAPON TUEUR ». Dans le cadre des grèves ouvrières de 1969, un grand pochoir orné d’une tête de mort se dresse, terrifiant de lucidité désespérée : « Vote et crève, salaud de pauvre », y lit-on. Mai 68 donnera une large visibilité à ce type de manifestation publique, dont certains slogans resteront célèbres (« *Il est interdit d’in-*

Aérosol institutionnalise de l’art du graffiti en le faisant entrer au musée

terdire » ou encore « *Contre la violence policière, la violence dans la rue* »). Les situationnistes, via le procédé du détournement théorisé par Guy Debord et Gil J. Wolman, sont à l’avant-garde de l’utilisation politique de l’aérosol. On ne peut s’empêcher de sourire en découvrant l’énoncé potache de René Vienet : « *Godard, le plus con des Suisses pro-chinois !* ». C’est également durant Mai 68 que la presse relaie de tels slogans, contribuant à populariser davantage cette technique nouvelle.

La salle suivante fait sonner les murs de la ville. Elle montre la façon dont des groupes de musique issus des scènes rock et punk ont repris à leur compte l’esthétique brute, propre à la culture *Do it yourself*. Les groupes s’emparant du pochoir et de l’aérosol sur leurs affiches et leurs pochettes de disque sont nombreux. Certains vont jusqu’à glisser des matrices de pochoir dans les pochettes de leurs albums. Leurs noms évocateurs reflètent l’esprit d’une époque pleine de vie mais profondément désenchantée : Marquis de Sade, Trust, La souris déglinguée, Oberkampf, Diesel, Chaos, Nitrate, Social Negative, Vomix, Les Araignées du soir ou encore les Trotskids... Une affiche promotionnelle d’Oberkampf incite les spectateurs à s’emparer du graffiti (« *Écris ce que tu penses sur les murs !* »). Ces formations musicales se saisissent des murs pour promouvoir leurs existences et leurs styles de vie alternatifs : têtes rasées ornées de crêtes, perfectos et bombers noirs, jeans crades soutenus par des bretelles. À travers ces portraits de groupe s’affirment une conscience collective et la nécessité de vivre au présent, à défaut d’entrevoir un futur désirable... La fin des années 1970 voient aussi des formes de contestations envahir les murs contre la construction du Centre Pompidou. Ainsi de ce bombe

reproduit sur une cimaise : « Le vieux Beaubourg est implanté dans un quartier triste à tuer. Prends des bombes de peinture et bombe tout écris ce que tu penses sur les murs. Imagine un peu les rues de Paris ainsi bombées seraient bien moins tristes. Les murs remplis de graffiti ça égaierait tes yeux ».

Le parcours s’intéresse enfin aux diverses formes de légitimation artistique survenues depuis les années 1980. Là où la bombe offrait un moyen rudimentaire pour affirmer un style de vie marginal et un positionnement politique, elle va devenir l’apanage d’artistes formés aux beaux-arts. Ainsi de Jacques Villeglé et de ses affiches lacérées du métro parisien ou encore de Ben et de ses bons mots rédigés à la bombe. Moins connu que ces derniers, mais tout aussi important, on découvre l’œuvre de Gérard Zlotykamien, l’un des pionniers de l’art urbain en France qui, dès 1963, tourne le dos au monde institutionnel des galeries pour exercer à l’air libre. Aux quatre coins de Paris, Zlotykamien peint ses « éphémères », de fragiles silhouettes humaines hantées par le traumatisme de la Shoah. Au début des années 1980 émergent des artistes aux productions raffinées et poétiques, comme les pochoirs accompagnés d’aphorismes de Miss.Tic, l’une des rares figures féminines dans le paysage très masculin de l’art urbain. Citons également Jef Aerosol, Blek le rat, pionnier du mouvement pochoiriste qui recouvre les murs de figures de rats, mais aussi Marie Rouffet, qui joue sur la répétition d’un même motif. À noter : la plupart des œuvres dévoilées ici sont assorties des maquettes de pochoir.

Le second niveau de l’exposition fait la part belle aux échanges et influences entre les États-Unis et la France. Ce rapprochement s’effectue par le biais du tag, une pratique apparue dans les années 1960 qui consiste à inscrire son pseudonyme dans la ville de façon à être reconnu par ses pairs. Les lettres de l’alphabet latin y sont déformées au point d’être illisibles pour les non-initiés. L’un des premiers à exercer dans l’Hexagone se nomme Brando, qui introduit cette pratique suite à ses nombreux allers-retours à New York (son père est américain). Il formera un duo de choc auprès de Scam au sein du collectif Bomb Squad 2, lequel sera suivi de bien d’autres (Spirit, Asphalt, Blitz, BBC...). À côté des photos de wagons new-yorkais entièrement graffés, on découvre des reconstitutions de pans entiers de Paris grâce au travail archivistique mené par le centre Arcanes, qui documente et recense tout ce qui a trait à l’art urbain. On peut suivre ainsi les différentes strates de graffitis sur les principaux spots de la capitale. Les grands rassemblements où se retrouvent breakers, DJs et autres graffeurs invétérés, tels que le festival Fêtes et Forts d’Aubervilliers ou La ruée vers l’art initié en 1985 par le ministère de la Culture, témoignent de l’engouement pour la culture urbaine. Et d’une institutionnalisation que vient concrétiser, quarante ans plus tard, l’exposition *Aérosol*. ●

Exposition *Aérosol. Une histoire de la peinture du graffiti*, jusqu’au 31 août 2025 au Musée des Beaux-Arts de Nancy, dans le cadre des Rencontres urbaines de Nancy

Le dessinateur Jano et son personnage Kebra dans une usine désaffectée de Montpellier



Aus dem Leben gegriffen

IIII Marc Trappendreher

Die Filme der Brüder Dardenne



Les jeunes mères, neuer Film der Brüder Dardenne

Bei den diesjährigen Filmfestspielen in Cannes gewann *Jeunes mères* den Preis für das Beste Drehbuch. Es ist die neunte Auszeichnung der Gebrüder Dardenne an der Croisette und ein weiterer Eintrag in eine internationale Erfolgsgeschichte, die weit zurückreicht. Der künstlerische Ursprung der Gebrüder Dardenne liegt zunächst in politischen Dokumentarfilmen, die sie zugunsten von Spielfilmen aufgaben, die menschliche Dramen fokussierten. Die Dardenne sind in Seraing aufgewachsen, einem industriellen Vorort von Lüttich, geprägt von Werften, Armut und Arbeitslosigkeit. Jean-Pierre (geb. 1951) studierte Schauspiel, Luc (geb. 1954) Philosophie. Mitte der Siebzigerjahre gründeten sie die Produktionsfirma Dérives und drehten rund 60 Dokumentarfilme, oft mit politischem oder sozialem Fokus – über Streiks, Widerstandsbewegungen oder Flüchtlinge. Sie arbeiteten eng mit linken Aktivistengruppen zusammen und betrachteten das Kino schon früh als Teil eines gesellschaftlichen Engagements.

Irgendwann reichte ihnen die dokumentarische Form nicht mehr. 1994 gründeten sie Les Films du Fleuve, ihre heutige Produktionsfirma, um Spiel-

filme zu drehen – aber mit dem gleichen Anspruch an Wahrhaftigkeit und politischer Dringlichkeit. Ihre ersten beiden Spielfilme, *Falsch* (1987) und *Je pense à vous* (1992), blieben experimentell und weitgehend unbeachtet. Erst mit *La Promesse* (1996) fanden sie ihre Form: dichte Kameraarbeit, Nähe zu den Körpern, Reduktion aufs Notwendigste. Es folgten *Rosetta* (1999), mit der Goldene Palme in Cannes ausgezeichnet, *Le Fils* (2002) und *L'Enfant* (2005), ein erneuter Palmen-Gewinn. Man kann diese Filme als Trilogie über Jugendliche am Rand der Gesellschaft bezeichnen, über Schuld und Verantwortung. Das künstlerische Programm des Regisseurpaars war etabliert. Ihr neuer Film, *Jeunes mères*, um fünf minderjährige Mütter, die mit ihren Babys in einem belgischen Mutterhaus leben, verbindet erstmals multiperspektivisch die Themenfelder, die die Brüder immer schon umtrieben.

Durch ihre wiederkehrende Präsenz in Cannes wurden die Dardenne international zu einer festen Größe im Arthouse-Kino. 13 Spielfilme haben sie bisher gedreht und einen Stil kultiviert und zur Vollendung gebracht, der sofort erkennbar ist: Die Kamera – geführt von Alain

Marcoen – bleibt immer dicht an den Figuren, oft an ihren Rücken, folgt ihnen durch Gänge, Straßen, Werkstätten. Diese Nähe erzeugt Intimität und Unmittelbarkeit, aber keine Sentimentalität. Dialoge sind spärlich. Gefühle entstehen weniger durch Worte, sondern mehr durch Bewegungen, Handlungen, Blicke. In *Le Fils* etwa sagt der Schreiner Olivier kaum ein Wort. Dennoch begreifen wir seine innere Qual: Der Jugendliche, den Olivier als Lehrling annimmt, ist der Mörder seines Sohnes. Der Film erzählt keine Rachegeschichte, verweigert moralische Erklärungen – nur das beharrliche Beobachten einer Annäherung steht im Vordergrund. Die Dardenne zeigen keine Lösungen, sondern Prozesse. Menschlichkeit wird nicht behauptet, sie entsteht. Ein wesentlicher Aspekt dieses Stils ist die Besetzung mit Laiendarstellern oder weitgehend unbekannten Schauspielern. Jérémie Renier war 15, als er in *La Promesse* debütierte – später spielte er Bruno in *L'Enfant*. Für die Brüder sind prominente Schauspieler mit einem medialen Image vorbelastet und stehen zwischen Figur und Zuschauer. Bei aller Spontaneität und Unmittelbarkeit, die die Brüder erzeugen, ist in ihrer Arbeitsweise nichts dem Zufall überlassen: Oft proben sie wochenlang jede Szene, jede Bewegung. Die improvisierte Wirkung ist das Ergebnis minutiöser Planung. Der hochgradig filmisch konstruierte Realismus-Effekt macht ihre Geschichten „wie aus dem Leben gegriffen“.

Die Dardenne zeigen Armut, aber nie als Spektakel. Wohl verurteilen sie neoliberale Zustände, aber weniger systemkritisch und paternalistisch als etwa Ken Loach. Der Kapitalismus wird bei ihnen sichtbar in Form von Strukturen, Hierarchien, vorgesetzten Autoritäten mit sichtbaren Gegnern: Arbeitsämter, Konzerne, Polizei, Bürokratie. Die Filme verweigern entschieden die verführerische Ästhetisierung des Leids, zielen weniger auf Empörung ab als auf existenzielle Unruhe. In *Rosetta* etwa lebt die Hauptfigur in einem Wohnwagen mit ihrer alkoholkranken Mutter. Sie sucht Arbeit mit verzweifelter Eifer und scheitert. Der junge Vater in *L'Enfant* handelt skrupellos, aber nicht aus Bosheit, sondern aus Unreife. Der Film zeigt seinen langsamen Prozess der Wandlung – nicht durch Strafe, sondern durch zwischenmenschliche Erfahrung. Das Kino der Dardenne lädt zu einer Ethik des Sehens ein. Wie handelt man richtig in einer Welt, die moralisch ambivalent und strukturell ungerecht ist? So lautet die Leitfrage, die das Werk der Brüder strukturiert.

Oft werden sie deshalb als politische Filmemacher bezeichnet. Das stimmt – aber auf besondere Weise. Sie erzählen keine Geschichten über „die Gesellschaft“, sondern über Einzelne in einem konkreten sozialen Kontext. In *Le gamin au vélo* (2011) sucht ein Junge menschliche Nähe, auch zu einem Drogendealer. Die Darstellung ist nicht wertend, sie zeigt emotionale Bedürftigkeit. *Le jeune Ahmed* (2019) erzählt aus dem Leben eines Teenagers, der sich in seinem Glauben verliert und radikalisiert. *Jeunes mères* erzählt aus dem Leben junger Frauen, die Mütter sind, aber selbst noch nicht erwachsen sein durften. Die Dardenne zeige nicht, wie die Welt sein sollte, sondern wie sie ist und wie Menschen darin handeln. Sie glauben an die Möglichkeit moralischer Erkenntnis, nicht als Botschaft, sondern als Erfahrung.

Die Form ist bei ihnen nie Selbstzweck. Sie ist indes durch jahrelange Wiederholung längst konstant und erwartbar geworden. Das ist in *Jeunes mères* nicht anders. Der Film zeigt den Wunsch nach Autonomie, nach Selbstbestimmung junger Menschen in einem sozialen Gefüge, das zwischen kaltherziger Ächtung und aufrichtiger Unterstützung oszilliert. Dabei offenbart sich die komplexe Lage der jungen Frauen zwischen Fürsorge und Überforderung, Verantwortung und Selbstschutz. In bester modernistischer Manier denkt auch dieser Dardenne-Film nicht für uns, sondern fordert unsere Ansichten und Vorstellungen heraus. ●

AVIS



Avis de marché

Procédure : 10 européenne ouverte
Type de marché : Fournitures

Date limite de remise des plis :
01.08.2025 10.00 heures

Intitulé :
Soumission relative à la fourniture de mobilier dans l'intérêt de la construction des Archives nationales à Esch-Belval.

Description :
– Fourniture et montage de mobilier des espaces publics, de consultation et des bureaux du bâtiment administratif.

Lots 1:

Intitulé :
Zones accessibles au public.

Description :
– Mobilier zone accueil, tables et chaises pour espaces de consultation.

Lots 2 :

Intitulé :
Armoires bureaux et mobilier espaces de rencontre.

Description :
– Armoires de bureaux, tables hautes et fauteuils.

Lots 3 :

Intitulé :
Zones non-accessibles au public.

Description :

– Chaises, bureaux et équipements.

Critères de sélection :

Les conditions de participation sont précisées au cahier des charges.

Conditions d'obtention du dossier :

Dossier de soumission à télécharger gratuitement sur le Portail des marchés publics (www.pmp.lu).

Réception des plis :

La remise électronique des offres sur le Portail des marchés publics (www.pmp.lu) est obligatoire pour cette soumission conformément à la législation et à la réglementation sur les marchés publics avant les date et heure fixées pour l'ouverture.

N°. avis complet sur pmp.lu :
2501575



Société Nationale des Habitations à Bon Marché s.a.

Avis de marché

Procédure : 01 ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis :
22.07.2025 10.00 heures

Lieu :
SNHBM 2B, rue Kalchesbruck L-1852 Luxembourg

Intitulé :
3331_peinture, réf. Aa15.

Description :

– L'exécution des travaux de peinture de 2 immeubles résidentiels à Luxembourg-Merl.

Conditions d'obtention du dossier :
Le bordereau de soumission est téléchargeable sur le Portail des marchés publics.

Réception des plis :
Le jour de l'ouverture avant 10.00 heures.

N°. avis complet sur pmp.lu :
2501616

d'LëtzebuurgerLand

Fondé en 1954 par Carlo Hemmer, édité par Leo Kinsch de 1958 à 1983. Hebdomadaire politique, économique et culturel indépendant paraissant le vendredi. Publié par les Éditions d'Letzeburger Land s.à r.l., R.C.B 19029, N° TVA LU 12 12 40 22. La reproduction des articles et illustrations est interdite sans l'accord écrit de l'éditeur. **Gérant** Antoine Hron (485757-1; ahron@land.lu), **Rédacteur en chef** Peter Feist (485757-24; pfeist@land.lu), **Rédaction** France Clarinval (485757-26; fclarinval@land.lu), **Stéphanie Majerus** (485757-35; smajerus@land.lu), **Erwan Nonet** (48 57 57 28; enonet@land.lu), **Sarah Pepin** (485757-36; spepin@land.lu), **Pierre Sorlut** (485757-20; psorlut@land.lu), **Bernard Thomas** (485757-30; bthomas@land.lu), **Mise-en-page** Pierre Greiveldinger (485757-34; pgreiveldinger@land.lu), **Photos** Sven Becker (485757-36; sbecker@land.lu), **Administration et publicité** Yi Ren (485757-32; yren@land.lu) **Édition et rédaction** 59, rue Glesener L-1631 Luxembourg **Courrier** Boîte postale 2083, L-1020 Luxembourg **Téléphone** 48 57 57-1 **Fax** 49 63 09 **E-mail** land@land.lu **Internet** www.land.lu **Twitter** @Letzland **Facebook** d'Lëtzebuurger Land **Instagram** [letzzeburger_land](https://www.instagram.com/letzzeburger_land) **Impression** Editpress S.A. **Prix par numéro** 6,50 € **Abonnement annuel** 220,00 € **Abonnement étudiant/e** 95,00 € **Compte en banque** CCPLULL : IBAN LU59 1111 0000 5656 0000

THÉÂTRE DES ORGIES ET DES MYSTÈRES

Irons-nous toujours à Prinzendorf ?

IIII Lucien Kayser

Hermann Nitsch est mort en 2022, occupé jusqu'au dernier jour à la version 2 de son *6-Tage-Spiel*, reprise le week-end de Pentecôte

Le hasard a fait que se sont suivis, à quelques jours d'intervalle, des voyages à Giverny et à Prinzendorf. D'un côté, les coteaux de Seine avec, dans la brume matinale, la plus convaincante image impressionniste, la maison de Monet, ses jardins, celui des allées fleuries, même elles eussent été plus luxuriantes à un autre moment, vrai aussi dans celui des nénuphars quasiment inexistants. De l'autre, les collines plantées de vignes du nord de la Basse-Autriche, le château de Nitsch, sa cour intérieure, ses dépendances, du Schüttboden au Weinkeller. Deux lieux, des hauts lieux, liés indissociablement aux deux artistes et à leur œuvre, tous deux passés dans l'histoire de l'art.

Le rapprochement dépasse, et de loin, le pur hasard. Le musée de l'Orangerie, à Paris, n'a-t-il pas il y a un an et demi rendu hommage à l'Autrichien, dans ce qui aurait dû être un autre projet, tribut de Nitsch à Monet, arrêté par la mort. Face aux *Nymphéas*, dès lors, ce furent les dernières peintures de Nitsch, éblouissantes, vivement pétries, malaxées. Au sujet des *Nymphéas*, Clémenceau notait que Monet atteignait la limite de ce que peut accomplir la puissance de la brosse et du cerveau. Question couleur et lumière, le jeu est égal ; pour les limites, Nitsch les a repoussées, abolies, cela appartenant à son temps, les années soixante du siècle dernier, place à la mise en scène d'événements réels, aux corps des ordres humain et animal, leur sang, leur chair, leurs boyaux, pour souiller la toile, non, pour en sortir dans des actions, des rituels avec leur signification symbolique, et leurs parts immémoriale et contemporaine.

Les deux premières journées du *6-Tage-Spiel* avaient été données en 2022 et en 2023. Là, en ce mois de juin, les tables se trouvent dressées pour la suite, toutes coloriées, recouvertes de fruits, de légumes, ailleurs de toutes sortes d'abats, pour telles actions, de même du côté sud de la cour, contre la façade comme des toiles vierges sont prêtes, alors que l'orchestre, imposant de nombre déjà, soutenu par de la musique électronique, à d'autres moments par un chœur, donne le substrat du Gesamtkunstwerk avec des accents proprement wagnériens, prolongés indéfiniment sous la direction d'Andrea Cusumano. Très vite, tous les sens se trouvent échauffés, excités, se répondent les uns autres, se confondent dans la plus pure synesthésie. Et ne font que suivre une partition parfaitement réglée et respectée sous les ordres de Leonhard Kopp et de Frank Gassner. Avec à tels moment de grande tension, voire d'apothéose, le tintement des cloches, le métal sonore et assourdissant des gongs. C'est prenant, c'est empoignant, on peut s'y soustraire, prendre quelque mets, un verre de vin, et quelquefois aller se recueillir à la tombe de Nitsch, à l'arrière du château.

Les épisodes se suivent, actions où le corps humain, vêtu de blanc ou dénudé, est mis à l'épreuve, comme dans les crucifixions, où un cadavre animal est posé sur la personne et que d'autres acteurs se mettent à fouiller de leurs mains ses entrailles, y versent du sang. Tous en sortent rougis, du moins avec de

Rita Nitsch a pu exaucer, une dernière fois peut-être, le vœu de l'artiste, son mari

belles coulures, peintures « éclaboussées » (traduction insuffisante pour *Schüttbilder*) vivantes. Ce sera pire après une mêlée de tout ce monde au fond du bassin de la cour, plus moyen alors de reconnaître quiconque, à quelle équipe le joueur appartiendrait s'il s'agissait d'un simple match de rugby. Chose essentielle cependant, de détente, de jeu quasiment sans frein au milieu de rites conjurant, transcendant même tant de violence.



De Giverny à Prinzendorf, de Monet à Nitsch

L'édifice baroque, d'une ordonnance très classique toutefois, remonte au milieu du 18^e siècle, sans doute construit sur les ruines d'une forteresse médiévale ; acquis en 1971 pour devenir le Bayreuth de Nitsch, il fut en possession du Stift Klosterneuburg depuis 1838. Avec ses environs, il donne lieu, offre ses emplacements, leurs scènes variés, aux multiples cérémonies. Voilà qu'on descend dans la cave à vin où bien sûr à la lumière des torches un caractère plus secret, caché, s'impose et se répand, est-ce Adonis qui est touché du bout de la lance, ou carrément Amfortas ? Dehors, c'est Dionysos qui règne, dieu de la fête. Quant à la procession à travers les champs alentour, ou celle descendant et remontant l'allée du parc, elles se rapprochant dans leur éclat, dans leur vive leur, des derniers tableaux de l'artiste, « fleurs de la résurrection ». En attendant, après dans la nuit les sonorités de musique de chambre, sur la terrasse, le nouveau lever du soleil.

Qu'advient-il du château, du *6-Tage-Spiel* ? L'autre semaine, Rita Nitsch a pu exaucer, une dernière fois peut-être, le vœu de l'artiste, son mari défunt. En payant tout de ses propres de-

niers. Le château, à l'instar de la maison de Monet, volonté politique aidant, pourrait devenir l'endroit le plus mémorable de l'actionnisme viennois. Dès ses premières actions était poussé à cette réalisation. À l'époque, il fut son propre acteur, à sa suite, aujourd'hui, tant de jeunes filles, de jeunes gens participent. Ils endurent les peines des exercices, bravent la chaleur, ou la pluie et le froid. Heinz Cibulka a été l'un des principaux acteurs des premiers temps actionnistes, plus tard le photographe attiré. « Mit heinz cibulka war ein grossartiger passiver akteur gegeben, er stellte in den 60iger jahren seinen körper für aktionen von schwarz-kogler und mir zur verfügung... vor allem wurde von ihm die grosse ruhe, die hingabe die passivität, das so-sein verlangt. er leistete das vollkommene augehen in einem geschehen... »

Peut-être n'irons-nous plus à Prinzendorf, que ce qui peut s'avérer le dernier témoignage soit dédié justement à l'ami Heinz Cibulka, en contrepoint aussi de se démêlés luxembourgeoises jadis. La maladie a empêché les retrouvailles l'autre week-end. ●

S

T

|

L



Les coups
claquent
sur les
protections

land

27.06.2025

Une journée en famille

IIII Benjamin Bottemer

Au premier étage du hall omnisports, dans le quartier Gare à Luxembourg, une arche de ballons est installée pour un anniversaire. On cherche vainement une affiche qui nous guiderait jusqu’au Championnat amateur de muay-thaï. En fait, il suffisait de suivre la musique. Au deuxième étage résonne le phleng muay, une musique traditionnelle aux sonorités entêtantes qui accompagne le ballet des combats. Plus connu sous le nom de boxe thaïlandaise, le muay-thaï est un style de boxe pieds-poings où les coups de genoux, de coudes et les projections sont autorisés.

On imaginait le public saturé de jeunes hommes surexcités, en mode *Gladiators*. On en trouve pas mal sur les chaises disposées autour du ring, ils sont surtout là pour encourager leurs amies. Denis, dont les rugissements dominant la musique, est venu supporter les boxeurs du Fighting club Luxembourg. « J’aurais dû combattre aujourd’hui mais je me suis cassé l’orteil, se désole-t-il. Le muay-thaï je trouve ça beau, il y a la tension entre les deux boxeurs... et aussi beaucoup de respect ». Parmi les spectateurs on trouve également les conjoints, les familles, jusqu’aux grands-parents. Après le combat de leur fils, les parents d’Eliott ont l’air un peu chamboulés. « C’est la première fois qu’on vient le voir, on ne connaissait pas du tout cet univers, confient-ils. C’est un peu spécial de le regarder se faire taper dessus, mais on est contents qu’il ait voulu partager cela avec nous. Et puis on a pu constater que c’était bien encadré ».

Samir et Ilyass, deux arbitres chargés de compter les points et de surveiller les rencontres, confirment : « On est très vigilants. Il y a quelques années, on parlait de sport de sauvages parce que c’était nouveau et méconnu. Le temps a fait son œuvre. Aujourd’hui, c’est le MMA qui a cette réputation ». Tout comme le Mixed Martial Arts (où les coups et les prises au sol sont de mise), le muay-thaï reste une discipline assez confidentielle au Luxembourg. « Nous sommes une jeune fédération, mais le niveau monte et on est rigoureux. Pas question de faire s’affronter deux boxeurs qui ne sont pas dans la même catégorie, comme ça a pu m’arriver » explique Yannick Schalz, organisateur et pré-

sident de la section au sein de la Fédération Luxembourgeoise d’Arts Martiaux. Également coach du Rising Phoenix de Bertrange, il décrit le monde du muay-thaï comme « une grande famille. C’est un sport qui est parfois perçu comme un refuge pour jeunes qu’on considère à problèmes... En tout cas, j’ai entraîné beaucoup de jeunes qui en sont sortis transformés. Et j’ai aussi des cadres et des avocats ».

Plusieurs nak muays (les pratiquants du muay-thaï) arborent le mongkon, le serre-tête traditionnel, ou des écharpes de fleurs artificielles dont le retrait, tout comme les saluts au public, font l’objet de rituels précis. Certains des participants du jour, souvent débutants, ont effectué le voyage en Thaïlande pour des stages. C’est le cas de Nils, qui témoigne à sa descente du ring. « Là-bas, les entraînements sont intensifs, mais les locaux font très attention entre eux : blesser un camarade peut le priver de son gagne-pain, explique-t-il. Je pratique plusieurs sports de combat mais je préfère le muay-thaï, c’est le plus tactique ; c’est comme les échecs ! ». Je déconseille toutefois aux joueurs d’échecs de s’y essayer sans un peu de préparation : les coups claquent sur les protections, et l’engagement est indéniable. Thomas et Jonathan sont venus de Metz afin d’assister pour la première fois à un tournoi de muay-thaï. « Je n’avais vu ça que dans les films. C’est plus impressionnant en vrai ! » commente Thomas.

Les finales approchent, les boxeurs malheureux viennent enlacer leur entourage tandis qu’une petite blondinette de deux ans escalade une barrière de sécurité à quelques mètres d’un combat, qui ne semble pas l’émouvoir outre mesure. « Je l’ai toujours emmenée assister à des combats, et elle était dans mon ventre pendant mes entraînements : elle a l’habitude ! » explique sa maman. Tandis que les champions lèvent le poing, côté vestiaire, on relativise. Erduan est quand même fier de lui, ça faisait des années qu’il n’avait pas pratiqué et il a réussi à perdre vingt kilos pendant sa préparation. « Il y a toujours eu quelqu’un pour me tirer vers le haut : c’est grâce à ça que tu te dépasses » explique-t-il. Pouvoir compter sur le soutien de sa famille vaut bien quelques contusions. ●

LE PRODUIT

Prototype

Créé par le docteur Frédéric Clasen à la fin du 19^e siècle, le domaine Clos des Rochers a connu des hauts et des bas. Dans les années cinquante, après la guerre et une succession de vendanges



difficiles, Carlo Clasen, petit-fils du fondateur est contraint de vendre une grande partie des vignes pour soutenir la reconstruction des Caves Bernard-Massard, autre fleuron familial, fondées en 1921. Dans les années 1980, quand l’économie est redevenue plus favorable, Hubert Clasen rachète certaines des anciennes parcelles familiales et engage un tournant vers la qualité : faibles rendements, respect du sol sans herbicides, travail parcellaire de précision, fidélité au terroir. Aujourd’hui, son fils Antoine pousse le curseur plus loin avec le pinot noir

« Prototype », déclaration d’amour à ce cépage. La rencontre avec Paul Krug, spécialiste des terroirs et de la lecture des sols, a été décisive : tout a été repensé de l’identification des parcelles les plus prometteuses, à la vinification douce en passant par la taille de la vigne ou les dates de vendange. Une phase de recherche et d’expérimentation qui rime avec incertitude, « et avec la volonté claire d’apprendre, de ressentir et de progresser », admet le directeur. La première cuvée est aujourd’hui commercialisée, issue des vendanges de 2022. Son nez de rose, de

framboise et de cerise laisse transparaître une trame herbacée. La bouche est souple et salivante et donne envie d’y retourner. Un vin à oublier dans la cave quelques années. Après quoi il pourra rivaliser avec des très bons Bourgogne. ^{FC}

L’ENDROIT

House of Japan

Établie au Luxembourg depuis une quinzaine d’années, Makiko von Oberndorff est une ambassadrice fervente des produits de son Japon natal. Après la mise en place de différents programmes de formation pour mieux faire connaître l’univers du saké, elle ouvre une boutique, sur l’avenue Émile Reuter. House of Japan propose une large variété de sakés, sourcés auprès de brasseries réputées dans tout l’archipel. La sélection reflète la diversité et la polyvalence de ce



breuvage qui se fraye une place de plus en plus grande sur les tables gastronomiques. Progressivement, le lieu verra sa gamme augmentée, avec des couteaux et accessoires de cuisine, des thés et des snacks. ^{FC}

PRINTED IN LUXEMBOURG



HANNERLAND

Ein Produkt von Richtung22

D’WOURECHT HANNERT DEM LAND

.....
LÉIF LIESENDER,

am Fong wësse mer jo nach näischt. Wien wäert wéi vill méi laang schaffe mussen? Wien huet wéi ee Beitrag ze leeschte fir eis Renten ze finanzéieren? Ab wéini gëtt d’Upassung vun de Renten ausgesat? Dat muss alles nach diskutéiert ginn. Eis Regierung proposéiert hei de gëllene Wee: Weider Consultatiounen, och gären „Consulting“ genannt. Demokratie à la Luxembourgeoise, op déi mer sollten houvreg sinn.

Am Oktober lescht Joer gouf déi éischt Phase vun der Pensiouns-Consultatioun gestart. Eis Ministesch Martine Deprez huet gläwiederdeg vermëttelt, d’Regierung hätt „kee Plang an der Pipeline“, „mol keng Präferenzen“, a géif no engem „Konsens“ sichen.

An der zweeter Phas vun der Consultatioun duerft all Biergerin a Bierger ee Questionnaire an engem extra dofir erstallten Online-Tool areechen. Och eise Premier, de Luc Frieden, huet bescheiden seng perséinlech Iddien agereecht. Zwar net op *schwätz-mat.lu*, mee am État de la Nation. Mee wien elo denkt, eise Luc géif iwwer d’Käpp vun de Leit ewech regéieren, huet sech getäuscht.

Detailer fir d’Pensiounspläng sinn, wéi déi ganz Regierungsequipe betount, nämlech nach net an der Pipeline. D’Regierung huet do keng Präferenzen. Si sicht e Konsens. Näischt ass kloer an et kann domat och géint näischt protestéiert ginn. Et mécht kee Sënn, sech lo op d’Strooss ze stellen, amplaz sech un der drëtter Phase vun der Consultatioun ze bedeelegen.

D’Hannerland rifft dowéinst explizit dozou op, sech der gewerkschaftlecher Massenhysterie z’entzéien. Loo se mer déi onlëtzebuergesch Demokraties-Folklore mat Manifén, kritescher Press, Tripartite a parlamentarescher Oppositioun dach einfach ewech, mir spueren sou vill Ierger a Suen. No laanger Consultatioun wënsche mir Iech eng gutt Lektür. F.P.

.....



COMMENT TENIR SA POPULATION EN LAISSE

Chers collègues, moi, préfet de police de Paris, je viens aujourd’hui vous offrir une main tendue. On me rapporte que des traditions françaises commencent à pénétrer votre beau pays, jusqu’ici préservé des tendances révolutionnaires de notre population. Ils ont commencé par la Bastille et n’ont jamais arrêté. Des congés payés, la sécurité sociale, le mariage pour tous... et quoi encore ? Maintenant ils veulent la meme chose au Luxembourg ce 28 juin !

Nous avons mis en place des mesures fortes pour endiguer cette progression du wokisme. À votre tour, luxembourgeois, de combattre ces idéologies dangereuses.

Premier conseil : les armes dites « non létales ». Chez nous, on aime les LBD et les grenades de désencerclement. Bien qu’elles mutilent yeux ou mains, elles ne sont officiellement pas mortelles : c’est un détail essentiel qui permet de plaider la bonne foi.

N’hésitez pas à enfermer préventivement : c’est plus simple et moins salissant. Pour-

quoi attendre que les gens commettent des délits pour les arrêter ? Personnellement, j’aime bien varier les plaisirs : parfois interpellier ceux qui ont des lunettes de piscine, parfois une casserole.

Pendant la manifestation, mon péché mignon, c’est la nasse. Vous les encerclez, et les gardez enfermés de cette manière quelques heures. Si vous voulez pimenter un peu l’affaire, jetez-leur des gaz lacrymogènes : spectacle garanti !

Préparez-vous aux critiques de l’ONU, du Conseil des droits de l’homme ou autres gardiens de la bien-pensance. Chez nous, on les ignore. Nous mutilons nos manifestants depuis des années sans aucun problème.

Nous savons ce qui est bon pour nos peuples, et devons nous y tenir.

P.S. : Tenez les journalistes à l’écart. Chez nous, on casse leur caméra, ou on les enferme.

ENG 5/6 DEMONSTRATIOUN

D’Gewerkschaften OGBL an LCGB wëllen eist schéint Marientländchen den 28.06. mat enger Groussdemonstratioun an d’Chaos stierzen. D’Suerg viru franséischen Zoustänn wiisst. Déi lescht Hoffnung vun der Regierung ass d’Brieche vun der Gewerkschaftsfront. Dofir huet sech d’Hannerland am Virfeld vun der Demonstratioun mam béise Wollef vun der CGFP getraff. E Gespréich iwwer Respekt a Solidaritéit.

Hannerland: Här Wollef, Dir gitt den 28.06. net mat op d’Strooss. Firwat?

Romain Wolff: Den 28. ass e Samschden. Ween hëlt eng Gewerkschaft eescht, déi net op engem Schaffdag demonstréiert? Et gi jo Leit, déi och Weekends schaffen...

... wann d’Sonndesaarbecht fir Staatsbedéngschteter agefouert gëtt, dann hu mer hei am Land Biergerkrich, dat soen ech ganz kloer.

Är Rethorik huet et a sech. An engem Communiqué schreift Dir: „Die CGFP wird [...] sich mit aller Härte und Entschlossenheit gegen die höchst umstrittenen Reformpläne der CSV-DP-Koalition wehren.“ Liest weider. Mir gebrauchen do souguer d’Formulatioun „unerbittlicher Widerstand“. Oh mei, wéi martialesch. D’Josée Hansen géif dat Erpressung nennen. Mir befannen eis an engem

Opreschtungsspiral. Also rhetoresch. Ech drénken zanter Wochen all Moien e Glas Rapsueleg fir meng Stëmmbänner fit ze halen.

Trotzdem deit d’CGFP un, dass se bereet fir Gespréicher ass, an hält d’Invitatioun vun der Regierung un.

Moment. Mir ginn awer och op d’Strooss, souguer dräi Deeg virun deenen aneren! De 25.06., direkt no der Mëttespaus, virum Parlament.

Dir gitt demonstréieren?

Et soll keng richteg Demonstratioun sinn, éischter sou eng hallef, bzw. sou eng 5/6-Demonstratioun. Mat de Kollege vun der FGFC an de Leit vu Syprolux gi mir gemittlech vun der Staatskantinn aus riwwer.

Dat sinn deemno all déi, fir déi duerch de „Régime spécial“ aner Reegele bei der Pensioun gëllen. Stellen net grad och Är Pensiounen e grouss Problem duer, well se net gedeckelt sinn an direkt iwwer de Staatsbudget ausgeglach ginn?

Esou eng Näid-Debatt bréngt eis dach net weider. Et huet keen eppes dovunner, wann et de Beschäftegten am öffentlechen Déngscht méi schlecht geet. Déi Räich, dat sinn hei am Land nach ganz anerer. An do kéint een d’Suen huelen.

Lo klängt Dir grad esou ëmverdeeleresch an anarchisteschen wéi déi aner Gewerkschaften. Mir hätten Iech hei am Hannerland keng Bün gi sollen...

Keng Angscht, ech sinn e Schof an Wolffs-Pelz. Ech wäert hei net vum Aarmut lamentéieren, vu Leit, déi trotz 40 Schaffjoer just d’Mindestrent vun 2 350 Euro de Mount kréien.

Well beim Staat kee Mënsch vun der Situatioun betraff ass?

Ech hunn et sou formuléiert: Mir si solidaresch, iwwerhuelen awer keng aktiv Roll. An ech weisen dezent drop hin, dass et am öffentleche Secteur 20 000 Pensionéierter ginn, am privaten 220 000 – dovun iwwer d’Hallschent am Ausland.

Dir sidd also schlussendlech awer bereet mam Fanger op anerer ze weisen, wann et haart op haart kënnt.

Wou waren dann déi aner bei der Pensiounsreform vun 1998, wou et fir eis haart op haart koom? Wou wor dann do d’Solidaritéit? A kommt mer lo net mam Argument d’Nora Back wier deemools eréischt 19 gewiescht!

D’Land kann also op seng Staatsbeamtinnen a Staatsbeamten ziele fir de Streik ze brieschen?

D’Regierung wäert sech gutt iwwerleeën, wien se manner fest op d’Féiss trëppele wëlt. OGBL an LCGB hu vläit méi Leit op der Strooss an an de Fabricken, mee mir hunn der méi un den Urne bei deenen nächste Parlamentswalen.

Merci, Här Wollef, mir si berouegt.

RENTE UND MILITÄR UNTER EINEM HELM

Welchen Beitrag leistet unser Land? Die geplante Nato-Pflichterfüllung Luxemburgs über eine Beteiligung an der Militarisierung des Weltalls droht durch die bereits zweite gescheiterte Mondmission und durch die Abhängigkeit vom in Ungnade gefallenen SpaceX-Konzern zu scheitern. Panisch ruft Premierminister Frieden mittels „whole of society“-Ansatz die ganze Gesellschaft zu den Waffen. Wirklich die ganze Gesellschaft?

Was leisten eigentlich unsere Rentnerinnen und Rentner für unsere Verteidigung? Zum Wehrdienst und zur Front sollen die Jüngeren. Bei der Rekrutierung für den Cyberkrieg setzt die Generation Ü60 weaponized incompetence ein. Auch in der Propaganda-Abteilung schwindet die Beteiligung: Immer weniger Alte halten Vorträge darüber, wie schön doch der Zweite Weltkrieg war.

Zurzeit stauben unsere Alten also nur die Profite ab. Durch Rheinmetall-Aktien des Rentenfonds profitieren Rentnerinnen und Rentner direkt von jeder ethisch einwandfreien Handgranate, die mithilfe der luxemburgischen Beiträge hergestellt wird. Dieses Konzept bekam nun übrigens auch das Djuna-Bernard-Approved-Siegel.

Beim Reformieren des Rentensystems muss deshalb militärisch umgedacht werden. Diejenigen, die den jüngeren Generationen diese Welt hinterlassen, sollten noch ein letztes Mal zum Einsatz kommen, um ihr Werk zu vollenden.

GÉIGENDEMONSTRATIOUN!

Souvill Leit zu Lëtzebuerg komme guer net an de Privileeg vun enger Rent. Dës Leit liewen eleng vun hiren Aktien, Haiser, Terrainen an hirem haart erschaafte Verméigen. Dëse Mënsche gëtt duerch ëmmer méi héich Patronatsbeitrэг a Lounniewekäschten d’Liewen erschweiert. Denkt da keen (ausser der Regierung) un eis... Pardon, un d’Wettbewerbsfäegkeet?!!!!!? Dowéinst ruffen all d’Frënn vum Patronat dozou op, sech den 28.06. un der grousser Géigemanif ze bedeelegen.

• UEL •

Wetter:



Liebesbriefe an die Redaktion: hannerland@richtung22.org

Preis: 240 LuF.





LÉON: MENG BANNENZEG AFFÄREN



Kapitel 6: Meng sozial Oder
Et war schlémm. Déi lescht Deeg virum 28. Juni 2025. Revolutionär Zoustänn, wéi ech se nach ni a mengem schéine gutt biergerleche Lëtzebuerg gesinn hunn. Schloflos souz ech nuets am Ministère a wollt als Ofenkung kucken, wat et Neies am Wort-Shop gétt. Mee d’Zeitung knapps opgeschloe, gouf ech och hei drun erënnert: OGBL an LCGB ruffen zu enger nationaler Demonstratioun géint d’Rechter vum Patronat op. An dat op engem Samschden – deen Dag, wou ech ëmmer an d’Stad bei Hermès akäfe ginn, sou laang déi nach net sonndes dierfen op hunn.

Ech misst eppes ënnerhuelen. Mee wat? Per Warn-SMS hunn ech déi betraffene Stater alertéiert. Ech hunn nach an der Nuecht Fluchtweeër fir déi besser Leit opzeechne gelooss an de Parking ënnert der Galerie Lafayette als Schutzraum ausgezechent. Vum Paul Philipp, deen nach waakreg wor well d’FLF ëm dës Zäit Journalisten ausluet, krut ech eng gutt Adress: eng Sécherheetsfirma, déi sech och mam Ewechhuele vu Banderollen an dem Brieche vu Fanger auskennt. Si kéinten och Äert Eigentum – d’Aarbechtszäit vun Ären Employéen – virum Mob

schützen. Mee wor dat alles, wat ech maache konnt?

Ech hu mech muechtlos gespuert. Ageschränkt vu kommunistesche Staatsréit, Geriichter a Verfassunge wor ech gezwonge, dem Verfall vun der öffentlecher Uerdnung passiv vum Schreiwdeesch aus nozekucken. Sollt ech iere beim Yuriko uruffen an den Asaz vun der Nationalgard an der Stad fuerderen? Besat. Sollt ech kuerzfristeg e Parteiverbuet vun der KPL an déi Lénk dekreteieren? Och d’Elisabeth Margue wor net z’erreechen, dobäi wor et eréischt hallwer véier an der Nuecht. Mir ass bewosst ginn, wéi vill mir dat neit Demonstrationsgesetz elo feelt. Géint 4h45 hunn ech de Luc Frieden erreecht – hie wor nach waakreg, fir engem Feierwierk zu Teheran nozekucken – an hunn ënner Tréine fir een nationale Lockdown gebiedelt.

De Luc huet gemengt, ech sollt mir e Virbild un him huelen. Hie géif den 28. am Bësch spadséiere goen an deen nächsten Dag net méi vun der Demonstratioun schwätzen. Et géif mir besser goen, wann ech mech op meng Erfolleger konzentrieren. Op

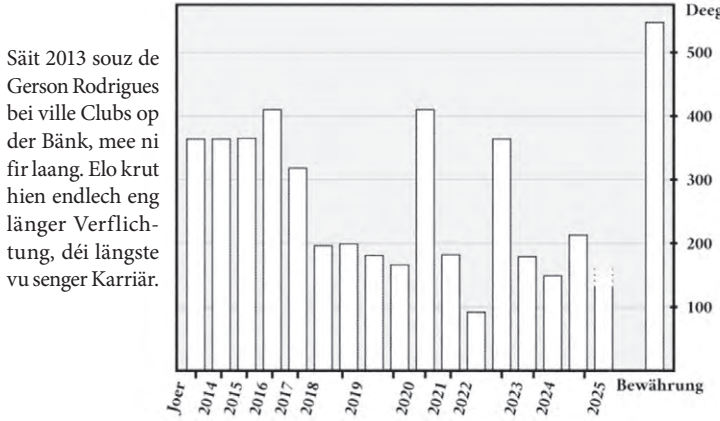
ech d’Decisioun vum Verwaltungsgeriicht iwwer d’Heescheverbuet iwwerhaapt scho richtig gefeiert hätt?

Mir ass den Telefon aus dem Grapp gefall. Dat wor et. Wat ass e Protest fir méi Fräizäit dann aneres wéi aggressiv an organiséiert Heescherei? An dann och nach an der Stad, wou dat kloer verbueden ass? Mäin erlichtert Laachen huet duerch den eidele Ministère geschalt. Um 6h00 stoung ech an der Police-Kasär zu Bouneweg an hunn nogekuckt: d’Knëppele goufe poléiert, de Pefferspray vun der Moutarderie du Luxembourg nogewürzt, d’Waasserwerfer aus der Belsch mat frëschem Lodyss aus der Äiszäit gefällt, Drohnen a Bodycams op Lëtzhop bestallt, de Staatstrojaner gesuedelt, de Platzverweis erweidert, an d’Police-KI (en innovative Pilotprojet!) huet fläisseg studéiert.

Vun elo u wor d’Waardezäit Virfreet. Drop, dass den 28. deen Eischten eng Fuerderung a säi Megaphon bläert, déi d’Patronat no Almosen ubiedelt. Sonndes fräi? Heescherei. Feierowend virun zéng Auer owes? Heescherei. Pensioun virum Doud? Heescherei. Kollektivvertråg mam Accord vu Gewerkschaften? Keng Heescherei. Bandekriminalitéit.

Dee Moment woussst ech: de 27. Juni wäert ech gutt schlofen.

STATISTIK VUM MOUNT



An: ADR Fraktion
88 rue de la déportation
L-1933 Lëtzebuerg

Léif Kollegen,

endlech ass et sou wäit. Zanter Méint hun ech mech drop gefreet, meng Frënn a fréier Aarbechtskolleegen rëm ze gesinn. Haut haat ech e flotten Aarbechtsausflug an d’Duma. Ech hunn hei vill méi Fräiheeten: ech konnt souguer am Parlament lëtzebuergesch schwätzen, an et huet keen interesséiert. Dat war schéin.

Ech géing iech all eng Rees op Moskau un d’Häerz leeën. Speziell dem Tom sénge Phobien kéinten déi komplett reeboufräi Stroossen gutt doen.

Mee et gétt hei och schlecht Säiten. Duerch d’EU-Sanktiounen krut ech hei mol keng Luxlait-Mëllech ze kafen. Wat soll ech da soss an de Kaffi man? Ëmmerhin wëll déi lénksliberal EKR mech jo fräi stellen, da kann ech mech zu Bréissel endlech géint dës Ongerechtegkeet asetzen.

Bescht Gréiss vu Moskau,

Fernand

MERCI INES!

D’Ines Kurschat, Chefredaktesch vum traditionräichen *Luxemburger Wort* a lescht Twitter-Userin dës Säit der Musel, déi net Member an der ADR ass, weess – als fréier Chargée de communication vum Ombudsman fir Kanner a Jugendlecher – wat Afferschutz heescht. An zwar als éischt an haaptsächlech, den Affer noze-lauschteren.

Net genuch mat hirem jorelaangen Asaz fir déi Leit, déi ganz schwéier ënner der Existenz vun trans* Persoune leide mussen, fënn si lo och am Wort tëscht Doudesannoncen a räissereschen True-Crime-Geschichten nach Plaz, fir Affer zu Wuert kommen ze loossen. An zwar déi wirklech Affer vun eiser Gesellschaft.

Ob dat lo Affer vun der Meenungsfräiheet sinn, wéi den Norbert Campagna. Oder Affer vun der lénksgrënger franséischer Sprooch,

wéi de Fred Keup. An natierlech hire gréissten Asaz fir de Kannerschutz, woufir si och vun aneren Associatiounen (fest) op d’Schëller geklappt krut: Een Affer vu Gesetzer géint de sexuelle Mëssbrauch vu Kanner, dat mer aus Afferschutzgrënn hei net nennen däerfen, kritt souguer eng ganz Säit am Wort spendéiert. Virbildlech.

Een Affer vu Pressekritik krut am Mee direkt zwee mol Carte Blanche an hirem als Journalismus getarnte Reklammeblidchen: d’Ines selwer. Fir ze erklären, firwat all dës Affer eng Plattform verdingt hunn.

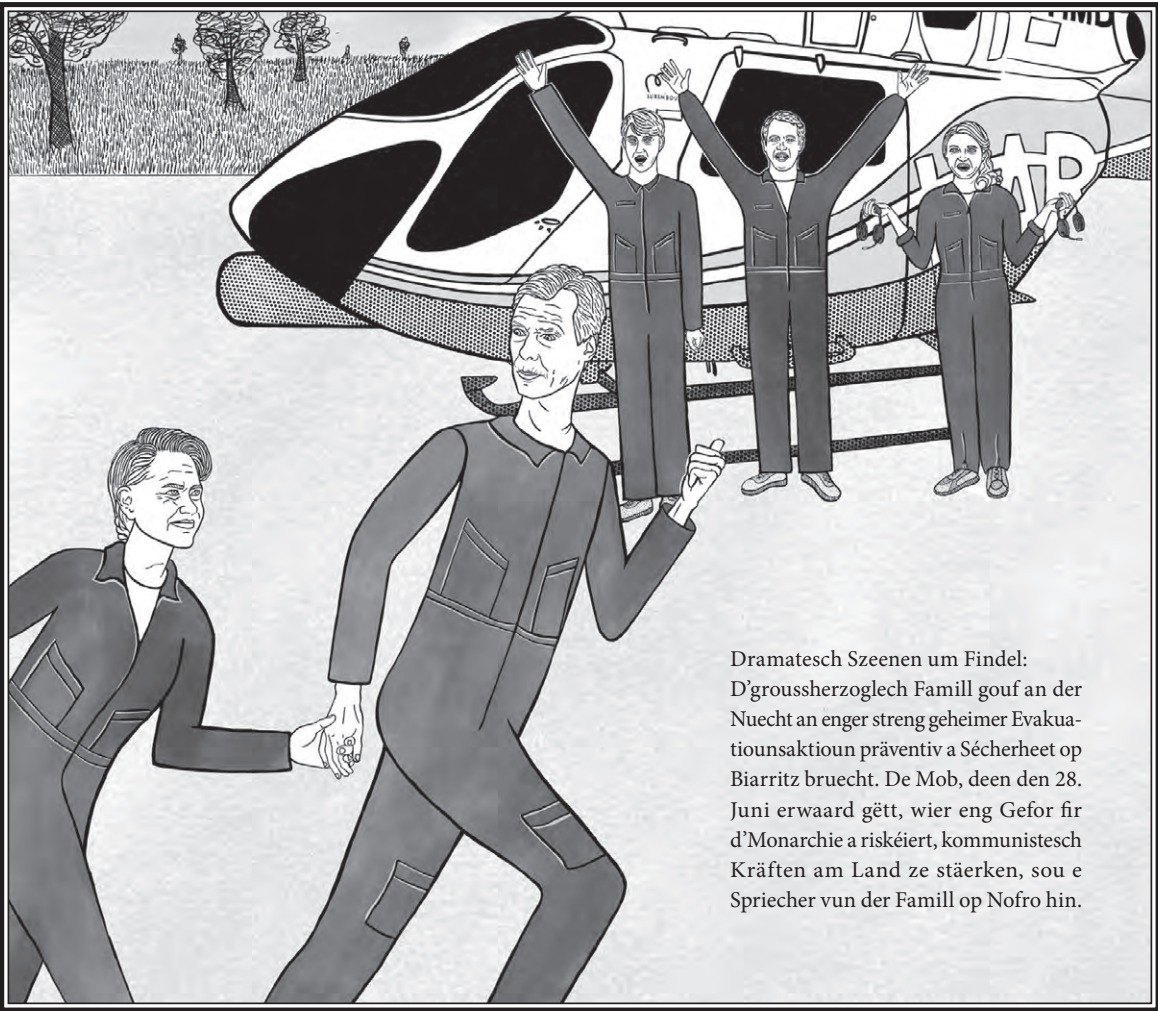
Wann och Dir Iech als Affer spiert: mell Iech beim Ines. Déi fréier Presidentin vum Presserot versteet, dass Meenungsfräiheet och heescht, zouzeginn, wann déi Aner Onrecht hunn. Dofir e grouse Merci un d’Ines Kurschat: endlech ass d’*Hannerland* nees déi seriösten Zeitung am Land.

HORESCA ZEFRIDDEN

D’Horesca, Lobbygrupp fir Hotelieren a Gastronomen, weist sech an engem Pressecommuniqué zefridde mat de Pläng vun der Regierung. Duerch d’Liberaliséierung vun der Sonndesaarbecht ka lo och Sonndes de Plat du Jour zerwéiert ginn. Verlängert Schaffdeeg suergen derfir, dass d’Leit net nëmmen an der Mëttespaus, mee och an der Owespaus kënnen an de Restaurant goen. Och hofft d’Associatioun, dass de Premier sech iwwer d’Proteststëmmen ewech setzt an de Pensiounsalter unhieft, fir dass et sech nees lount, Bopebistronen fir After-Work-Events op ze maachen.

Op *Hannerland*-Nofro hin, ob déi Leit, déi um Terrain am Horesca-Secteur schaffen d’Pläng dann och sou positiv gesinn, krute mer vum Horesca-President d’Äntwert, déi hätte grad Besseres ze dinn wéi op Froe vu der Press ze äntweren. Besonnescht den 28. Juni hätten si weinst engem ongenannten Event keng Zäit. Den Horesca-President verweist awer op d’Virdeeler vun de Changeementer, iwwer déi sech seng Employéée freeën: E Schaffdag méi bedeit och eng Mëttespaus méi, a se kënnen direkt fir d’Essen op der Schaff bleiwen. Leitungswaasser wier awer och fir si en No-Go, housch et weider.

EXILKUBANERIN FLÜCHT FIR D’ZWEET FIRU KOMMUNISTEN



Dramatesch Szeenen um Findel: D’groussherzoglech Famill gouf an der Nuecht an enger streng geheimer Evakuatiounsaktioun präventiv a Sécherheet op Biarritz bruecht. De Mob, deen den 28. Juni erwaard gétt, wier eng Gefor fir d’Monarchie a riskéiert, kommunistesch Kräften am Land ze stäerken, sou e Spriecher vun der Famill op Nofro hin.